

ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE
FRANCE

BULLETIN NUMÉRO 3

2° Semestre 1967

SOMMAIRE :

LES ENTRETIENS (Juin 1967)

CHANGEMENT INDIVIDUEL ET PROCESSUS ANALYTIQUE

- D. Lagache : Pour une étude du changement
B. Barrau : La capacité de changement
R. Doron : Résistance au changement
D. Widlöcher : Les aspects structuraux du changement
V. Smirnoff : Interprétation et changement
J. B. Pontalis : Intervention
E. R. Hawelka : La place de l'action
P. Geissmann : À propos d'un cas
R. Dorey : Introduction à la discussion
J. C. Lavie : Intervention

NOTES CRITIQUES

- Livres : par A. Berge, A. Bourguignon, R. Doron,
F. Gantheret, M. Lagache
Congrès : par J. Caïn, J. L. Lang

IN MEMORIAM

- M^{lle} le D^r E. BREUER
M^r le D^r J. F. CHATEAU

ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE DE FRANCE

100, rue de Rennes - Paris 6ème

BULLETIN N° 3

2ème semestre 1967

Comité de Rédaction :

D. Anzieu (Rédacteur en Chef)

J.B. Pontalis

V. Smirnoff

SOMMAIRE :

pages

LES ENTRETIENS DE JUIN 1967

(Changement Individuel et Processus Analytique)

D. LAGACHE	Pour une étude sur le changement individuel au cours du processus analytique	7
B. BARRAU	La Capacité de changement : la cure analytique et le changement	45
R. DORON	Résistance au changement et compulsion de répétition	59
D. WIDLÖCHER	Les aspects structuraux du changement au cours du processus analytique	151
V. SMIRNOFF	Interprétation et changement	175
J.B. PONTALIS	Intervention	191
E.R. HAWELKA	La place de l'action dans le changement de la personnalité (d'après A.B. Wheelis)	195
P. GEISSMANN	Rapport entre la capacité de changement et la résistance au changement : À propos d'un cas	203
R. DOREY	Introduction à la discussion	225
J.C. LAVIE	Intervention	233

NOTES CRITIQUES

Livres

A. BERGE	Dialogue avec le Christ - Moines en Psychanalyse, par Grégoire Lemerrier . . .	239
A. BOURGUIGNON	La discussion entre Freud et Laforgue sur la "Scotomisation"	243
R. DORON	Critique des fondements de la psycho- logie, par G. Politzer	251
F. GANTHERET	Recherches sur les petits groupes . . .	261
M. LAGACHE	Ma Sœur, Mon Epouse (Biographie de Lou Andréas Salomé	275

Congrès

J. CAÏN	À propos des Colloques de Médecine Psycho-somatique de Marseille, 1965 - 1966 - 1967	285
J.L. LANG	La Psychanalyse des Enfants au 25ème Congrès de l'I.P.A. (Copenhague, juillet 1967)	295

In memoriam

Mademoiselle le Docteur E. BREUER	309
Monsieur le Docteur J.F. CHATEAU	313

LES ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

CHANGEMENT INDIVIDUEL ET PROCESSUS ANALYTIQUE

Daniel Lagache

POUR UNE ÉTUDE SUR LE CHANGEMENT INDIVIDUEL
AU COURS DU PROCESSUS ANALYTIQUE

I - Le problème du changement individuel

Le changement individuel, en tant que réponse à l'accélération du changement collectif, est la grande épreuve de l'homme d'aujourd'hui. (23, 40) Certes, la psychologie a apporté à ce problème une importante contribution (maturation, apprentissage). Mais la psychanalyse semble seule en mesure de décrire de près les manifestations du changement individuel et d'en saisir les ressorts.

Dans la pensée psychanalytique, le changement individuel n'apparaît pas au premier plan ; il se situe comme un sous-produit de l'investigation, sous-produit peut-être désirable mais non directement appelé. La pensée psychanalytique s'est davantage attachée aux obstacles qui entravent le processus analytique, par exemple à la compulsion de répétition. Les manifestations du changement individuel, les processus qui les déterminent ont été relativement négligés. Or l'intérêt théorique et pratique du changement est indéniable.

II - Changement et identité

Changement est un terme ambigu. Tout d'abord, le changement ne peut jamais être complet : l'attribut "changement" n'a de sens que par référence à l'identité de l'objet qui change.

Ensuite, la plupart des changements sont à la fois superficiels, perpétuels et passagers ; une première approximation ne permet de considérer comme changements que les seuls changements profonds et durables.

III - Aspects du changement dans l'analyse

Dans la stratégie analytique, la "névrose clinique" (ou le tableau clinique) se transpose dans la "névrose de transfert" : l'évolution et l'élucidation de celle-ci permet la découverte progressive de la "névrose infantile" (les conflits inconscients originaires) ; la névrose de transfert est au cœur du processus analytique.⁽³³⁾ Ces vues permettent une classification provisoire des changements individuels survenant à la faveur du processus analytique : changements transférentiels, changements fantasmatiques, changements cliniques.

IV - Aménagement de l'analyse et changement

La perspective de commencer une psychanalyse éveille des manifestations transférentielles avant les premières séances d'analyse. La mise en train de l'analyse est cependant un facteur décisif. L'aménagement classique de l'analyse place le patient dans un champ psychologique très différent des formes habituelles de la rencontre et de la conversation ; *mutatis mutandis*, on peut le rapprocher des expériences de "déprivation sensorielle". À ce titre, l'aménagement de l'analyse est un appel brutal au changement individuel, et c'est le seul appel au changement que comporte l'analyse. À ce propos, on peut se demander si l'aménagement classique ne doit pas être "amendé" dans certains cas, lorsque l'obéissance et le conformisme techniques menacent de se retourner ou se retournent en fait contre le développement du processus analytique. La rigueur

technique n'est pas rigidité ; elle implique de savoir tempérer la règle d'abstinence par la "régie du minimum".(33)

V - Sur la capacité de changement

De nombreux concepts dynamiques, économiques, structuraux, génétiques ont trait au changement, par exemple : refoulement, défoulement, investissement, désinvestissement, contre-investissement, surinvestissement, formation des structures inconscientes, éveil, développement et liquidation du transfert etc., mais le problème du changement individuel n'a guère été abordé dans son ensemble.

Une vue répandue concerne la capacité de transfert, souvent conçue comme capacité de régresser.(26, 33, 34)

Il convient de faire une place à l'investissement conscient de l'analyse, au fait que le patient "prend ou non l'analyse à son compte", ce dont seul le discours analytique peut témoigner.(33)

Certes, cette demande consciente est sous-tendue par une demande inconsciente, dont certaines dimensions, notamment ce qui a été appelé "transfert primaire", ne peuvent pas toujours être éclaircies.(39)

Cependant, le moteur du processus analytique ne se limite pas aux dissensions inconscientes et fantasmatiques du transfert. L'observance de la règle fondamentale induit un discours en lui-même irrationnel, mais qui correspond pourtant à des aspects rationnels de la relation entre l'analysé et l'analyste, en ce sens qu'une investigation portant sur des phénomènes et des processus irrationnels appelle un discours irrationnel.(29, 30, 33) ; les rationalisations elles-mêmes sont écoutées dans cette perspective.(31 ter, 33)

Répéter, régresser, c'est un changement par rapport au présent, mais c'est aussi revenir au passé. On ne peut y voir un peu plus clair qu'en reprenant la distinction d'E. Bibring entre répétition automatique et répétition restitutive.⁽³⁾

Le patient répète dans l'analyse des traits de caractère et de comportement. Constaté la répétition, voire la rapprocher d'attitudes de l'enfance, n'est guère qu'une interprétation préparatoire si l'on ne parvient pas à déceler pourquoi le patient répète.

Le transfert n'est fertile que si la matière même des répétitions est autre chose que l'expression des traits habituels du caractère et du comportement, que si c'est le conflit latent qui s'actualise dans le champ psychanalytique, et non pas les structures plus ou moins stables qui en sont les reliquats. A cet égard, il est éclairant de comparer le transfert avec l'Effet Zeigarnik^(25, 26, 27, 33) c'est-à-dire le fait qu'expérimentalement, les tâches interrompues et ratées sont plus souvent évoquées et reprises que les tâches achevées et réussies⁽⁴¹⁾ ; l'exploitation personnalologique de l'Effet Zeigarnik a montré sa corrélation positive avec divers facteurs d'ordre narcissique.⁽³⁶⁾ Ceci éclaire le rôle de l'échec de la sexualité infantile et de la blessure narcissique dans l'éveil du transfert ; cette forme de répétition a paru paradoxale à Freud, en ce sens qu'elle réveille ce qu'il aurait beaucoup mieux valu laisser dormir ; elle se situerait donc "au delà du principe de plaisir" et elle est un des arguments principaux sur lesquels Freud appuie l'hypothèse d'une compulsion de répétition.⁽¹³⁾ Selon nos vues, ce n'est pas en dépit de l'échec de la sexualité infantile et de la blessure narcissique que le patient répète, mais c'est précisément à

cause de l'échec et de la blessure narcissique qu'il répète, avec l'espoir fantasmatique de réparer la blessure et de clore par un succès le conflit qui s'était soldé par un échec et mal solidifié dans une structure. (25, 26, 33) Si les psychologues appellent "transfert" la répétition d'un mode de réponse acquis antérieurement, avec des effets positifs ou négatifs, la "maladie artificielle", la "névrose de transfert" est l'activation d'un conflit non résolu et latent.

La névrose de transfert, ainsi entendue comme une réactivation de conflits relativement latents derrière des structures pas assez figées pour empêcher tout mouvement, est donc elle-même un facteur de changement. La manifestation de structures anciennes et permanentes telles que les traits de caractère et de comportement est nouvelle et prend un sens nouveau dans un champ nouveau. La déstructuration partielle du caractère et de la conduite s'étaye sur le renforcement de structures anciennes : relations d'objet telles que l'attachement sécurisant à quelque figure de l'enfance, identifications rassurantes ou stimulantes. Enfin, c'est une erreur d'envisager le processus analytique d'une façon unilatérale, comme caractérisé par la seule régression du moi et souvent une régression très destructrice ; le progrès même de la régression suppose une atténuation des opérations défensives et une ouverture aux désirs et fantasmes refoulés, à un passé très ancien ; le champ psychologique s'élargit dans deux directions complémentaires : l'émergence des retenues et des sollicitations inconscientes, la plus grande efficacité des "fonctions autonomes du moi".

Le moi joue en effet un rôle dans la régression, le moi, c'est-à-dire, ici, la conscience, le jugement et le raisonnement. Dans des pages presque oubliées, Freud montre comment,

dans le cadre du système préconscient-conscient, le Conscient peut être opposé au Préconscient : les opérations préconscientes mettent en jeu la mémoire, c'est-à-dire des structures acquises, et tendent à éviter le déplaisir ; la conscience, énergie mobile à la disposition du Système Préconscient-Conscient, est incompatible avec la mémoire et peut s'ouvrir au déplaisant.

Le processus analytique comporte donc un élargissement du champ psychologique qui va dans deux directions, qui articule le conscient et l'inconscient sans les confondre : il est scandé par une alternance entre l'abandon à l'inconscient et une ressaisie de soi-même ; quelle gymnastique pour la pensée !

VI - Interprétation et changement

Du rôle de l'analyste, on n'examinera ici que ce qui concerne l'intervention analytique par excellence : l'interprétation.

Le concept d'interprétation sera entendu tantôt au sens large, comme englobant la "construction" et l'"élaboration" (Durcharbeitung ou Durcharbeiten), tantôt dans un sens plus spécifique.

Au sens restreint, j'appellerai interprétation les propositions qui portent directement sur le discours analytique, y compris tout ce qu'il peut inclure de non-verbal. À l'évidence phénoménale, à la "valeur faciale", à la lettre d'un discours proprement incohérent, l'interprétation substitue la construction d'un processus inconscient et la détection d'une structure latente ; l'analyste communique au patient "une autre façon de voir", il l'incite à une rétrospection de son discours. L'interprétation se présente donc en première analyse comme la transmission d'un savoir, la communication au patient d'une "vérité",

donc d'une connaissance : la structuration rationnelle d'un discours facialement irrationnel et incohérent^(7, passim)

Que le patient comprenne n'est pas indésirable ; une compréhension purement rationnelle est un échec : "Je comprends bien ce que vous me dites mais ça ne me dit rien : je ne sens rien, je ne me souviens de rien". Mais le patient peut réagir à l'interprétation autrement que par un jugement : par des associations d'idées, par des émotions telles que l'angoisse, l'humiliation, etc. Et en effet, le meilleur critère de la validité de l'interprétation, c'est son effet de changement, la disparition puis la résurgence de l'angoisse, l'éveil de problèmes nouveaux.⁽²⁰⁾ La fonction de l'interprétation est d'ouvrir la voie, de "laisser venir sans appeler" ; en ce sens, on pourrait dire que toute interprétation est une interprétation de résistance, c'est-à-dire d'un effet négatif du transfert.

L'interprétation est elle-même une construction en ce sens qu'elle ne se borne pas à paraphraser le discours du patient mais substitue à sa lettre un processus inconscient. La construction proprement dite⁽¹⁸⁾, que l'on pourrait appeler reconstruction, est autre chose en ce sens qu'elle propose au patient un modèle singulier propre à son histoire, modèle soit d'un évènement ancien, comme lorsque Freud fait part à l'Homme aux Rats de l'hypothèse d'un méfait sexuel en rapport avec la masturbation, méfait qu'il aurait commis vers l'âge de 6 ans et pour lequel il aurait été sévèrement châtié par son père⁽⁹⁾, soit d'une structure fantasmatique et potentiellement mnésique regroupant des données du discours et des interprétations antérieures, comme lorsque, dans l'analyse d'une névrose obsessionnelle, il m'est arrivé de proposer à

tel patient l'idée qu'une large part de son histoire et de ses dires était dominée par l'appréhension fantasmatique d'une interruption subite de son union réciproque avec l'objet d'amour. Ce type d'intervention, surtout la reconstruction d'événements passés et oubliés, est le plus souvent considéré comme exceptionnel. Son rôle me paraît plus important. Il y a des analyses dans lesquelles, à partir de tout moment et en l'absence de toute remémoration pertinente, l'investigation progresse par des reconstructions successives. Leur validation repose sur leur effet de changement, dans tel cas, par exemple, sur le changement des rêves ou de la manière de présenter des événements passés.

Formellement, l'élaboration n'introduit pas autre chose que des interprétations ou des reconstructions. Elle prolonge le travail, soit sur tel problème et au cours de l'analyse, soit dans la perspective d'une terminaison plus ou moins rapprochée ou encore lointaine. C'est une épreuve de validité, l'occasion de confirmer ou d'infirmer, de préciser et de nuancer ; la trouvaille d'un mot "juste" peut tout changer⁽²⁴⁾ ; elle laisse au patient le temps de cheminer dans les voies qui lui ont été ouvertes et de découvrir son propre chemin, ses propres solutions.

Le rôle de l'interprétation, de la reconstruction et de l'élaboration est donc non pas d'inculquer un savoir mais d'ouvrir la voie. L'interprétation au sens large n'agit pas d'une façon purement cognitive mais davantage par les réponses et les réactions qu'elle suscite. Et l'on peut se demander si elle est l'agent du changement ou si ce n'est pas un changement moins saisissable et moins formulable qui l'a rendue possible, notamment par l'apport d'un matériel nouveau.

VII - Dégagement et changement

Si la fonction de l'interprétation est d'ouvrir de nouvelles voies au patient, c'est-à-dire, en définitive, de lever les obstacles qui entravent le développement du processus analytique et du changement individuel, peut-on pour autant concevoir les choses comme le remplacement de défenses plus coûteuses par des défenses moins coûteuses, ainsi que le fait Fenichel⁽⁶⁾. Certes, il est difficile et d'ailleurs contraire aux faits d'admettre l'idée d'un appareil psychique dépourvu de mécanismes de défenses. Mais l'hypothèse formulée par Fenichel rend-elle compte de ce qu'il apparaît de positif dans le changement individuel, au delà de la défense du moi ?

A cet égard, j'ai été frappé de longue date par certaines idées ébauchées par E. Bibring⁽³⁾. Parmi les mécanismes d'aménagement des tensions du moi, Bibring distingue des mécanismes de défense les mécanismes de dégagement ("working-off mechanism") ; probablement, en allemand, "Abarbeitungs-mechanismen") ; il en donne des exemples : le travail du deuil, la familiarisation avec les équivalents des situations traumatiques, la sublimation ; chacun de ces exemples semble discutable et Bibring, à ma connaissance, n'a pas défini clairement le concept de dégagement ni entrepris une théorie du dégagement. C'est une question que j'ai abordée dans divers travaux, à propos surtout de la théorie psychanalytique de la conscience.^(29, 30)

Diverses idées sur l'issue de l'analyse montrent l'opportunité de chercher si quelque chose que nous appellerions dégagement n'est pas une voie du changement individuel.

Freud, à la fin du Petit Hans⁽⁸⁾, pose que le refoulement inconscient (Verdrangung) a été *remplacé* par la condamna-

tion consciente (Verurteilung). Tout en caractérisant un moment conscient de l'analyse, on peut se demander si la condamnation en question ne s'intègre pas dans le Surmoi et ne devient pas comme telle l'agent d'une défense inconsciente.

Fenichel place la sublimation parmi les mécanismes de défenses ; il en fait "une défense réussie"⁽⁶⁾. Or, selon les vues freudiennes, la sublimation est incompatible avec la persistance de la défense⁽¹¹⁾. Le concept de "défense réussie" reste au moins un peu obscur.

J'ai entendu parler de l'*acting out* comme agent de changements favorables. Certains changements de ce type ne sont qu'apparents ; par exemple, le passage d'un milieu conformiste à un milieu anti-conformiste peut changer le contenu de la conduite mais l'agent de cette conduite reste dépendant de son entourage ; le contenu de l'acte a changé mais non sa structure formelle, autres formes d'*acting out* expriment l'effort du patient pour accomplir des actes qui lui font peur, un "forçage" dont le résultat est aléatoire ou passager et qui passe outre au conflit pour en éviter l'analyse ; dans les meilleurs cas, l'aiguinement du conflit en aide la mise en lumière, comme dans les phobies.^(12 bis) De tels "acting out" ne sont pas des "actions vraies" (voir ci-dessous) ; le patient reste "coincé" dans le "cercle vicieux" de positions contradictoires. D'une manière générale, on retrouve ici la confusion du concept d'*acting out* avec celui d'action alloplastique⁽¹⁰⁾ ou extérofactive,^(4, 5) ayant pour sens de changer l'entourage matériellement ou symboliquement (communication).

La discussion de ces exemples montre la difficulté du patient à sortir d'un cercle vicieux dans lequel il est "coincé" et le caractère trop sommaire d'une théorie recourant à des concepts

tels que “défense moins coûteuse” ou “défense réussie”. Pour que le patient sorte de cette espèce de “dialectique tronquée”, il faut un troisième terme, un *tertium quid* qui ne soit pas un *mezzo termine* mais fasse appel à sa capacité de créer, autrement dit il faut recourir à une théorie du changement ou de la “re-conversion”. Des exemples permettront de préciser le sens de ces concepts.

Un bon exemple peut être tiré des vues de Mélanie Klein sur la “réparation”. Le cercle vicieux en question est celui de l’alternance entre une position dépressive d’une part et de l’autre, des défenses pseudo-maniaques et schizoïdes ; à la faveur de l’élaboration, le patient trouve une issue dans la réparation, c’est-à-dire dans tout ce que Mélanie Klein entend par là⁽²²⁾ et en particulier la “créativité”.⁽³⁷⁾ Mélanie Klein parle de “cercle vicieux”, elle ne parle ni de dialectique tronquée ni de *tertium quid*. Mais quoi que l’on pense par ailleurs de ses vues génétiques et si la réparation peut avoir aussi une fonction défensive, elle est avant tout un dégagement, dont cette conjoncture fournit un bon exemple clinique et un bon modèle théorique.

L’oscillation si souvent sempiternelle entre l’identification au “moi idéal” et l’identification à “l’idéal du moi” est également un cercle vicieux dont le patient ne sort que par le dégagement d’un “moi” relativement autonome.^(29, 32)

Si l’on veut donner un sens à la sublimation, c’est également en la considérant comme une issue au cercle vicieux entre le désir inconscient et la défense inconsciente ; si elle trouve dans le fantasme inconscient une incitation ou une résonance, sa fonction majeure n’est pas de l’exprimer en le masquant, mais de s’en dégager en le symbolisant dans les

rappports objectifs et rationnels qui existent entre le sujet et le monde. (31 ter, 31 quater)

Il est peut être difficile d'en distinguer "l'action vraie" qui se distingue aussi de l'*acting out* en ce qu'elle correspond aux rapports objectifs et rationnels du sujet et du monde. Elle combine des opérations "extérofectives" modifiant les choses ou les esprits (communication) mais aussi des actions "intérofectives", soit l'activité inconsciente, préconsciente et consciente de l'esprit, soit les ressources énergétiques et les techniques du corps.

Ce n'est cependant que par des artifices qu'on parvient à isoler l'action vraie, soit les artifices de l'agent qui écarte les affects et les pensées parasites ("age quod agis"), soit les artifices du chercheur qui ne considère qu'un champ objectal et temporel limité. Plus on élargit ce champ, plus l'irrationnel intervient, l'irrationnel, c'est-à-dire le désir et le fantasme inconscients. La "décision" serait inutile si la délibération, dans le sens du calcul raisonné des buts, des moyens et des effets, était concluante ; positive ou négative la décision introduit un "plus". (7, 14, 16) L'existence de chacun, non seulement l'existence "exceptionnelle" mais l'existence la plus plate, est-elle une "névrose de destinée" ?

Le concept de dégagement correspond donc à un accomplissement des possibilités du sujet dont la résolution du conflit défensif serait la condition nécessaire mais non suffisante. Nouvelle manière de vivre, nouvelle manière d'aborder des buts et des objets anciens, investissement de buts et d'objets nouveaux, tout cela est l'œuvre de la "créativité" du patient, de son regain de vitalité et de conscience, non sans s'étayer sur des structures qui se perdent dans la nuit des temps, structures

indestructibles ranimées et activées par le transfert ; on peut comparer le dégagement au "new beginning" de Balint. (1, passim) Mais la créativité manifeste de l'analysé ne fait pas mouvement sans la créativité silencieuse de ce réveilleur qu'est le psychanalyste, ainsi que la mère veille sur les premiers pas de son enfant. (34 bis)

VIII - Résistance au changement

La résistance au changement ne se limite pas à la compulsion de répétition dont la forme restitutive, d'ailleurs, est un facteur dynamique, c'est-à-dire de réactivation du conflit latent. Elle réside dans la stabilité relative des structures, (35) c'est-à-dire ce que l'on appelle plus couramment la rigidité structurale. Plus ou moins partielle ou globale, une structure est génétiquement le reliquat d'un conflit parfois résolu et beaucoup plus souvent non résolu. Sa stabilité ne permet que des répétitions transférentielles automatiques, c'est-à-dire ce que j'ai appelé des transferts ou une névrose de transfert rebelle, qui se bloque sur des fixations à une position régressive ou mieux à une articulation de positions régressives.

L'appréciation de la stabilité structurale n'est pas impossible mais le plus souvent difficile à l'étape des entretiens préliminaires. Les débuts de l'analyse permettent un jugement plus étoffé de l'attitude du patient par rapport à l'analyse, de l'investissement de l'analyse, c'est-à-dire d'un engagement qui seul est de nature à permettre que le processus analytique débouche sur un dégagement.

Il est difficile de proposer une classification raisonnée des attitudes par rapport à l'analyse, ici des attitudes qui laissent présager une analyse laborieuse ou inefficace.

C'est pourquoi je me limiterai à des exemples un peu pâle-mêle, sans épuiser la question, et j'essayerai d'en dégager certains facteurs communs.

1) L'analyse est entreprise par opportunité ou sous la pression de tierces personnes.

2) Les structures du patient sont trop renforcées par les bénéfiques primaires et secondaires de la "névrose".

3) L'assiduité et la ponctualité du patient le leurrent et masquent l'attente passive de l'intervention miraculeuse du thérapeute.

4) Etre en analyse est en soi-même et par soi-même une satisfaction telle que le besoin "d'être analysé" n'est pas ressenti.

5) L'analyse est entreprise avec des réserves tacites, comme la résolution de ne pas "tout dire" ou de ne pas changer sur certains points.

6) Le patient a peur que l'analyse ne le change ou ne compromette son bel équilibre, dans certains cas son imagination créatrice.

7) L'analyse est une partie dans laquelle l'analysé montrera à l'analyste parfois transformé en patient qu'il lui est supérieur.

Je le répète : ce ne sont là que des exemples, mais leur examen respectif et leur rapprochement montrent que le non-engagement paraît toujours motivé par la protection ou l'exaltation du moi. Les mêmes facteurs semblent responsables de la "névrose de transfert rebelle" : ou bien une régression s'accomplit mais sous une forme automatique et répétitive, le processus analytique est bloqué sur une ou des fixations ; ou bien la régression transférentielle est apparemment plus dynamique, plus conflictuelle, mais l'alternance répétitive entre des positions antagonistes fonctionne elle-même comme une fixation ; mieux : elle est elle-même une fixation à une étape non résolutive du conflit latent. Ici encore, je recours d'abord à quelques exemples.

1) D'emblée ou très vite se constitue un état d'angoisse, d'inhibition et de silence, lequel, selon mes vues, requiert sans tarder des amendements.

2) Le patient appréhende les séances, celles-ci sont pénibles ; il ne parvient pas à reconnaître sa position masochique, même lorsque les satisfactions souvent narcissiques qu'il en tire sont correctement interprétées.

3) La disparition rapide des symptômes, au regard du patient, rend inutile la continuation de l'analyse ; il décide de l'interrompre, et l'intervention du thérapeute ne parvient pas toujours à empêcher ce type d'*acting out*.

4) Un événement extérieur, une décision impulsive concernant la vie privée ou la vie professionnelle du patient apportent à ses yeux ce qu'il attendait de l'analyse ; il peut l'interrompre ou la continuer, mais hypothéquée par des décisions irréversibles : encore l'*acting out*.

5) Le patient s'installe dans l'analyse. Dans des cas rares, il ne s'y passe rien.

6) Le processus analytique est bloqué par l'angoisse, l'inhibition et le silence, après un plus ou moins long temps d'analyse. De diverses manières, les interprétations sont inefficaces. Il arrive encore que le patient interrompe l'analyse, en rationalisant sa décision, souvent en demandant à reprendre l'analyse plus tard.

7) La peur de changer est induite par la peur de perdre les résultats acquis ; la peur de perdre le bénéfice secondaire de la cure, c'est-à-dire les changements ressentis comme favorables dans la vie courante, renforce la peur de perdre le bénéfice primaire de la névrose.

8) Distorsion et mésusage de l'analyse : l'analyste joue malgré lui le rôle d'un confident discret et bienveillant.

9) Le patient ne peut admettre ce qu'il considère comme un "échange inégal", l'asymétrie de la relation analytique ; il persiste à revendiquer une relation égalitaire, voire une position de supériorité.

Dans tous les cas, des changements partiels peuvent être obtenus : l'atténuation de certaines défenses, voire des dégagements ; mais la prolongation de l'analyse et l'élaboration sont stériles : "analyse non terminable". (17 bis)

De même qu'au début de l'analyse, la résistance au changement dans la névrose de transfert rebelle réside dans des positions narcissiques qui limitent l'élaboration des conflits défensifs et les possibilités de dégagement. Ce qui pose un problème théorique : comme la répétition, le narcissisme est pour le processus analytique la meilleure et la pire des choses ; mais de même qu'on a distingué la répétition automatique et la répétition restitutive, de même il y a narcissisme et narcissisme ; en d'autres termes, il faut distinguer différentes positions narcissiques. (23 bis)

IX - Théorie du changement

Une métapsychologie du changement éviterait difficilement de donner la première place au point de vue structural, sans négliger pour autant les points de vue dynamique, économique et génétique. On a vu dans les structures les reliquats durables de conflits non résolus, structures dont l'instabilité relative permet la résurgence des conflits latents dans la névrose de transfert ; l'interprétation et l'élaboration des défenses ouvrent la voie au dégagement et à des engagements nouveaux ; en d'autres termes, dans l'étude du changement, il est commode d'envisager le processus analytique comme une alternance de déstructurations et de restructurations. C'est pourquoi le point de vue structural semble le plus propre à guider l'esquisse d'une théorie du changement. Pour la commodité de l'exposé, avant d'aborder les changements intersystémiques seuls à offrir une vue d'ensemble, on parlera des changements intra-systémiques, c'est-à-dire propres aux substructures de l'appareil psychique, du ça d'abord, dont on sait mal s'il change et comment, du surmoi et du moi ensuite, dont les changements plus apparents ont été souvent décrits.

Le poids de la compulsion de répétition pousse à considérer les structures et les processus du ça comme strictement répétitifs, mis à part les changements pulsionnels déterminés par la maturation et le vieillissement. Pourtant, l'introduction de la théorie de la répétition n'a pas amené Freud à renier des vues antérieures sur les structures fantasmatiques et mnésiques inconscientes : "le refoulement n'empêche pas le représentant de la pulsion de continuer d'exister dans l'inconscient, de s'organiser davantage, d'extérioriser des dérivés et d'établir des connexions. En fait, le refoulement ne contrarie la relation du représentant de la pulsion qu'avec un système psychique, savoir le système conscient".⁽¹²⁾ Le changement le plus apparent est ainsi la "prise de conscience" du désir et du fantasme inconscients, reconnaissance dont le chemin va de la surprise, voire de l'indignation à la familiarité ; qu'il soit bien précisé que dans sa forme et son contenu, la "prise de conscience" est nécessairement autre chose que le représentant inconscient de la pulsion ; il vaut mieux ne pas dire que "la fantaisie inconsciente est devenue fantaisie consciente" sans ajouter que le passage de l'une à l'autre n'est pas un déménagement du système inconscient au système conscient ; la "conscience prise" est autre chose que le "représentant de la pulsion" et l'émergence de l'une n'est pas l'abolition de l'autre. Un autre changement, qui ne peut guère être décrit qu'en termes économiques, est intérieur au système du ça ; c'est, au cours du processus analytique, le fait que l'investissement inconscient se déplace de certaines structures fantasmatiques et mnésiques sur d'autres structures fantasmatiques et mnésiques ; ce processus se manifeste notamment dans la thématique des rêves, dans la teneur des images parentales, dans les versions successives que présente le souvenir des mêmes événements etc.

Les changements du système du surmoi sont bien plus souvent abordés. On peut considérer comme une vue courante, peut-être classique, que le sadisme du surmoi est diminué par la relation analytique et l'identification introjective à l'analyste tel que le patient le perçoit, le sent ou le fantasie. Cette façon de voir soulève diverses remarques.

Tout d'abord, il ne me paraît pas complet de parler d'une façon unilatérale du sadisme du surmoi. En fait, il s'agit d'un sado-masochisme investi dans le couple surmoi-idéal du moi, issu de l'introjection de la relation parent-enfant, revécu dans la relation analytique par l'identification projective de l'analyste au surmoi.

Ensuite, selon des vues non moins courantes, l'interprétation de la névrose de transfert, les observations, les affects et le jugement du patient lui permettent de passer d'une représentation plus fantasmatique de l'analyste à une représentation plus proche de la "réalité" ; il ne se saisit plus lui-même comme l'enfant soumis d'un analyste fantasié comme le diable ou le Bon Dieu ; il s'acheminerait ainsi vers une relation objective d'égal à égal, de sujet à sujet, ou de sujet de la connaissance à sujet de la connaissance.

Cette conception "réaliste" n'est pas sans arguments. On a expliqué en quel sens l'aménagement de l'analyse, par la règle fondamentale notamment, comportait une dimension rationnelle. La chose est encore plus évidente à propos de l'interprétation ; en tant que telle, quelles que soient ses origines et ses suites, l'interprétation se présente comme une proposition logique étayée sur le discours du patient et l'incitant à une réflexion rétrospective sur ses dires, tout en laissant la voie ouverte aux "associations d'idées libres". Pendant un temps

bref, l'interprétation peut se concevoir comme une "excursion" dans le monde de la raison, une rencontre d'égaux dans "la communauté intersubjective des esprits", et elle est effectivement un *tertium quid* permettant au patient de se dégager des entremêlements de la fantasmatique et de "l'opinion". Une telle formulation demande cependant à être précisée et nuancée.

En fait, le temps de l'interprétation n'élimine pas l'assise que la relation analytique trouve dans la relation parent-enfant ; *mutatis mutandis*, c'est comme lorsqu'un parent "parle raison" à son enfant. Si attentif que soit le psychanalyste à respecter la liberté du patient, même enfant, le psychanalyste reste au moins "un maître à penser". Le "sens de la réalité" avait été inculqué par l'éducation, l'opinion, les préjugés ; originellement, il est une fonction du surmoi, comme Freud l'a admis passagèrement⁽¹⁵⁾ ; il reste l'enjeu d'une conquête que le moi devra non seulement faire mais refaire ; des identifications projectives et introjectives au psychanalyste acheminent le patient vers la découverte d'une vérité toujours plus lointaine, d'une vérité qu'il ne peut trouver dans la littérature psychanalytique mais qui est inscrite dans le grand livre de sa vie : de sa vérité.

Pour bien des logiciens, le concept de vérité exclut toute implication extra-intellectuelle et subjective. Cependant, la vérité est une valeur, non seulement une valeur cognitive mais une valeur éthique. L'espoir en la vérité, en une vérité qui à l'horizon émerge de la nuit des temps, a remplacé l'espoir en Dieu, comme l'espoir en Dieu avait remplacé l'espoir dans les parents : l'espoir en l'analyste porte tout cela. "Die Wahrheit ist das Kind der Zeit", "La vérité est l'Enfant du Temps". (3 bis)

C'est sur les changements du système du moi que la littérature s'est le plus étendue ; la chose se comprend du fait que le moi n'est pas seulement l'agent des appareils de perception-conscience et d'exécution mais encore le système sur lequel se projette l'ensemble des formations inconscientes, par exemple sous les espèces du caractère ; on touche par là aux changements intersystémiques sur lesquels je reviendrai.

Intrinsèquement, le changement majeur du moi est la réduction du clivage du moi conscient et du moi inconscient^(18 bis) et l'intégration consciente au moins partielle de l'appareil défensif ; le résultat ressemble à l'intégration des désirs et fantasmes inconscients, mais le mécanisme habituellement décrit^(6 bis) est différent ; tandis que les désirs inconscients étaient étrangers au moi, les mécanismes de défense font corps avec lui, le problème est non de se familiariser mais de prendre de la distance. Cette réintégration n'est par ailleurs que relative : l'interprétation d'une opération défensive, sa reconnaissance par le patient ne suffisent pas à faire disparaître le mécanisme de défense ; tel mode de défense, interprété et compris, ne laisse pas de prendre le patient par surprise ; même s'il est devenu plus prompt à s'en apercevoir de lui-même, la connaissance n'a pas tué l'existence, et c'est un domaine dans lequel une longue élaboration est le plus souvent nécessaire. Par ailleurs, la possession d'un appareil défensif reste un attribut permanent du moi, et même dans les cas de régression profonde, il est probable que la défense du moi continue d'agir mais par des opérations très primitives ; le tableau clinique n'est sans doute jamais tout à fait celui d'un étalement du processus primaire en fictions fantasmatiques et en *acting out*.

Du point de vue dynamique, la réintégration relative de l'appareil défensif a pour effet soit l'atténuation des affects pénibles, en particulier de l'anxiété, de la peur, de la honte et de la culpabilité, affects qui, sous une forme réduite et potentielle, motivaient les opérations défensives ; soit une plus grande tolérance à leur endroit qui leur permet d'être ressentis ; l'une et l'autre éventualités favorisent l'ouverture de la conscience à des idées déplaisantes^(7, VII) et à des idées nouvelles^(7, 30, 33), c'est-à-dire à leur "surinvestissement" conscient.⁽⁷⁾

Ce sont là des changements économiques. En effet, l'énergie psychique investie dans l'appareil défensif, en particulier le retournement de l'agressivité contre le moi, est récupérée au profit de fonctions relativement autonomes ; plus ouverte aux représentations refoulées, la conscience et l'action sont en même temps moins infiltrées par elles ; le sentiment d'une plus grande liberté intérieure, le plus grand plaisir à vivre s'accompagnent d'une plus grande disposition aux activités adaptatives et aux entreprises créatrices. C'est là un aspect du "renforcement du moi" bien difficile à séparer des changements intersystémiques.

On l'a déjà dit, et l'exposé des changements intrasystémiques le confirme : ils n'ont pu être décrits sans qu'on fasse intervenir les changements intersystémiques, et c'est là que se trouve la clef d'une théorie du changement individuel au cours du processus analytique. Vue on ne peut plus classique : "Wo Es war, soll Ich werden" ; littéralement : "Là où ça était doit je devenir", ou même "naître".⁽¹⁷⁾ Dans le même texte, Freud revient sur la dépendance du moi par rapport au monde extérieur, au surmoi et au ça, comme il l'avait fait avec plus

d'abondance et peut être de force dans le Vème chapitre de "Le moi et le ça" : "Les états de dépendance du moi".(16 bis) Il apparaît donc bien que dans le processus analytique, la tâche du moi est de se libérer de ces "trois maîtres sévères" ("es dient drei gestrengen Herren" pourrait aussi vouloir dire "il sert trois puissants seigneurs")⁽¹⁷⁾ c'est-à-dire de conquérir une "autonomie relative" par rapport aux sollicitations et aux retenues inconscientes, sans doute encore de s'affirmer dans des engagements nouveaux, s'il est vrai qu'on ne détruit que ce qu'on remplace (Auguste Comte), ce qui veut dire que le contre-investissement d'orientations ou de méthodes nouvelles doit intervenir pour compléter et consolider la réduction des investissements anciens ; en d'autres termes, le sujet ne peut éviter de s'engager et de s'aliéner, au moins sous des formes plus heureuses, plus efficaces, plus vraies.

Une telle conception du devenir psychanalytique rencontre une difficulté dans la conception du devenir individuel préalable, notamment de la conception freudienne de la genèse de l'appareil psychique. Très schématiquement, Freud voit dans le moi une différenciation du ça à la faveur des réceptions sensorielles, et dans le surmoi, une différenciation du moi au contact d'un secteur particulier de l'entourage, les parents et leurs substituts ou équivalents fonctionnels.(11, 16 bis) Or : 1) il me paraît difficile de nier la préfiguration du couple surmoi-idéal du moi dans les attentes du groupe social et des parents, attentes antérieures à la conception et à la naissance^(29, 32, 33 bis) ; 2) si le ça n'est pas purement biologique et comporte des orientations déterminées par la structure, la maturation et le fonctionnement du corps, des structures fantasmatiques originaires, ces structures ne s'effectuent, ne prennent corps qu'à la faveur de réceptions sensorielles ;

3) la précocité du moi est à mes yeux une thèse plus que défendable, pour autant qu'on la limite à une présence latente dans les choix et les aversions originaires, dans les premières relations d'objet, alors qu'un intellectualisme et un idéalisme impénitents empêchent beaucoup de théoriciens même psychanalystes de l'admettre et créent ainsi le faux problème de découvrir quand fixer l'émergence et la position du moi ; l'idée d'une différenciation primaire me paraît préférable à celle d'une indifférenciation primaire ; la sélectivité, la capacité d'approche et d'aversion, sont d'apparition précoce ; c'est dans les opérations de choix que le moi commence, bien sûr sous l'emprise du ça et du surmoi représenté dans le monde "extérieur", et le choix restera le seul caractère commun aux fonctions disparates relevant du moi dans un appareil psychique développé. (29, 32) Pour les mêmes raisons, on ne peut être que réservé sur l'autonomie originaire de fonctions non-conflictuelles du moi (19 bis, 19 ter) ; certes, les appareils de la perception et de l'exécution ne peuvent être rattachés qu'au moi, mais ils restent longtemps sous l'emprise du ça, du surmoi intériorisé ou représenté dans l'entourage, même lorsque le moi a été clairement opposé au non-moi, c'est-à-dire vers la fin de la troisième année, mais non pour autant dégagé des fantasmes identificatoires de la projection et de l'introjection.

L'autonomie du moi est une conquête faite sur le ça, le surmoi et le monde extérieur. Cette conquête est tardive, relative, labile, toujours remise en question. Si je naît où ça était, "c'est une tâche de la culture, un peu comme l'assèchement du Zuydersee". (12)

X - Sur les limites du changement

La sagesse et l'humour sont aussi des enfants du temps^(23 bis) ; les réserves sceptiques de Freud devaient s'exprimer amplement quelques années plus tard.⁽¹⁷⁾ On peut en rapprocher une boutade de Hans Sachs : l'analyse ne fait que gratter la surface de l'écorce cérébrale. Et en effet, l'étude approfondie d'une personnalité est une tâche infinie^(21, 38) ; il en est de même de l'investigation psychanalytique en son essence ; une terminaison objectivement et techniquement fondée est une décision d'ordre pratique et en quelque mesure un pari.

Certes, le processus de changement n'est pas arrêté par la terminaison de l'analyse. Bien des spécialistes du transfert pensent que sa liquidation finale n'est pas observable, qu'elle s'accomplit en dehors de l'analyse et après sa terminaison.⁽³⁴⁾ L'analyse se prolonge dans l'auto-analyse, non seulement du temps de l'analyse mais après sa terminaison ; il arrive, lorsqu'une analyse a été suspendue pour des raisons pratiques ou parfois techniques, qu'elle se prolonge ou reprenne sous la forme d'une élaboration personnelle et solitaire digne d'admiration. Et si l'analyse est parvenue à un dégagement, ce dégagement se prolonge dans des engagements durables ou nouveaux.

Cependant, le processus analytique finit par s'amortir. L'ex-patient perd au moins en partie la familiarité qu'il avait acquise avec ses retenues et ses sollicitations inconscientes. C'est là non seulement un effet de la terminaison de l'analyse, mais un effet que l'on peut observer après une suspension un peu longue, de quelques semaines, voire de quelques jours ; on raconte que jadis, du temps que l'on analysait tous les jours sauf le dimanche (parfois même le dimanche), les psychanalystes s'entretenaient gravement dans les Congrès "des résistances du lundi" ; nous connaissons encore les résistances du week-end.

L'amortissement du processus analytique conduit à s'interroger sur la durée et la solidité des changements qu'il a permis. La garantie des changements de la pensée et de l'action n'est pas autre chose que leur étayage sur le remaniement structural, avec les effets dynamiques et économiques qui s'y rattachent. La contre-épreuve est apportée par la fragilité des changements qui ne sont pas dans ce cas ; il arrive que le passage d'un milieu conformiste à un milieu non-ou anticonformiste modifie le contenu et l'extérieur de la conduite, mais elle reste soumise à la pression et à l'attente des autres ; ou bien le patient se force à adopter la conduite qu'il redoute, dont il pense qu'elle serait plus "normale" et que l'analyste l'attend. Ces changements ne sont donc pas des changements "vrais", c'est-à-dire des changements entés sur les rapports objectifs et rationnels du sujet avec le monde et avec lui-même, éventualité qui, pas plus que l'imagination créatrice ou la sublimation, n'exclut l'intervention de ferments fantasmatiques. Une implantation plus efficace et plus heureuse est cependant autre chose qu'un "*acting out*" dont la réalité perceptive et l'efficacité pratique masquent les mouvements inconscients du désir et de la fantaisie. Cependant, les pseudo-changements mis à part, plus on élargit le champ de l'observation et de la réflexion et plus on s'approche du cours de la vie des grandes options qui l'orientent et l'infléchissent, plus il devient difficile d'en rendre un compte rationnel et de ne pas faire place à des facteurs inconscients ; les déterminants du "plan de vie", du "projet existentiel", du choix de la profession se perdent le plus souvent dans la nuit des temps ; l'investigation psychanalytique tâtonne et soupçonne plus qu'elle ne découvre et prouve ; la chose est criante lorsqu'on cherche à comprendre le destin

de certains personnages de l'histoire : Sont-ce seulement des dons et les "circonstances favorables" qui ont conduit Napoléon Bonaparte si loin, trop loin ? Est-ce un pied bot qui a fait un Talleyrand, un bras trop court un Guillaume II de Hohenzollern ? Le mystère n'est pas moindre devant la banalité d'existences plus communes. Et en effet, la décision qui fait prendre à la vie tel ou tel cours ne se réduit pas à un décompte des "pour" et des "contre" ; si l'appréciation des effets proches ou éloignés de la conduite suffisait à rendre compte des décisions graves et irréversibles, le processus de la décision serait d'ordre rationnel et technique, il n'y aurait pas de décision à prendre ; la décision n'est pas seulement un choix mais un parti et un pari ; elle réclame quelque chose de plus que le calcul des fins et des moyens ; Freud lui-même l'a dit : les grandes décisions de la vie procèdent beaucoup moins d'une délibération consciente que de motivations inconscientes. (7, 14, 16, 17) S'il est recommandé à celui qui entreprend de se faire analyser d'éviter les décisions majeures et irréversibles, l'avancement et la terminaison de l'analyse rendront sans doute de telles décisions plus sages mais ne feront pas qu'elles deviennent purement rationnelles ; et la rationalisation outrée de la vie nous semble en ôter toute poésie, bien qu'elle soit elle-même de l'ordre du fantastique ; la vie ne parvient pas à devenir un enchaînement raisonné d'équations de logique symbolique.

Les remaniements inter-et intrasystémiques qui se projettent sur la vie de relation du "moi conscient" sont en effet limités. Si l'on voit s'amortir la pression que la structure surmoi-idéal du moi exerçait sur l'appareil défensif du moi inconscient et la pression de l'appareil défensif lui-même, les modifications propres au ça ont semblé se réduire à des modi-

fications économiques, à des libérations et des déplacements énergétiques. On a souvent formulé ce changement en termes de pulsions, comme si la pulsion n'était pas un être abstrait et n'était pas toujours, même dans ses formes originaires, liée à la représentation et à l'affect ; la théorie fantasie le retour à un état de nature lui-même fantasmatique, retour par lequel la pulsion, désinvestissant des buts et des objets intempestifs, flotterait en suspens dans l'attente d'investissements nouveaux et opportuns. Cette fable métapsychologique prend à la lettre l'introspection du patient et transforme une espèce de perplexité vécue en processus ; en fait, il ne s'agit que d'un temps où le représentant affectif de la pulsion, le "quantum d'affect", est scindé de son "représentant-représentation", (comme il arrive si souvent à l'angoisse, ce qui a fait dire à des phénoménologues que l'angoisse était "angoisse de rien" c'est-à-dire une "conscience" sans "intentionnalité").

En fait, on a des raisons de soupçonner la "reconversion" de s'étayer sur le renforcement de structures anciennes (par exemple la relation mère-enfant, souvent exprimée par des fictions émouvantes de nouvelle naissance), mais souvent latentes dans la mesure où leurs effets positifs n'entravent pas le processus analytique mais l'animent et le soutiennent ; ce sont là des dimensions généralement méconnues de ce que Stone appelle "transfert primaire"⁽³⁹⁾ ; méconnues parce que ne gênant pas, elles ne se manifestent guère d'une manière spécifique et au surplus, il pourrait être plus nuisible qu'efficace d'intervenir à leur propos. Ainsi, les processus de déstructuration et de restructuration sont limités par la stabilité de certaines structures, soit parce qu'elles ne peuvent être démantelées, soit parce qu'elles n'ont pas à l'être, et par le fait que dans le dégagement, la "reconversion" elle-même s'étayent (ou s'étayeraient) sur des structures très anciennes.

Au cours du processus analytique, l'engagement, le dégagement, la reconversion impliquent ainsi une étroite union du vivre et du mourir. En termes de pulsions de vie et pulsions de mort, le changement peut être décrit en deux temps. D'une part, il suppose le désinvestissement des structures défensives et l'amortissement des opérations défensives qui en procèdent ; or l'appareil défensif va contre le vivre ; si l'énergie dont il use est une agressivité qui ne s'avoue pas et se retourne contre le sujet, si l'opération défensive est une mise en sommeil ou une "mortification" du désir, on peut dire que les structures défensives installent la mort dans la vie et la sclérose du passé dans le mouvement du devenir. D'autre part, les aspects positifs du changement supposent la réunion des pulsions de mort aux pulsions de vie : vivre pleinement n'implique pas seulement la défense de la vie, mais l'acceptation de tensions élevées et de risques calculés, l'acceptation du risque ultime ; vivre pleinement implique l'ouverture à la mort, l'union des pulsions de vie et des pulsions de mort.(31)

En quelque langage qu'on la formule – économique, dynamique, structurale, génétique, la théorie du changement individuel au cours du processus analytique ne peut donc le présenter comme une création ex nihilo ; le fantasme de Pygmalion ne laisse pas d'être fréquent : l'analysé désire alors devenir le fruit de l'art et de la pensée de l'analyste, et il arrive que l'analyste se complaise en l'évocation de ses créations :

[...] "Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons."
(La Fontaine - L'Aigle et le Hibou)

Mais on n'a jamais vu Aphrodite donner la vie à la statue dont Pygmalion s'était épris. Le problème est comparable à celui de l'imagination créatrice, dont on a dit et dont on redit encore qu'elle ne fait que déstructurer et restructurer des éléments préexistants : Bergson voit dans les diverses productions du philosophe les avatars d'une seule et même "intuition" fondamentale. (2, 2 bis, 2 ter) Si l'analyse ne crée rien, on peut trouver là un argument pour nier que le processus analytique puisse s'accompagner ou se suivre d'un changement individuel : l'analysé n'a fait qu'actualiser ce qu'il était en puissance : l'analyse a été ce qu'il en a fait, et, "là où il n'y a rien, le Roi perd ses droits". Mais actualiser ses possibilités ressemble beaucoup à une métamorphose. La différence avec la métamorphose morphologique et fonctionnelle réside dans le rôle que jouent dans le changement individuel, au cours de l'analyse, les jeux conjugués de l'imagination créatrice et de l'analysé et de l'analyste : s'il s'agit de réveiller un donneur, et pas seulement ce qu'il vaudrait mieux laisser dormir, il faut que l'analyste soit lui-même éveillé. (34 bis)

"Werde, der du bist", "Deviens qui tu es". (35 ter, p. 465) Cette devise de sa vie revient dans bien des pages de Nietzsche (35 bis). Peut-être l'a-t-il empruntée à Pindare : "Genoi oios essi" (Ernst Bertram). Peut-être Freud y-a-t-il pensé en écrivant : "Wo Es war, soll Ich werden".

Daniel LAGACHE.

REFERENCES

- (1) BALINT, M., 1952
- *Amour originaire et technique psychanalytique (Primary Love and Psycho-Analytic Technique)*
London, Hogarth Press, 1952, 288 pp. 22 x 14.
- (2) BERGSON, H., 1903
- "Introduction à la Métaphysique" *Revue de Métaphysique* - janvier 1903.
- (2 bis) BERGSON, H., 1907
- *l'Evolution créatrice*, Paris, Alcan, 1907.
- (2 ter) BERGSON, H., 1911
- "L'intuition philosophique" (Congrès de philosophie de Bologne, 1911 ; réédité in *La Pensée et le Mouvement*, Alcan, 1934)
- (3) BIBRING, E., 1943
- "La conception de la compulsion de répétition" (The Conception of the Répétition Compulsion) *The Psychoanal. Quarterly*, XII, 1943. Traduction française par M. Dongier S.P.P., 1960 (publication non commerciale)
- (3 bis) BRECHT, B., 1938-1939
- *Vie de Galilée (Leben des Galilei)* Berlin, Suhrkarap, 1966, p. 131.
- (4) CANNON, W.B., 1929
- "Organisation de l'homéostasie physiologique" (Organisation for Physiological Homeostasis) *Physiological Review*, July 1929, IX, n° 3.
- (5) CANNON, W.B., 1932
- *La sagesse du corps (The Wisdom of the Body)* New-York, Norton, 1932. (*La sagesse du corps*. Traduction française Dr. Z.M. Bacq, Paris, Nouvelle Revue Critique, 1946, 269 p.)
- (5 bis) FENICHEL, O., 1941
- *Problèmes de technique psychanalytique (Problem of Psychoanalytic technique - New-York, The Psychoanalytic Quarterly, 1941)* Traduction française par A. Berman, Paris, P.U.F., 1953, p. 154.

- (6) FENICHEL, O., 1944
- *La théorie psychanalytique de la névrose*. (The Psychoanalytic Theory of Neurosis) Norton and Company, New-York, 1944. X + 703, 24 x 15. Traduction française : *La théorie psychanalytique des névroses*, par M. Schlumberger, C. Pidoux, M. Cahen et M. Fain. Paris P.U.F., 1953, 2 vol., 835.
- (6 bis) FREUD, A., 1936
- *Le moi et les mécanismes de défense* - Das Ich und die Abwehrmechanismen. Vienne Int. Psychoanal. Verlag., 1936. Traduction française par A. Berman P.U.F., 1952. Pp 162.
- (7) FREUD, S., 1900
- *Die Traumdeutung* (L'interprétation du rêve) *G.W.*, vol II et III pp. XV + 1 - 642. Traduction française, I. Meyerson : *La Science des rêves*, Paris, P.U.F. Nouvelle Edition 1967.
- (8) FREUD, S., 1909 (a)
- Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans (Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knabens) *G.W.*, 7, 243-377. Traduction française par Bonaparte M., et Loewenstein R., *Cinq Psychanalyses*, Paris P.U.F., 1966, 2ème édition, 422.
- (9) FREUD, S., 1909 (b)
- Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose) *G.W.*, 7, 381 - 463. Traduction française par Bonaparte M., et Loewenstein R., *Cinq Psychanalyses*, 2ème édition, Paris, P.U.F., 1966, 422. 199 - 261.
- (10) FREUD, S., 1911
- Formulations sur les deux principes du fonctionnement mental (Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen Geschehens) *G.W.*, 8; 230-8.
- (11) FREUD, S., 1914
- Pour introduire le narcissisme (Zur Einführung des Narzissmus) *G.W.*, 10, 138-170. Traduction française par Laplanche J., Société Française de Psychanalyse, 1957, 34 pp. ronéo. Traduction revue, Laboratoire de Psychologie pathologique, 1965 (publication non commerciale).

- (12) FREUD, S., 1915
- Die Verdrängung (Le refoulement) *G.W.*, 10, 248-61
Traduction française par A. Berman, in "Métapsychologie", Paris, Gallimard, 9ème édition, 1952.
"Le refoulement", 67-90.
- (12 bis) FREUD, S., 1919 (1918)
- Wege der psychoanalytischen Therapie. *G.W.*, 12, 183-94, (Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique). Traduction française par A. Berman, in S. Freud, *De la Technique Psychanalytique*. Paris, P.U.F., 1953. Pp 144. Ch XII, S.E., vol XVII, 157-168.
- (13) FREUD, S., 1920
- *Jenseits des Lustprinzips* (Au delà du principe de plaisir). *G.W.*, 6, 191-257. Traduction française (non commerciale), par Laplanche, J., et Pontalis, J.B., Laboratoire de Psycho-Pathologie 1966, 61 pp. ronéo.
- (14) FREUD, S., 1920
- Sur la préhistoire de la technique psychanalytique (Zur Vorgeschichte der analytischen Technik) *G.W.*, 12, 309.
- (15) FREUD, S., 1921
- Massenpsychologie und Ich Analyse, *G.W.*, 13, 71-161
Traduction française in "Essais de Psychanalyse", Paris, Payot, 1936, 1950 (76-152) Edition à part, Payot, 1950.
- (16) FREUD, S., 1921
- Introduction à J. Varendonck "sur la pensée fantasmatique préconsciente" (Geleitwort zu J. Varendonck "Ueber das Verbewusste phantasierende Denken"). *G.W.*, 13, 439-440.
- (16 bis) FREUD, S., 1923
- Le Moi et le Ça (Das Ich und das Es) *G.W.*, 6, 351-405. Traduction française par S. Jankélévitch, sous le titre : "Le Moi et le Soi", in "Freud, S., *Essais de Psychanalyse*". Paris, Payot, 1951 (réimpression).

- (17) FREUD, S., 1933
- Nene Folge der Verlesungen zur Einfûhrung in die Psychoanalyse. *G.W.*, 15, pp IV + 207. Traduction Française par A. Berman : *Nouvelles conférences sur la Psychoanalyse*. Paris, Gallimard, 1952, (10ème édition), S.E., vol XXII, 3-182.
- (17 bis) FREUD, S., 1937 (a)
- Die endliche und die unendliche Analyse, *G.W.*, 16, 59-99. Traduction française par A. Berman, "Analyse terminée et analyse interminable". *Revue française de Psychoanalyse*, 1938-9, 10-11, n° 1, 3-38.
- (18) FREUD, S., 1937
- Constructions dans l'analyse (Konstruktionen in der Analyse). *G.W.*, 16, 43-56. Traduction française par Hawelka, E.R., et Hüber, U., révisée par Laplanche, J., Laboratoire de Psycho-Pathologie, 1966 (publication non commerciale).
- (18 bis) FREUD, S., 1938
- Die Ichspaltung in Abwehrovorgang (Le clivage du moi dans le processus défensif) *Int. Z. Psychoanal.*, Imago, 25 (314), 241-4. *G.W.*, 17, 59-62. en anglais : S.E., vol XXIII, 271-8.
- (19) GLOVER, E., 1955
- *Technique de la Psychoanalyse* (The Technique of Psycho-analysis). London, Baillière, Tindall and Cook, 1955. X + 404. Traduction française par Laurin, C., Paris, P.U.F., 1958. VIII + 484.
- (19 bis) HARTMANN, H., 1939
- Ich-Psychologie und Anpassungsproblem. *Int. Z. für Psychoanal.* und Imago. En anglais : *Ego Psychology and the Problem of Adaptation*. New-York, Int. Univ. Press, 1958, 121 pp. Traduction française (sous presse).
- (19 ter) HARTMANN, H., 1964
- *Essais sur la psychologie du moi, Choix de problème de psychanalytique théorique* (*Essays on Ego Psychology Selected Problem in Psychoanalytic Theory*) New-York, Int. Univ. Press, 1964, XV + 492.
- (20) ISAACS, S., 1938
- Les critères de l'Interprétation (Criteria for Interpretation). *I.J.P.*, 1939, XX, 148-60.

- (21) JASPERS, Karl, 1913
- *Psychopathologie générale* (Allgemeine Psychopathologie, 4ème Edition, Berlin et Heidelberg, Springer-Verlag, 1946. XV + 748) Traduction française par Kastler et Mendousse (d'après la 1ère édition). Paris, Alcan, 1933, VIII + 633.
- (22) KLEIN, Melanie, and RIVIERE, Joan
- *Amour, haine et réparation* (Love, Hate and Réparation). Psycho-analytical Epitotnes, n°2. London, Hogarth Press, 1937. Pp. 119, 19 x 12.
- (23) KLINEBERG, O. et STOETZEL, J.
- Structures des organisations et processus de changement. in *Psychologie sociale*. Textes fondamentaux anglais et américains. Choisis, traduits et commentés par André Levy. Paris, Dunod, 1965, XIV + 565, 25-16.
- (23 bis) KOHUT, H., 1966
- Formes et transformation du narcissisme (Forms and transformation of Narcissism) J. Am. Psychoanal. Ass., April, 1966, Vol XIV, n°2, 243-272.
- (24) KRIS, E., 1948
- La psychologie de l'ego et l'interprétation dans la thérapie psychanalytique (Ego Psychology and Interprétation in Psychoanalytic Therapy). *The Psychoanal. Quarterly*, Vol.XX, n°1, January 1951, 15 6 30.
- (25) LAGACHE, D., 1951 a
- Quelques aspects du transfert. *Revue Française de Psychanalyse*, 1951, 15, n°3, 407 - 422, et traduction anglaise : Some Aspects of Transference, *I.J.P.*, 1953, 34, 1-10.
- (26) LAGACHE, D., 1951 b
- Le problème du transfert. *Revue Française de Psychanalyse*, 1952, 16, n°s 1-2, 5-115.
- (27) LAGACHE, D., 1954
- La doctrine freudienne et la théorie du transfert. *Actes du Congrès International de Psychothérapie Zurich*, 1954. T.II.1955. New-York, Karger P.228-249.
- (28) LAGACHE, D., 1956
- Les artifices de la psychanalyse. *Et. Phil.*, 1956. n°4. 585-593.

- (29) LAGACHE, D., 1958
- La Psychanalyse et la Structure de la personnalité.
La Psychanalyse, vol 6, 1961, 5-54.
- (30) LAGACHE, D., 1959
- Conscience et Structures. *Evol. Psychiat.* 1960.
n° 4, 491-513.
- (31) LAGACHE, D., 1960
- Situation de l'agressivité. *Bull. Psychol.*, 1960.
14, n° 1, 99-112.
- (31 bis) LAGACHE, D., 1961
- La théorie de la relation parent-enfant. Contribu-
tions à la discussion et réponse (The Theory of the
Enfant-Parent Relationship. Contributions to
Discussion and Replies). *I.J.P.*, vol XVIII
july-october 1962, part 4-5, pp. 250-251.
- (31 ter) LAGACHE, D., 1963
- Fantaisie, Réalité, Vérité. *B. Psychol.* 1963, 17
n° 1, 10-21. *Revue française de Psychanalyse*,
XXVIII, 1964, n° 4, 515-538. La Psychanalyse, 1964
n° 8, 1-9 (version réduite). En anglais : Fantasy,
Reality and Truth, *I.J.P.* 45, 1964, 2-3, 180-189
- (31 quater) LAGACHE, D., 1961-2
- La Sublimation et la Réalité des valeurs.
Dactylogramme, 120 pp. (inédit)
- (32) LAGACHE, D., 1964 a
- Le modèle psychanalytique de la personnalité.
in *Le Modèle scientifique de la personnalité*,
P.U.F. 1965, 91-117.
- (33) LAGACHE, D., 1964 b
- La méthode Psychanalytique, in : Michaux, Léon,
Psychiatrie, Ed. méd. Flammarion, 1965, 1036-1066.
- (33 bis) LAGACHE, D., 1965
- Le point de vue diachronique en Métapsychologie.
XXVIème Congrès des Psychanalystes de Langues
romanes. Réponse aux communications et rapports de
R. Spitz, E. et J. Kestemberg, R. Loewenstein.
Revue Française de Psychanalyse, XXX, 1966, n° 5-6,
pp. 811-818.
- (33 ter) LAGACHE, D., 1964 c
- La Psychanalyse comme science exacte. (Psychoanal.
as an Exact Science) in : Psychoanalysis A general
Psychology (Essays in Honour of H. Hartmann) New-
York, *International Universities Press*, 1966,
XIV + 685. 400-434.

- (34) MACALPINE, I.
- Le Développement du transfert. (The development of Transference). *The Psychoanalytic Quarterly*, vol XIX, 1950, n° 4. 501-5.
- (34 bis) MASUD R. KHAN, 1960.
- Régression et intégration dans l'aménagement de l'analyse (Régression and Intégration in Analytic setting). *I.J.P.*, 1960, vol XVI, 130-146.
- (34 ter) MASUD R. KHAN, 1960.
- Aspects cliniques de la personnalité Schizoïde : affects et technique (Clinical Aspects of the Schizoïd Personality : Affects and Technique). *I.J.P.*, 1960, vol XVI, 430-437.
- (35) MILLER, Neal E., 1944
- Etudes expérimentales du conflit (Experimental Studies of Conflict) in : Hunt, J., Mc V., Editor : *La Personnalité et les désordres de la conduite*. (Personality and the Disorders of Behavior), New-York, Ronald Press, 1944, 2 vol XII + 1242 pp. S, 431-465.
- (35 bis) NIETZSCHE, F.
- Œuvres complètes. Edition Kroner.
- (35 ter) NIETZSCHE, Fr., 1881-1885
- *Ainsi parlait Zarathoustra* (Also Sprach Zarathoustra) Edition bilingue, par Geneviève Bianquis. Paris, Aubier, 1962, pp. 638.
- (36) ROSENZWEIG, Saul; 1938
- L'étude expérimentale du Refoulement. (The experimental Study of Repression). in : *Murray, Henry A. et. Coll., Exploration de la personnalité*. (Exploration in Personality), New-York, Oxford University Press, 1938. XIV + 761, 23 x 14. 472-490.
- (37) SEGAL, Hanna, 1967
- La Technique de Mélanie Klein (Melanie Klein's Technique), in : *Psychoanalytic Technique, a Handbook for the Practicing Psychoanalyst*. Benjamin B. Wolman, Editor. New-York, Basic Books, Pour paraître.
- (38) STERN, W., -
- Psychologie générale sur des fondements personnalistes (Allgemeine Psychologie auf personalistischen Grundlagen).

- (39) STONE, Léo
- La situation psychanalytique et le transfert : post-scriptum à une communication antérieure. (The Psychoanalytic situation and Transference post-script to an earlier communication). *J. of the Am. Psychoanal. Ass.*, vol XV, n° 1, January 1967. 3-58.
- (40) SWANSON, NEWCOMB, HARTLEY and Others
- *Lectures de Psychologie sociale*. (Readings in Social Psychology). Revised édition. New-York, H. Holt and Company, 1952, XX + 680, 24 x 16.
- (41) ZEIGARNIK, B., 1927
- La conservation des actions terminées et des actions non terminées. (Das Behalten erledigter und unerledigter Handlungen). *Psychol. Forsch*, 9, 1-85.

ADDENDUM

- MASUD, R., KHAN, 1962
- Dream Psychology and the Evolution of the Psycho-Analytic Situation (La Psychologie du rêve et l'évolution de la situation psychanalytique) *I.J.P.*, vol XVIII, Part 1, 21-31.

LA CAPACITE DE CHANGEMENT

La cure analytique et le changement

Lorsque Freud veut faire sentir l'originalité de la méthode psychanalytique, il la compare souvent à l'hypnose. Si l'on peut dire que le but est le même : la disparition des symptômes (cette affirmation peut évidemment être discutée,) les moyens sont certainement différents car l'hypnose ne fait qu'ajouter des inhibitions alors que la psychanalyse apporte chez le sujet des changements profonds.

“Le traitement hypnotique laisse le patient inerte et inchangé et pour cette raison aussi, également incapable de résister à une nouvelle occasion de tomber malade”. Par le traitement analytique “la vie mentale du patient est changée de manière permanente et elle demeure protégée contre de nouvelles occasions de tomber malade”.(1)

En quoi ce changement consiste-t-il, que l'on peut considérer soit comme le moyen (si la disparition du symptôme est le but) soit comme le but lui-même de la cure psychanalytique ?

Freud en donne deux formulations que nous envisagerons successivement :

- rendre conscient ce qui est Inconscient
- réaliser l'“altération du moi”.

(1), *Introduction à la Psychanalyse*, Chapitre XXVIII, Standard Edition vol. XVI p. 451.

(Sur la permanence des changements opérés par la cure psychanalytique Freud a exprimé des vues moins optimistes dans “*Analyse Terminable et Interminable*”).

Comment ce changement s'opère-t-il ?

Vaste question que nous ne ferons qu'effleurer en abordant la notion d'"élaboration".

RENDRE CONSCIENT CE QUI EST INCONSCIENT

La formulation des moyens de la cure - ce qui est responsable du changement - se modifie dans l'œuvre de Freud lorsqu'apparaît la seconde théorie de l'appareil psychique sans que cette modification altère fondamentalement les vues premières.

Dans le chapitre VII de la *Science des Rêves*, Freud décrit l'appareil psychique comme un ensemble de systèmes, notamment le système Préconscient et le système Inconscient, séparés par la censure. La conscience y a un statut quelque peu douteux, décrite parfois comme constituant un système à elle seule et d'autres fois comme faisant partie du système Préconscient.

Quoiqu'il en soit, la conscience est une énergie "mobile", à la différence de l'énergie préconsciente qui, elle, est "liée" par mémoire. La conscience disposant de quantités d'énergie libre, possède une capacité de "sur-investissement" qui lui permet d'investir des perceptions déplaisantes. Ainsi peut-elle établir une régulation plus satisfaisante de décharges motrices au prix même de la libération du déplaisir. Le sur-investissement par la conscience permet d'échapper à la régulation automatique que Freud appelle encore "Principe de déplaisir" et qui deviendra plus tard "Principe de plaisir".

Le moyen de la cure dans la formulation très simple que Freud en donne en 1904 dans son article "Sur la Psycho-Thérapie"

est de “rendre conscient l’inconscient” de manière à en soustraire ses contenus à la régulation par les processus primaires.

La post-éducation

La prise de conscience ne va pas sans résistance et demande à l’analyste de faire œuvre d’éducation. C’est la “Post-Education” (Hach-Erziehung), fort différente en son principe de celle que le sujet a reçue dans son enfance.

Car si l’analyste est un éducateur, c’est en ce sens qu’il doit persuader son patient que le déplaisir doit être accepté. Il ne s’agit donc pas d’un complément d’éducation donné selon les mêmes principes que la première, car la première éducation a contribué au refoulement, au lieu que l’éducation analytique doit apprendre à vivre en se passant du refoulement.

“Si vous réussissez à le persuader (votre patient) d’accepter par la vertu d’une meilleure compréhension quelque chose que jusqu’à présent, par l’effet de la régulation automatique par le déplaisir, il a rejeté (refoulé), vous aurez accompli quelque chose dans la direction de son éducation”(2)

(2), “Sur la psychothérapie”, Standard Edition, Vol. VII p. 266 (Il est notable que jusqu’à ces derniers écrits, Freud affirme que l’analyste doit faire appel à l’éducation et à la suggestion. Le thème de la Nach-Erziehung est repris dans la XXVIIIème Conférence de l’*Introduction à la Psychanalyse* (Standard Edition vol. XVI, p. 451) où il est question de “la suggestion exercée par le médecin dans un sens éducatif”).

Et finalement dans le Chapitre VI de l’*Abrégé de Psychanalyse* (Standard Edition vol. XXIII, p. 175) où Freud note que le transfert conférant à l’analyste les pouvoirs d’un Surmoi, cette situation peut être utilisée par lui pour une “post-éducation”, le danger étant que l’analyste profite de la situation pour imposer au patient ses propres idéaux, c’est-à-dire qu’il se constitue en éducateur au sens courant.)

L'utilisation du Transfert

L'importance du transfert est soulignée dans les écrits techniques des années 1911-1915.

La "névrose de transfert" devient le "champ de bataille de l'analyse". C'est dans le transfert que les conduites répétitives peuvent être analysées.

L'Introduction sera plus explicite sur ce point.⁽³⁾

L'analyse se fait en deux temps :

- 1) Le symptôme est désinvesti au profit du transfert,
- 2) Le conflit se poursuit dans la relation analytique et il doit se résoudre par l'élimination du refoulement.

Cela est possible :

- 1) parce que le Moi est plus fort qu'il ne l'était dans l'enfance,
- 2) parce que l'analyste est là pour apporter son aide.

C'est en quoi le conflit transférentiel diffère du conflit originel : en effet il demeure - grâce à l'action de l'analyste - un "conflit mental normal" dont l'issue n'est pas le refoulement.

A l'issue du conflit transférentiel, qu'est-ce qui a changé ?

Par le fait de l'interprétation, le Moi s'est élargi aux dépens du Ça,

Par les instructions qu'il a reçues de l'analyste, il a été rendu plus conciliant à l'égard de la libido.

On peut donc constater une altération du Moi.

(3), Introduction à la Psychanalyse, Standard Edition vol. XVI p. 445.

L'ALTERATION DU MOI

L'expression est ambiguë, car elle désigne à la fois le changement favorable qui est une conséquence de l'action analytique et les déformations que le Moi contracte au cours de ces conflits défensifs.

Ce thème prend une nouvelle importance avec la reconnaissance qu'une bonne part des opérations du Moi est inconsciente,

“il n'y a qu'une petite partie du Moi qui puisse être caractérisée du terme de préconscient”.⁽⁴⁾

L'analyse des défenses inconscientes devient un aspect important sinon l'essentiel de la cure.

Certes, le Moi est toujours, en un sens, l'allié du thérapeute et il s'agit bien - dans les termes de la deuxième topique - de soustraire des portions incontrôlées du Ça pour les faire entrer dans la synthèse du Moi.

Mais ce Moi est un allié peu sûr dans l'analyse. Il n'est pas entièrement coopérant, car il s'agit d'un Moi altéré qui pour se prémunir contre le danger, l'angoisse et le déplaisir, a constitué un appareil défensif. Et cela était inévitable.⁽⁵⁾

Si l'on veut que l'analyse se fasse, il faut donc que le Moi soit changé : l'altération “thérapeutique” du Moi consiste à défaire les altérations qu'il a contractées au cours de ses luttes défensives.

On arrive donc à cette situation paradoxale que le Moi est à la fois l'allié et l'adversaire de la guérison, l'agent de la prise de conscience et celui de la méconnaissance.⁽⁶⁾

(4), *Au delà du principe de plaisir*. Standard Edition vol. XVIII p. 21.

(5), *Analyse terminable et interminable*, p. 237.

(6), *ibidem*, Standard Edition vol. XXIII, n. 235-237.

Contradiction insoluble si l'on n'introduit, comme le fait Monsieur Lagache⁽⁷⁾, la distinction entre un Moi constituant et un Moi constitué - cela dans les termes de la première théorie de l'appareil psychique - ou si l'on ne fait appel, comme il le fait aussi, à la mobilité de la conscience⁽⁸⁾, énergie libre telle qu'elle est décrite au Chapitre VII de la *Science des Rêves*.

Il reste que le Moi - ou la conscience - paraissent servir la méconnaissance plus souvent qu'ils n'assurent la reconnaissance. La reconnaissance dans l'analyse n'est-elle pas un moment exceptionnel, dévoilement sitôt menacé d'occultation ? Ce que l'on peut attendre de l'analyse, en fait de changement dans la conscience, n'est-ce pas cela seulement - que la vérité puisse être retrouvée si elle a été une fois reconnue ?

L'ELABORATION (Durcharbeiten, working-through)

a) Chez Freud

Notion centrale dans la théorie de la cure puisque c'est par l'élaboration que "se réalisent les changements les plus importants."

Freud en parle pour la première fois dans "Remémoration, répétition, élaboration"⁽⁹⁾, à propos des difficultés que l'on rencontre à vaincre les résistances. Car il ne suffit pas de les signaler au patient pour qu'elles s'abolissent. Bien au contraire, dans la plupart des cas, on ne fait ainsi que les renforcer. Et d'ailleurs ça n'est pas un mal car il est sou-

(7), *La Psychanalyse* VI, 1961, p. 34.

(8), "Conscience et Structure", in *Evolution Psychiatrique* n° 4, 1960, p. 491-513.

(9), Standard Edition vol. XII, p. 155.

haitable que le patient s'enfonce dans sa résistance⁽¹⁰⁾ pour que l'analyse en puisse faire apparaître le motif inconscient.

Dans cette formulation du "Durcharbeiten", le travail analytique est une élaboration des résistances sans qu'il soit précisé ce qu'elles sont et d'où elles procèdent.

La question est reprise dans "Inhibition, symptôme et angoisse"⁽¹¹⁾, mais cette fois avec des distinctions structurales nouvelles.

"Une fois que le Moi a décidé d'abandonner ses résistances, il a encore des difficultés à abolir les refoulements : nous avons appelé la période d'effort vigoureux qui suit cette louable décision la phase de l'élaboration (Durcharbeiten). Le facteur dynamique qui rend nécessaire une élaboration de ce genre n'est pas à chercher bien loin. Il faut bien supposer qu'après que la résistance du Moi a été levée, le pouvoir de la compulsion de répétition - l'attraction exercée par les prototypes inconscients sur les processus pulsionnels refoulés - doit encore être surmontée."

Si l'on prend ce texte à la lettre, cela veut dire qu'il y a deux phases dans l'analyse :

l'une consacrée à lever les résistances du Moi,

l'autre à triompher de la résistance qui a son origine dans la compulsion de répétition, "l'attraction exercée sur les processus pulsionnels refoulés".

Freud parle à une autre reprise de cette "résistance du Ça". Il y fait allusion dans "Analyse terminable et interminable" comme à une difficulté normale de la cure :

"Lorsque le travail de l'analyse a ouvert à une motion pulsionnelle de nouveaux chemins, on observe invariablement que cette notion ne s'engage pas sur ces chemins sans une hésitation marquée".⁽¹²⁾

(10), "Sich in den ihm nun bekannten Widerstand zu vertiefen" que la Standard Edition traduit curieusement par "to become more conversant with the resistance".

(11), Addendum A, Standard Edition vol. XX, p. 159.

Remarquons en passant que le mot "résistance" est employé dans deux sens différents selon qu'il s'agit du Moi ou du Çà :

Le Moi résiste à la prise de conscience,

Le Çà - qui tend au contraire à se faire reconnaître - résiste à abandonner ses objets ou ses modes de satisfaction.

Le texte pose au moins deux questions :

Qu'est-ce que l'élaboration ?

Qu'est-ce que la première phase de l'analyse ?

L'élaboration s'appliquerait à la résistance du Çà et non pas à celle du Moi. Mais comment triomphe-t-elle de la compulsion de répétition ? Freud n'en dit rien dans le passage cité et comme la notion n'apparaît plus dans ses œuvres ultérieures, on est réduit aux conjectures. Il nous semble rester dans la ligne freudienne en supposant qu'il s'agit d'un travail d'interprétation, d'autant plus patient et tenace que la libido manifeste un caractère plus "adhérent".

Cela dit, que penser de l'analyse en deux phases : d'abord analyse du Moi, puis élaboration ?

À vrai dire, il est difficile d'imaginer un Moi ayant à ce point renoncé à ses résistances qu'il puisse affronter la compulsion de répétition sans être entraîné dans des opérations défensives auxquelles, nous dit Freud, il s'accroche comme terrifié chaque fois qu'un refoulement est menacé.

Dans ces conditions, il semble inévitable que l'analyse du Moi se poursuive dans la phase de l'élaboration. C'est d'ailleurs ce qui semble ressortir du texte - non sans obscurité - que nous citions plus haut. Car si le Moi a abandonné sa résistance dans la phase qui a précédé l'élaboration, comment peut-il "avoir encore des difficultés à abolir les refoulements" ?

(12), *Analyse terminable et interminable*, Standard Edition vol XXIII, p, 242. (Cette notion de résistance du Çà se rattache à la notion d'inertie psychique dont Freud parle dans l'*Abrégé de Psychanalyse*.)

Peut-être faut-il supposer, en se référant à ce que Freud dit par ailleurs de la première phase de l'analyse, que dans la phase préliminaire le Moi fait le ferme propos d'abandonner ses résistances (il en prend, dit Freud, la "louable décision") aidé en cela par l'action éducative de l'analyste ; mais que le "travail" analytique reste à faire, il se heurtera :

d'une part à la résistance du Moi qui répugne à renoncer aux refoulements,

d'autre part à l'inertie du Ça qui "colle" à ses objets.

Il semble que le mot d'"élaboration" pourrait caractériser l'ensemble de ce travail⁽¹³⁾ mais Freud, dans ce passage au moins, semble le réserver à l'action dirigée contre ce qu'il appelle autre part "la paresse de la libido".

b) Chez quelques auteurs post-freudiens

La notion d'élaboration - en partie sans doute du fait de sa relative obscurité chez Freud - est évoquée dans la plupart des communications présentées en 1936 au congrès de Marienbad, dont le thème était : "Les résultats thérapeutiques de la Psychoanalyse".

Nous ferons état de ces diverses conceptions parce qu'elles expriment des positions différentes sur la question qui nous intéresse : "Pour que le patient guérisse, qu'est-ce qui en lui doit changer ?"

(13), Freud parle à plusieurs reprises de la première phase de l'analyse, notamment dans le chapitre VI de l'*Abrégé de Psychoanalyse* (Standard Edition vol. XXIII, p. 181), où ses vues paraissent être celles que nous avons adoptées. Il est question du début de la cure.

"Pour commencer, nous obtenons du Moi alors affaibli du patient qu'il prenne part au travail *purement intellectuel de l'interprétation*, qui vise à combler provisoirement les lacunes de ses ressources mentales et à transférer sur nous l'autorité de son Surmoi".

Pour Bibring, il s'agit essentiellement de rendre conscient l'inconscient. L'élaboration consiste à :

“rechercher toutes les formes substitutives des motions pulsionnelles (“impulses”) refoulées. Cette mise à jour doit s'étendre à la découverte des “connexions génétiques” et à l'analyse des “prototypes infantiles”.

Ainsi le refoulé devenu conscient perdra son pouvoir d'attraction.

Dans cette perspective, l'interprétation est au premier plan. Elle est l'agent du changement, non seulement parce qu'elle élargit le champ de la conscience, mais parce qu'elle change le cours du désir. Bibring parle d'“objectivation de la gratification instinctuelle qui affaiblit le processus primaire”. Nous pensons en effet que lorsque le patient se reconnaît comme le sujet de son désir, ce désir reste dans certains cas en suspens. Le sujet - à supposer que ce soit un désir réprouvé - n'y a pas encore renoncé, mis il résiste à le satisfaire, soit directement, soit dans les équivalents symboliques dont il perçoit à présent le sens.⁽¹⁴⁾

Quant à la renonciation véritable, à supposer qu'elle soit possible, elle demande peut-être autre chose que l'interprétation. Faut-il faire appel, avec Bibring, aux mécanismes du “working off” - notamment le désinvestissement et la compensation - pour rendre compte de ce qui ressemble dans l'analyse

(14), On pourrait naturellement aborder l'effet de l'interprétation par bien d'autres biais. Par exemple par celui du changement dans la fantasmagorie. Pour prendre un exemple : la plainte sur l'absence ou la défaillance du père peut être interprétée comme une défense contre l'agressivité œdipienne ; cela peut faire apparaître des phantasmes nouveaux et une angoisse de castration jusque là masquée. On peut invoquer également les changements qui suivent la réduction des projections imaginaires.

au travail du deuil ? Ce serait reconnaître que le “working through” appelle le complément du “working off”(15).

Mais venons en à d'autres idées moins orthodoxes sur le “working through”.

Dans une communication au même congrès, Glover reprend en partie à son compte les vues de Strachey, selon lesquelles l'introjection de “bons objets” est un des facteurs les plus importants du processus thérapeutique. Ainsi le “working through” qui pour Bibring était un travail de défrichage de l'inconscient peut se décrire pour Glover selon ces quatre processus :

- a) réassurance psychique,
- b) nouvelles introjections,
- c) projections fragmentaires auxquelles le Moi donne son assentiment,
- d) élargissement des déplacements.

Cette importance accordée à l'introjection explique sans doute l'affirmation de Strachey que l'affaire de la psychanalyse est surtout la modification du Surmoi.

Ce qui n'est pas dire d'ailleurs que l'interprétation soit inutile et Strachey insiste, au contraire, sur l'importance des interprétations de transfert, car c'est à ce moment là que l'introjection a lieu.

“Dans ces moments qui sont uniques dans l'expérience du patient, l'objet de ses motions pulsionnelles inconscientes se révèle simultanément comme étant clairement informé de leur nature et comme ne ressentant à leur endroit ni anxiété ni colère.”

(15), *The Conception of the Repetition Compulsion.*

En somme, l'interprétation de transfert met l'analyste en situation de "bon objet" et c'est cela qui est l'essentiel dans la cure. La reconnaissance par le sujet de son impulsion agressive compte moins que la sérénité de l'analyste, quand cette impulsion se manifeste dans le transfert.(16)

On ferait des remarques analogues à propos de la notion de "new-beginning" introduite par Balint et qu'il identifie au "working-through".(17)

Cette "nouvelle naissance", qui peut avoir lieu a plusieurs reprises pendant la cure, mais qui en marque la phase terminale, peut être ainsi décrite : le patient renonce à sa méfiance à l'égard des objets et en particulier à l'égard de l'analyste. Il s'abandonne à la demande passive d'un amour qu'il ne paie lui-même d'aucun retour. C'est là une étape obligatoire vers l'amour génital, qui par une évolution naturelle doit succéder à la demande passive.

Ce qu'il faut noter, c'est que l'interprétation est loin d'y être l'essentiel. A vrai dire, elle a surtout le rôle d'ouvrir le chemin à une relation que l'analyste comprend certes et interprète, mais à laquelle aussi et surtout il participe, qu'il accueille et que, pourrait-on dire, il fait mûrir. Et c'est pour cela qu'il y a changement.

La relation à l'analyste est donc ici au premier plan et l'on peut presque dire que l'analyse s'achève en rééducation émotionnelle.

(16), Il est frappant que la notion de "Durcharbeiten" perd ici toute sa signification de travail.

(17), *Primary Love and Psychoanalytic Technique*, p. 223 sq.

Mais pourtant dans tous ces cas, il y a eu analyse, malgré même les effusions terminales du "new-beginning", le sujet a été invité à reconnaître son désir, même si l'accent n'est pas mis sur la prise de conscience.

À quoi le changement a-t-il tenu ?

À la reconnaissance elle-même ou à l'introjection de bons objets ? ou à l'acceptation de la demande d'amour ? Où est l'essentiel, où est l'accessoire ? Nous laisserons ces questions sans réponse.

*

* *

Nous voudrions dire, pour terminer, que nous avons conscience d'avoir dit fort peu d'un problème qui prêtait à bien d'autres développements. Ne serait-ce qu'à décrire le changement tel qu'on peut le constater dans la cure et par exemple :

changement dans le discours de l'analysé, comme l'article de Monsieur Favez sur "La contestation" nous y invitait,

changement dans les rêves selon l'évolution de la cure. Ella Sharpe en dit quelques mots.

On n'en finirait pas de dire ce qui n'a pas été dit.

Bernard BARRAU.

BIBLIOGRAPHIE

- BALINT, M.,
- *Primary Love and Psychoanalytic Technique*, Tavistock Publications, London 1952.
- BIBRING, E.,
- "The Conception of the Repetition Compulsion". *The Psychoanalytic Quarterly*, vol XII, n° 4, 1943. - Communication au congrès de Marienbad (sous-titre) 1936. *International Journal of Psycho-analysis*. vol XVIII, april-july 1937, p. 170 sq.
- FREUD, S.,
- *Recollecting, Repeating and Working-through* (Remémoration, répétition et élaboration) 1914, Standard Edition 12.
- *Introductory Lectures on Psycho-Analysis* (Introduction à la Psychanalyse), 1916, Standard Edition 15-16.
- *The Ego and the Id* (Le Moi et le Ça). 1923, Standard Edition, 19.
- *Inhibitions, Symptoms and Anxiety* (Inhibition, Symptômes et Angoisse), 1926, Standard Edition 20.
- *New Introductory Lectures on Psycho-Analysis* (Nouvelles conférences sur la psychanalyse), 1932, Standard Edition 22.
- *Analysis terminable and interminable* (Analyse terminable et interminable), 1937, Standard Edition 23.
- *Outline of Psychoanalysis* (Abrégé de Psychanalyse), 1940.
- GLOVER, E.,
- "Communication au congrès de Marienbad", 1936. *International Journal of Psycho-analysis*, vol XVIII, april-july 1937, p. 125 sq.
- LAGACHE, D.,
- "La psychanalyse et la structure de la personnalité" in *La Psychanalyse*, 6, 1961.
- "Conscience et structures". In *Evolution Psychiatrique* n° 10, 1960, pp. 491 à 513.
- STRACHEY, J.,
- "Communication au Congrès de Marienbad", 1936. *International Journal of Psycho-analysis*, vol XVIII, april-july 1937, p. 134 sq.

RESISTANCE AU CHANGEMENT
ET
COMPULSION DE REPETITION

I - L'Ere Pré-analytique	61
II - L'Elaboration des modèles du psychisme	79
A - La pratique clinique		
B - La spéculation théorique		
III - Tripartition de l'âme et philosophie freudienne		118
IV - Philosophie du freudisme et tripartition de la psychanalyse	127
Remarques finales	140
Bibliographie	147

Avant-propos.

Le volume de ce Rapport introductif répond au thème qui nous a été suggéré : *problèmes posés par la résistance au changement : la compulsion de répétition constitue-t-elle une explication suffisante ? étude des textes de Freud et éventuellement d'autres auteurs.*

Lire et relire Freud, dans ce cas, implique un coup d'œil sur l'ensemble de l'Œuvre, où se répète la notion même de répétition. Pour en comprendre le progrès, nous ne pouvons faire l'économie d'aucun des textes essentiels. Nécessaire pour préparer les Entretiens en remettant ceux-ci en mémoire, dans leur ordre chronologique, cette démarche a cependant été limitée par le souci de s'articuler aux autres Rapports : c'est pourquoi ce qui touche à la capacité de changement et à la topique n'a été qu'évoqué ; la clinique n'a été abordée que pour rappeler le rapport essentiel de la répétition au transfert.

Les considérations philosophiques ont au contraire une certaine importance : "après Freud," si nous avons le devoir de ne pas "mettre entre parenthèses sa passion spéculative,"⁽¹⁾ nous sommes tenus tout autant de n'y point substituer la nôtre, en rattachant ses découvertes à des auteurs qu'il a ignorés ou à des manières de penser qui lui furent étrangères.

Quant aux successeurs de Freud, nous avons choisi de présenter surtout ceux qui ne participeraient pas aux Entretiens, évitant l'outrecuidance de couper la parole à l'avance à ceux qui s'y trouveraient !

*

* *

Note : Les textes de Freud sont extraits des traductions françaises Indiquées dans la Bibliographie ; dans les autres cas, nous avons traduit la Standard Edition.

Les italiques dans les citations sont de Freud ou de l'auteur cité ; les soulignés sont de nous.

(1) J.B. Pontalis - *Après Freud* - Préface 1ère page.

I - L'ERE PRE-ANALYTIQUE

À l'époque où Exner trace une "Esquisse d'une explication physiologique des phénomènes psychiques" (1894), lorsqu'il s'agit de faire entrer la psychologie dans le cadre des Sciences naturelles⁽²⁾ Freud rattache immédiatement ses observations cliniques (hystérie, névrose obsessionnelle) à la "première notion fondamentale"⁽³⁾ : le concept de quantité.

En effet, les "représentations hyperintenses"⁽⁴⁾ qui caractérisent ces maladies conduisent à penser que "les excitations neuroniques sont des quantités mouvantes"⁽⁵⁾. On peut alors généraliser et énoncer le "principe de l'inertie des neurones"⁽⁶⁾ : ceux-ci "tendent à se débarrasser des quantités ». ⁽⁷⁾ Dans le cas d'un réflexe, le neurone moteur "décharge" ce qui a été reçu par le neurone sensible. C'est ainsi que, héritier de l'excitabilité protoplasmique générale "le processus de décharge constitue la fonction primaire du système neuronique."⁽⁸⁾

Mais il existe une "fonction secondaire"⁽⁹⁾, qui nous met en présence d'un autre phénomène, comme la *fuite* : elle peut être préférée et maintenue, car elle implique une "cessation des excitations."⁽¹⁰⁾ Dans ce cas, "il s'établit un équilibre entre la quantité d'excitations et l'effort qu'exige la fuite devant cette dernière."⁽¹¹⁾

Enfin, si l'organisme devient plus complexe, le système neuronique reçoit des stimuli endogènes "qui tendent aussi à se décharger"⁽¹²⁾ (faim, respiration, sexualité).

(2), *Esquisse d'une psychologie scientifique*, in *La naissance de la psychanalyse*, p. 315

(3), (4), (5), (6), (7), - *ibidem* - p. 316

(8), (9), (10), (11), (12), - *ibidem* - p. 317

Ces besoins vitaux posent encore de nouveaux problèmes : ne pouvant échapper à ces excitations, l'organisme doit exécuter dans le monde extérieur un acte spécifique : au lieu de se contenter d'employer la quantité des stimuli extérieurs pour les fuir (Q), il doit "faire un effort indépendant des quantités endogènes ($Q\acute{\eta}$) et généralement plus grand qu'elles."⁽¹³⁾ Si l'on veut conserver le principe d'inertie (tendance originelle à l'abaissement du niveau de tension à zéro dans le système neuro-nique), il faut donc supposer que l'être vivant "doit apprendre à supporter une quantité emmagasinée ($Q\acute{\eta}$) qui suffise à satisfaire les exigences d'un acte spécifique."⁽¹⁴⁾

Ainsi, partis de la clinique, le détour que nous venons de faire par la physiologie nous a enrichis du principe requis pour articuler cette discipline à la psychologie scientifique : l'organisme n'est pas qu'un système de réflexes ; il est également capable de "supporter" les besoins qui l'assaillent du dedans comme de "faire effort", au dehors, pour obtenir la détente. Fonctions "primaire" et "secondaire" s'intègrent aisément dans une théorie de l'action qui fait droit en même temps au "concept" de quantité et au "principe" de l'inertie.

Faisons un pas de plus et nous découvrons la "seconde notion fondamentale"⁽¹⁵⁾ : la structure histologique du neurone. La quantité ($Q\acute{\eta}$) peut "investir" celui-ci, ou le laisser vide et "le principe d'inertie trouve son expression dans l'hypothèse d'un courant venant des appendices cellulaires ou dendrites et se dirigeant vers les cylindres-axes."⁽¹⁶⁾

Quant à la fonction secondaire, dont nous savons qu'elle exige un emmagasinement de quantité $Q\acute{\eta}$, elle se réalise grâ-

(13), (14), ibidem p. 317

(15), (16), ibidem p. 318

ce aux “barrières de contact” qui résistent à la décharge d’un élément du système nerveux dans l’autre. En même temps, Brabant l’a déjà appelé,⁽¹⁷⁾ ces barrières fondent la mémoire : nous nous contenterons de caractériser ici leur contribution à l’explication du changement. Il participe de la mémoire dans la mesure où le tissu nerveux dispose de “la faculté de subir, du fait de quelque processus unique, isolé, une modification permanente.”⁽¹⁸⁾ Le changement apparaît grâce à une organisation particulière : “il y a là un contraste frappant avec la manière de réagir d’une matière qui se laisse traverser par des ondes mouvantes pour ensuite revenir à son état antérieur.”⁽¹⁹⁾

Au niveau des neurones ψ , qui ne retiennent rien, n’exercent aucune résistance et servent à la perception, les quantités $Q\acute{\eta}$ traversent en laissant la cellule dans son état antérieur. Dans les neurones φ , à l’inverse, où les barrières de contact résistent, un “changement durable” résulte de la rétention de la quantité $Q\acute{\eta}$: de ces organes “dépendent la mémoire et probablement aussi les processus psychiques en général.”⁽²⁰⁾ L’“Esquisse” nous montre l’élaboration solidaire d’une théorie du changement et d’une théorie de l’appareil psychique.

Décrivons maintenant les moments principaux par lesquels cette double réflexion va s’appliquer au fonctionnement de la vie mentale. Dans un temps initial, la première notion fondamentale (le concept de quantité) donne toute satisfaction ; le “frayage” (“facilitation” en anglais et “Bahnung” en allemand) dépend de l’intensité de l’impression et de sa répétition

(17), *La théorie de la mémoire et des traces mnésiques dans l’oeuvre de Freud* - p. 27

(18), (19), *Esquisse d’une Psychologie Scientifique* - ibidem p. 329

(20), ibidem - p. 320

plus ou moins fréquente ; ces deux facteurs peuvent d'ailleurs être associés par le signe plus. Mais dans un second temps, lorsqu'il s'agit de justifier la distinction des deux catégories de neurones, nous devons adopter le point de vue du biologiste pour qui les faits offrent une prise moins facile au concept de quantité : "nous voudrions savoir si les deux classes de neurones ont pu avoir une signification biologique différente et, dans ce cas, quels mécanismes ont provoqué l'apparition de caractères aussi peu semblables que ceux de perméabilité et d'imperméabilité."(21)

La réponse à cette question est fournie par l'étude fonctionnelle du système nerveux, que l'on peut serrer de près sans même s'appuyer sur les idées de Darwin : "la différence ne saurait être attribuée aux neurones mais bien aux quantités auxquelles ils ont affaire."(22) En effet, les neurones sont placés à la périphérie seulement et les neurones ψ uniquement à l'intérieur du corps : "la différence de nature est ainsi remplacée par une distinction du milieu auquel ils ont été destinés."(23) Le monde extérieur est le siège de quantités Q considérables et le système, tourné vers lui, "doit avoir pour tâche d'évacuer aussi rapidement que possible les quantités $Q\dot{\eta}$ assaillant les neurones"(24) : les terminaisons nerveuses jouent le rôle d'écrans et ne laissent passer que des fractions de quantités exogènes. Au contraire, à l'intérieur du corps, nul écran n'est nécessaire car les quantités à recevoir ($Q\dot{\eta}$) sont déjà d'ordre intercellulaire, du même ordre aussi que celle de la résistance des barrières de contact.

(21), ibidem - p. 323

(22), (23), (24), ibidem - p. 324

Ainsi, l'anatomie, l'histologie et la biologie convergent-elles pour faire surgir de la fonction le mécanisme unique qui rend compte à la fois de la perméabilité et de l'imperméabilité des neurones. Il existerait une "tendance toujours croissante à retenir loin des neurones une quantité $Q\eta$ "⁽²⁵⁾: "la structure du système neuronique servirait à retenir hors des neurones une quantité $Q\eta$, tandis que sa fonction serait de les décharger."⁽²⁶⁾

À ce point de notre analyse, nous voyons que le concept de quantité n'a pu s'ordonner au principe de l'inertie qu'à la condition de recourir à une hypothèse finaliste :

"Sous la pression des exigences de la vie, le système neuronique se voit contraint de constituer des réserves de quantité $Q\eta$. Pour ce faire, il doit augmenter le nombre des neurones et il faut que ceux-ci soient imperméables. Mais le système neuro-nique évite dans une certaine mesure tout au moins, d'être empli par la quantité $Q\eta$, c'est-à-dire d'être investi. Il établit donc des frayages."⁽²⁷⁾

Bien entendu, il ne s'agit pas d'un finalisme métaphysique, affirmant l'existence d'un plan dans la nature (concept "constitutif" de Kant) ; mais tout au plus d'un finalisme méthodologique (concept "régulateur") analogue à celui de Claude Bernard :

"Il faut reconnaître que le déterminisme dans les phénomènes de la vie est non seulement un déterminisme très complexe, mais que c'est en même temps un déterminisme qui est harmoniquement hiérarchisé. De telle sorte que les phénomènes physiologiques complexes sont constitués par une série de phénomènes plus simples qui se déterminent les uns les autres en s'associant ou se combinant pour un but final commun."⁽²⁸⁾

(25), (26), *ibidem* - p. 326

(27), *ibidem* p. 321

(28), *Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale*.
Deuxième Partie Chapitre 2 § 1 p. 122

En reliant la “théorie de la quantité” à celle du neurone, Freud apprend à lire l'utilité des structures organiques et c'est dans cette perspective qu'il aborde les problèmes psychologiques.

*

* *

Parmi eux, celui de la conscience occupe une position centrale et Freud souligne aussitôt son rapport direct avec la fonction biologique dont il vient d'user pour faire la synthèse du concept de quantité et du principe de l'inertie :

“Nous savons qu'il existe dans le psychisme, une certaine tendance à *éviter le déplaisir*, nous sommes donc tentés de confondre cette tendance avec celle, primaire, à l'inertie. En ce cas, *le déplaisir* coïnciderait avec une élévation du niveau de quantité $Q\dot{\eta}$ ou avec une augmentation de tension ; une sensation serait perçue quand la quantité $Q\dot{\eta}$ augmenterait dans ψ . Le plaisir naîtrait d'une sensation de décharge.”(29)

En somme, le phénomène psychique est une conséquence lointaine de la tendance à l'inertie dans la mesure où la conscience, percevant des qualités, apparaît comme l'inverse de la science, qui pense des quantités :

“Tandis, en effet, que la science s'est donné pour tâche de rapporter toutes les *qualités* de nos sensations à des *quantités extérieures*, la structure du système consiste à transformer une *quantité* extérieure en *qualité*. Là encore la tendance originelle à se débarrasser des quantités paraît triompher.”(30)

D'ailleurs, la référence aux “prototypes normaux des faits pathologiques” constitue une vérification indirecte de cette thèse ; la douleur, par exemple, met en relief la fina-

(29), Esquisse d'une Psychologie Scientifique - ibidem - p.331

(30), ibidem - p. 328

lité de l'organisation biologique dont elle est un échec :

“le système neuronique tend, de la façon la plus marquée, à fuir la douleur et nous voyons dans cette réaction une manifestation de sa tendance primaire à éviter tout accroissement de tension quantitative $Q\dot{\eta}$. Nous en concluons que la douleur consiste en *irruption de grandes quantités Q dans ψ* . Les deux tendances n'en constituent donc qu'une seule et unique.”(31)

Dans les cas évoqués plus haut, où les stimuli endogènes réclament d'être satisfaits par une intervention externe, “la voie de décharge acquiert ainsi une fonction secondaire d'une extrême importance : celle de la *compréhension mutuelle*. L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi *la source première de tous les motifs moraux*.”(32)

L'expérience de la satisfaction réunit donc pour la première fois le désir du moi et la personne secourable dont elle va permettre de préciser les rapports.

D'une part, en effet, une décharge durable s'effectue et, d'autre part, une association se réalise entre la perception de l'objet externe et le déclenchement du réflexe interne qui a suivi l'action spécifique. Par exemple, l'enfant affamé à qui on donne le sein rassemble en un seul moment vécu la satisfaction de son désir, la vision de sa mère et son adaptation corporelle. Plus tard, lorsque le désir renaît, la charge se transmet aux deux souvenirs (de l'objet et des réactions motrices) et fournit “quelque chose d'analogue à une perception - c'est-à-dire une hallucination.”(33)

Il en est de même pour l'épreuve de la souffrance :

“Si l'image mnémonique de l'objet (hostile), c'est-à-dire générateur de souffrance se trouve à nouveau fraîchement chargée (du fait de nouvelles perceptions), les conditions

(31), ibidem - p. 326

(32), ibidem - p. 336

(33), ibidem - p. 336

sont modifiées, il n'y a pas de souffrance mais quelque chose de semblable à la souffrance, quelque chose qui comporte du déplaisir et un besoin de décharge correspondant à la douleur ressentie.”(34)

On appelle affects et états de désir les traces laissées par ces deux sortes d'expériences : ils s'accompagnent tous deux d'une augmentation de tension en ψ , qui se libère soudainement dans le premier cas et s'accumule dans le second. La modalité agréable entraîne une *attraction* et la désagréable une *défense*, qualifiées de primaires (“désir” et “refoulement”).(35)
C'est au sein de cette masse affective qu'apparaissent les ébauches du moi :

“la réception, constamment répétée, de quantités endogènes $Q\eta$ dans certains neurones (du noyau) et le frayage que cette répétition provoque, ne manquent pas de produire un groupe de neurones chargés de façon permanente et devenant ainsi le véhicule des réserves de quantités qu'exige la fonction secondaire. Nous décrirons donc le moi en disant qu'il constitue à tout moment la totalité des investissements ψ .”(36)

Toutefois, pour survivre, le moi doit élaborer des expériences de pensée irréductibles aux phases de son affectivité ; grâce aux “indices de réalité”, la conscience et la vie intellectuelle indiquent les moyens de passer d'une situation réelle perçue à la situation désirée ; elles ont une signification éminemment pratique en donnant accès aux processus *secondaires* :

“le jugement constitue donc un processus ψ que seule une inhibition venue du moi rend possible. Il est provoqué par une différence entre l'investissement du souvenir empreint de désir et un investissement perceptuel qui lui ressemble. Il s'ensuit que lorsque ces deux investissements coïncident, il y a un signal biologique enjoignant de mettre fin à l'activité

(34), ibidem - p. 336

(35), ibidem - p. 340

(36), ibidem - p. 341

de la pensée et de déclencher la décharge. Quand les deux investissements ne *coïncident* pas, il se produit une poussée vers l'activité de la pensée qui cesse dès qu'il y a coïncidence."(37)

Pour passer des fonctions primaires et secondaires des systèmes neuroniques aux processus psychiques primaires et secondaires Freud procède donc à deux démarches : il se dégage d'abord de l'épiphénoménisme et du parallélisme des théories mécanistes modernes et, en second lieu, il rend compte de la vie psychique par l'utilité des informations qu'elle apporte au moi : "désormais je ne chercherai plus à trouver une explication mécanique de ces lois biologiques et me déclarerai satisfait si j'arrive à donner de ce développement une description claire et fidèle."(38) Partis de la psychopathologie, nous avons fait un long détour par des spéculations "a priori" au cours desquelles se sont affinées et assouplies nos hypothèses fondamentales : le concept de quantité et la théorie du neurone font jouer maintenant le principe de l'inertie dans une expérience mentale qui intègre autrui et l'environnement. Nous en saisissons mieux l'application en revenant à la clinique.

*

* *

Avec la pathologie nous sommes confrontés à deux notions nouvelles : la compulsion et l'inconscient :

"ces malades obéissent à une compulsion émanant de *représentations hyperintenses*. Une idée émerge très fréquemment dans la conscience sans que les événements en justifient l'apparition ou bien le réveil de ce neurone s'accompagne de conséquences

(37), ibidem - p. 346

(38), ibidem - p. 381

psychiques inintelligibles. La survenue d'une représentation excessivement intense produit des effets qu'il n'est possible ni de supprimer, ni de comprendre : décharges d'affect, innervations motrices, inhibitions. Le sujet lui-même se rend compte de la bizarrerie de sa situation."(39)

Chez l'hystérique, par exemple, le caractère excessif de la représentation conduit à l'hypothèse de l'inconscient :

1) Dans la pratique, "une obsession hystérique disparaît dès qu'on l'explique, c'est-à-dire, dès qu'on la rend compréhensible."(40)

2) Dans la théorie, "l'hystérique que A fait pleurer, ignore qu'il ne s'agit que d'une association entre A et B où B lui-même ne joue aucun rôle dans la vie psychique. Le symbole s'est, en pareil cas, complètement substitué à l'objet."(41)

3) Du point de vue épistémologique, enfin, nous devons noter que l'activité psychique mise en œuvre ne s'explique pas entièrement par des considérations quantitatives. Certes, "c'est la répartition de la quantité qui s'est trouvée modifiée. Quelque chose s'est ajouté à A après avoir été enlevé à B. Le phénomène pathologique est un processus de déplacement."(42)

Mais n'oublions pas que ce résultat a été obtenu par une opération positive qu'il convient d'inscrire parmi les fonctions biologiques de la pensée : "tout permet de supposer que le refoulement dénote, au point de vue quantitatif, une diminution de quantité et que la somme des deux (c'est-à-dire l'obsession plus le refoulement) est égale à la normale."(43)

Pour mieux comprendre cette fonction subtile, regardons-la s'accomplir dans le "premier mensonge" hystérique chez Emma. Cette malade :

(39), *ibidem* - p. 359

(40), *ibidem* - p. 360

(41), (42), (43), *ibidem* - p. 361

“est actuellement hantée par l'idée qu'elle ne doit pas entrer *seule* dans une boutique. Elle en rend responsable un souvenir remontant à sa 13ème année (peu avant la puberté). Ayant pénétré dans une boutique pour acheter quelque chose elle aperçoit les deux vendeurs (elle se souvient bien de l'un d'eux) qui s'esclaffaient. Prise de panique elle sortit précipitamment. De là l'idée que les deux hommes s'étaient moqués de sa toilette et que l'un d'eux avait exercé sur elle une attraction sexuelle.”(44)

Sous cette forme, la fuite est incompréhensible, mais l'analyse rappelle un autre souvenir qu'elle n'avait pas présent à l'esprit au cours de la première scène évoquée :

“à l'âge de 8 ans, elle était entrée deux fois dans une boutique pour y acheter des friandises et le marchand avait porté la main, à travers l'étoffe de sa robe, sur ses organes génitaux. Malgré ce premier incident, elle était retournée dans la boutique, puis cessa d'y aller. Par la suite, elle se reprocha d'être revenue chez ce marchand, comme si elle avait voulu provoquer un nouvel attentat. Et de fait, la “mauvaise conscience” qui la tourmentait pourrait bien dériver de cet incident.”(45)

Si nous rapprochons les deux scènes, la fuite dans la première et la peur actuelle sont expliquées par l'attentat passé et le sentiment de culpabilité qui le suivit.

Le lien associatif est le suivant : le rire des deux vendeurs (I) rappelle inconsciemment le sourire grimaçant dont le marchand avait accompagné son geste (II). De plus, les deux situations ont un point commun : l'enfant est seule. Il existe une chaîne consciente : vendeurs → rires → vêtements → décharge sexuelle (un vendeur a plu à Emma) ; les autres intermédiaires sont restés inconnus. C'est pourquoi, la conscience établit des connexions erronées, donc inintelligibles qui aboutissent à une conduite bizarre.

La reconstitution théorique de ce “premier mensonge” hystérique est d’un très grand intérêt. L’élément essentiel en est l’affect : “c’est la décharge affective qui constitue, lors d’un traumatisme sexuel, l’élément perturbateur”⁽⁴⁶⁾ ; tous les éléments de l’attentat maintenus dans l’inconscient ne sont présentés à Emma que par l’idée unique et innocente de “vêtements” : “c’est un refoulement accompagné d’une symbolisation qui s’est produit ici.”⁽⁴⁷⁾ En reprenant les termes déjà utilisés, l’affect désagréable a été déplacé de B (inconscient) sur A (conscient), c’est-à-dire que, si l’attentat ancien n’est plus représenté (refoulé), il existe par contre, dans le présent, une “représentation hyperintense” (obsession de fuir, phobie d’entrer seule dans une boutique).

Mais il faut noter que le souvenir refoulé (l’attentat) “ne s’est transformé *qu’après coup* en traumatisme”⁽⁴⁸⁾ : car c’est en I seulement, à la puberté, que la décharge sexuelle a pu avoir lieu ; c’est donc à un souvenir et non à un incident réel qu’elle est liée. Dès lors le déclenchement du déplaisir est une expérience affective primaire, prenant Emma au dépourvu. Le moi, en effet, pour réfléchir (processus secondaire), a besoin de temps ; afin de préparer des réactions bien adaptées, la pensée doit se livrer à l’expérience mentale du jugement, qui compare les représentations à la perception (indices de réalité et de qualité). Dans ce cas, cette manœuvre d’alerte est impossible puisque le souvenir refoulé (défense primaire) est représenté par des vêtements “innocents” : Emma est surprise par ce symbole (processus primaire) comme une personne qui, dans l’obscurité, pose inopinément la main sur une prise de courant.

(46), *ibidem* - p. 367

(47), (48), *ibidem* - p. 366

Pour résumer nos acquisitions, nous dirons que l'étude du "premier mensonge" hystérique assure provisoirement la synthèse de la théorie du neurone et de la théorie du moi : "la réaction affective rappelle un processus primaire non-entravé".⁽⁴⁹⁾ L'expression pittoresque de Freud ("processus primaire posthume")⁽⁵⁰⁾ souligne le rôle de la sexualité qui ravive à l'improviste la charge d'un symbole trop concret pour être pensé autrement que dans une émotion ; elle révèle, du même coup, par contraste, l'importance du symbolisme abstrait : "*les indices de décharges par la voie du langage peuvent servir à pallier cette insuffisance. Ils portent les processus cogitatifs sur le plan même des processus perceptifs en leur conférant une réalité et en rendant possible leur souvenir.*"⁽⁵¹⁾ C'est dans cette direction qu'il faut chercher pour "découvrir le mécanisme grâce auquel le moi se conforme aux perceptions tout en agissant sur elles."⁽⁵²⁾

*

* *

Le mécanisme que vient de définir Freud, assurant la souplesse adaptative du sujet à lui-même (pulsion) comme à l'entourage (réalité) pourrait bien avoir un rôle important à jouer dans la théorie du changement dont nous examinons les prémisses. Mais sans nous arrêter pour l'instant sur ce problème particulier, prenons d'abord conscience de l'intérêt général de l'"Esquisse" dans la perspective d'ensemble du Freudisme.

Nous sommes frappés, en effet, par la continuité d'un thème fondamental : celui du principe de constance. Présent

(49), ibidem - p. 368

(50), ibidem - p. 369

(51), ibidem - p. 376

(52), ibidem - p. 371

dans les travaux poursuivis avec Breuer (1892), on le retrouve dans le manuscrit D (1894), dans la correspondance avec Fliess (lettre du 29/11/95), et dans le manuscrit K (1896) comme si le projet d'établir la théorie des névroses sur des principes de régulation psychique était véritablement inséparable de la pensée profonde de notre auteur. De plus, il faut noter que l'hommage rendu à ce propos à Fechner en 1920 (*Au delà du principe de plaisir*) est constamment solidaire de la psychologie de la mémoire ébauchée dans l'*Aphasie* en 1891 (lettre à Fliess du 6/12/1896), développée dans l'*Esquisse* (1895) et reprise plus tard (*Science des rêves* 1900 et *Bloc Magique* 1925). Ainsi, malgré l'invention de la psychanalyse (1897) et la rupture ultérieure avec Fliess, rien n'est abandonné sur ce point. C'est pourquoi il nous a paru nécessaire de préciser les sources de la compulsion de répétition.

L'expression même de compulsion appartient au vocabulaire habituel de Freud aux alentours de 1895. Dans le Manuscrit K (Les névroses de défense 1/1/1895), les "symptômes secondaires" de la névrose obsessionnelle sont : la rumination mentale, la compulsion à amasser, la dipsomanie et les cérémoniaux obsédants ; la répétition fait donc bien partie de la "compréhension" du concept de compulsion. Elle s'y rattache par l'hypothèse d'un traumatisme sexuel précoce (séduction) selon la formule :

déplaisir - plaisir - refoulement

que nous avons déjà vue à l'œuvre dans le "premier mensonge" hystérique : "il est permis de penser que c'est la rencontre ultérieure de l'incident teinté de plaisir qui ajoute au souvenir plaisant un caractère pénible et qui, par là, permet le refoulement."(53)

(53), *La Naissance de la Psychanalyse* - p. 132, 133

On voit se produire ensuite un retour du refoulé : une représentation obsédante, ressentie comme étrangère par le moi, peut arriver à le vaincre par sa force compulsive irréducible.

Mais dans d'autres cas, (lettre à Fliess du 6/12/1896), où n'intervient aucun refoulement, "les incidents sexuels n'engendrent pas forcément que du déplaisir, la plupart sont agréables. Il s'ensuit que leur reproduction est en général accompagnée d'un plaisir non inhibé. Un plaisir de ce genre constitue une compulsion."(54)

Ce que nous avons appris plus haut du principe de constance (ou d'inertie) et des mécanismes de décharge nous permet par conséquent de reconnaître deux formes de compulsions ; la première obtient directement le plaisir par la décharge de la pulsion sitôt qu'elle se manifeste à la conscience : l'être répète normalement ce qui lui est agréable ; la seconde, au contraire, implique des détours inconscients dont nous commençons à soupçonner la complexité (symbolisation, refoulement, retour du refoulé, annulation rétroactive ...) : la conscience, infiltrée de sentiments désagréables (culpabilité), subit des forces dont elle n'a point le contrôle ; elle répète sans comprendre et ne s'apaise jamais dans la mesure où il s'agit d'une défense névrotique, d'un fait pathologique.

Enfin, si nous voulons rapprocher le principe de constance et la notion de compulsion dans une ébauche théorique du changement, nous pouvons fixer deux points caractéristiques :

1) L'appareil neuronique conserve des traces de frayage qui tendent à graver en lui les conséquences de certaines stimulations intenses : c'est la source de modifications durables,

(54), ibidem - p. 157

d'obstacles au changement.

2) Toutefois, l'action de ces traces est elle-même modifiée par leur combinaison avec deux séries de facteurs temporels : la maturation sexuelle dans l'évolution de l'organisme et les événements contingents qui tissent l'histoire du sujet.

Ainsi voit-on se dégager des possibilités de changement aussitôt limitées par des résistances : les opérations mentales nous évitent d'être débordés par des stimulations excessives sans nous libérer des nécessités physiologiques ; si le malade guérit parfois de son obsession ou de sa phobie, l'homme sain est toujours confronté à des besoins. La compulsion, normale ou pathologique, est inscrite dans la vie : la pensée nous permet de nous adapter mais il reste qu'en nous se manifeste une nature.

Celui qui envisagerait à la même date les spéculations freudiennes conduites avec Breuer après avoir caractérisé celles dont les relations avec Fliess furent l'occasion, se trouverait en présence de thèmes semblables. Toutefois, Strachey remarque un fait "étrange"⁽⁵⁵⁾ (unaccountably) : le plus important paragraphe concernant le principe de constance n'est pas dans la *Communication préliminaire* signée des deux auteurs des *Etudes sur l'Hystérie*, mais dans les *Considérations théoriques*, rédigées par Breuer.

Dans le premier texte, en effet, on se borne à montrer l'intervention des traumatismes en psychopathologie et à souligner la fonction de décharge de l'"abréaction" : "les traumatismes psychiques qu'une réaction n'a pas liquidé ne peuvent l'être non plus par élaboration associative."⁽⁵⁶⁾

(55), Standard Edition, vol II, p. XIV

(56), *Etudes sur l'Hystérie*.

Et c'est seulement dans le second qu'on explique les relations de l'affect avec "l'excitation endocérébrale tonique" grâce au principe freudien : "la suppression d'un excès d'excitation constitue un besoin de l'organisme et nous nous trouvons ici, pour la première fois, devant le fait d'une tendance dans l'organisme au maintien constant d'une excitation intra-cérébrale."(57)

Deux séries de références constituent le contexte de ces développements. D'une part, conformément aux vues de l'énergétique quantitative d'Exner, on évoque l'inspiration de Claude Bernard :

"Si nous comprenons la tendance à garder constante la température moyenne des animaux à sang chaud, c'est parce que l'expérience enseigne qu'il s'agit là d'un point optimum pour le fonctionnement de l'organisme. Et nous supposons qu'il en est de même en ce qui concerne la constance de la teneur du sang en eau, etc. On peut, je crois, admettre qu'il existe aussi un optimum d'excitation intracérébrale tonique."(58)

L'exemple qui vient spontanément sous le plume de Breuer, est celui des changements psychiques de l'adolescence :

"Les excitations sexuelles, l'apport sexuel constituent le passage entre une augmentation des émois endogènes et les affects psychiques proprement dits. À la puberté, la sexualité fournit une première poussée vague, indéterminée, dénuée de but. Au cours du développement, il doit (normalement) s'établir un lien entre cette excitation endogène, due au fonctionnement des glandes sexuelles, et la perception ou la représentation du sexe opposé."(59)

D'autre part, Breuer insiste longuement sur l'unité psychosomatique de l'individu, soit par l'étude clinique de la "conversion" hystérique, soit en formulant le principe de l'interprétation théorique : "c'est une perturbation analogue

(57), (58), ibidem - p. 156 - 157 (59), ibidem - p. 159

de l'équilibre dynamique du système nerveux, la répartition inégale d'une excitation accrue, qui constitue justement le côté psychique de l'affect.”(60) C'est pourquoi le langage acquiert une fonction cathartique :

“l'excitation provoquée par des représentations très vives et incompatibles comporte une réaction normale adéquate... La communication verbale soulage, la tension s'y décharge, même lorsqu'elle ne s'adresse pas à un prêtre et qu'elle n'est suivie d'aucune absolution. Lorsque cette issue se trouve bouchée, l'excitation se convertit parfois au phénomène somatique.”(61)

On peut donc se représenter l'équilibre psychique comme le résultat heureux de l'effort du sujet pour maintenir “son excitation cérébrale à un niveau constant”(62) : “lorsque une personne reçoit une impression psychique, quelque chose dans son système nerveux est augmenté c'est la somme des excitations ; il y a alors en chacun de nous une tendance à la ramener à un niveau plus bas, en vue de préserver la santé.”(63)

(60), *ibidem* - p. 159

(61), *ibidem* - p. 168

(62), *ibidem* - p. 160

(63), *Le mécanisme des phénomènes hystériques* (Standard Edition, Vol. III - p. 36)

II - L'ELABORATION DES MODELES DU PSYCHISME

A - La pratique clinique

Les textes de la *Science des Rêves* (1900) qui fait allusion à la compulsion de répétition et au principe de constance ne sont ni nombreux, ni étendus, dans cet immense ouvrage. Cependant, nous ne pouvons les négliger car il faut noter au passage que la découverte de la psychanalyse (1897) n'a pas infléchi le sens de ces notions.

Selon Strachey, nous devons prendre au sérieux l'affirmation de Freud, pour qui l'essentiel de la *Science des Rêves* était achevé au début de 1896. Il existe donc un lien étroit entre ce texte et l'"Esquisse" ; bien des descriptions de la "psychologie du chapitre VII" ne peuvent être saisies qu'en les rattachant aux considérations neuro-physiologiques précédentes : la théorie de la mémoire, celle des besoins et de leur satisfaction et enfin la définition du rôle de la pensée verbale et de sa fonction adaptative.

Par exemple, après avoir démontré que le rêve exprime un désir en analysant un matériel onirique emprunté à sa fille Anna, à son petit neveu et au jeune fils de Fliess,⁽⁶⁴⁾ Freud reprend le même thème au sujet de sa nouvelle théorie de l'appareil psychique :

"cet appareil a tendu tout d'abord à se maintenir le plus possible à l'abri des excitations : et c'est pourquoi sa première structure a été celle d'un appareil réflexe ; il pouvait ainsi aiguiller aussitôt sur la voie motrice toute sensation. Mais la vie trouble cette fonction simple ; elle donne l'impulsion qui mène à une structure plus complexe. Les grands besoins du corps apparaissent. L'excitation provoquée par le

(64), *Science des Rêves* - p. 100, 101, et 202

besoin interne cherche une issue dans la motilité que l'on peut appeler "modification interne" ou "expression d'un changement d'humeur". L'enfant qui a faim criera désespérément ou bien s'agitiera. Mais la situation demeure la même ; car l'excitation provenant d'un besoin intérieur répond à une action continue et non à un heurt momentané. Il ne peut y avoir changement que quand, d'une façon ou d'une autre (dans le cas de l'enfant par suite d'une intervention étrangère), l'on acquiert l'expérience de la sorte d'apaisement qui met fin à l'excitation interne. Un élément essentiel de cette expérience, c'est l'apparition d'une certaine perception (l'aliment dans l'exemple choisi) dont l'image restera associée dans la mémoire au souvenir de l'excitation du besoin. Dès que le besoin se représentera, il y aura grâce à la relation établie, déclenchement d'un mouvement psychique qui occupera à nouveau l'image de cette perception dans la mémoire, et provoquera à nouveau la perception elle-même, c'est-à-dire reconstituera la situation du premier apaisement. C'est ce mouvement que nous appelons désir ; la réapparition de la perception est la satisfaction du désir, et la complète "occupation" de la perception par l'excitation du besoin est le chemin le plus court vers l'accomplissement du désir. Rien ne nous empêche d'admettre un état primitif de l'appareil psychique ou ce chemin est réellement parcouru et ou le désir, par conséquent, aboutit à une hallucination. Cette première activité psychique tend donc à une identité de perception, c'est-à-dire à la répétition de la perception à laquelle se trouve lié l'apaisement du besoin.»(65)

Ainsi, même en écartant les localisations anatomiques qui servaient dans l'"*Esquisse*" à représenter le moi, l'analyse psychologique de ses fonctions conserve l'hypothèse du principe de constance : elle rattache encore la répétition hallucinatoire des perceptions à la permanence d'un désir qui ne peut décharger sa tension dans l'action. Conformément aux intuitions des ouvrages antérieurs, l'auteur suppose "pour des motifs de finalité"(66) que le travail du "second système" de l'appareil psychique consiste dans l'emploi du processus secondaire grâce auquel s'institue une expérience mentale préparatoire : "la

(65), ibidem - p. 463, 464

(66), ibidem - p. 489

tendance de la pensée doit donc être de s'affranchir toujours davantage de la régularisation exclusive par le principe du désagréable et de réduire le développement du désagréable à un minimum, utilisé comme signal. Cet affinement doit être obtenu par une nouvelle sur-occupation, œuvre de la conscience.”(67) La première topique freudienne prend ainsi toute son importance puisque, selon son inventeur, “le fait que l'appareil est composé de deux instances procure un affinement des activités normales elles-mêmes, qu'une seule instance ne permettrait pas.”(68) Si l'inconscient est le psychique lui-même et son essentielle réalité, la conscience est beaucoup plus qu'un simple “reflet” : en percevant de “nouvelles qualités”, elle “dirige et répartit utilement les quantités mobiles d'occupation” et substitue la compréhension des idées à la répétition des images.(69)

“La suroccupation produite par l'influence régulatrice de l'organe des sens de la conscience crée donc une nouvelle série qualitative, et par là un nouveau réglage, qui constitue peut-être un des privilèges de l'homme sur l'animal. Rien ne démontre mieux sa valeur, d'un point de vue téléologique. Les processus de pensée sont en eux-mêmes dépourvus de qualité ; l'agréable et le désagréable qui les accompagnent sont, en effet, freinés, parce qu'ils pourraient troubler la pensée. Pour donner une qualité à ces processus, l'homme les associe à des souvenirs de mots dont les résidus de qualité suffisent à appeler l'attention de la conscience et à obtenir par là une nouvelle occupation mobile.”(70)

*

* *

(67), ibidem - p. 491

(68), ibidem - p. 496

(69), ibidem - p. 501

(70), ibidem - p. 502

À la fin de l'année 1900, quelques mois par conséquent après avoir publié ces lignes, Freud soigne Dora et c'est en psychanalyste qu'il est maintenant confronté à nouveau à la répétition.

La malade, comme les hystériques précédemment étudiées, présente un "comportement compulsif" : "elle ne voulait pas passer à côté d'un homme qu'elle croyait en état d'excitation sexuelle, parce qu'elle ne voulait pas en revoir le signe somatique."(71)

Mais l'étude de cette compulsion interdit à Freud d'en faire un simple mécanisme associatif : "que cette association puisse être suscitée n'explique pas encore qu'elle le soit en fait. La connaissance des voies ne rend pas superflue la connaissance des forces qui passent par ces voies."(72) Or le progrès de l'analyse nous révèle les composantes sociales de ces forces, qui ne sont jamais uniquement biologiques ; Mr K... n'est pas que le séducteur de Dora, il est le rival de son père : "aussi bien n'était-il pas difficile de voir en quoi la jeune fille avait raison. Lorsqu'elle était exaspérée, l'idée s'imposait à elle qu'elle était livrée à Mr K... en rançon de la complaisance que celui-ci témoignait vis-à-vis de sa propre femme et du père de Dora, et l'on pourrait pressentir, derrière la tendresse de Dora pour son père, la rage d'être ainsi traitée par lui."(73) A coté de l'automatisme de répétition qui affecte le corps, il faut considérer l'automatisme psychologique de la "projection", "cette manière qu'ont les malades de se défendre contre un auto-reproche en faisant le même reproche à autrui."(74) Si Dora était

(71), Cinq Psychanalyses - p. 19

(72), ibidem - p. 20

(73), ibidem - p. 23

(74), ibidem - p. 23

fondée à croire que son père ne voulait pas se rendre compte du comportement de Mr K... envers elle afin de ne pas être gêné dans ses relations avec Mme K..., elle avait besoin de reconnaître pour guérir quelle avait fait exactement la même chose en sens inverse, acceptant d'être complice de ces relations qui détournaient Mme K... de son mari afin de favoriser son propre amour pour celui-ci. La répétition de son aphonie lors des absences de Mr K... autorise alors "l'interprétation symbolique suivante : pendant que l'ainé était au loin, elle renonçait à la parole qui perdait toute sa valeur puisqu'elle ne pouvait pas lui parler, à *lui*."(75)

On découvre ainsi une autre dimension du conflit affectif qui trouvera son issue dans un fantasme de vengeance à l'égard du père. La répétition des mêmes pensées de Dora ("je ne peux pas pardonner à mon père") est un exemple de ce "pouvoir de réaction d'un groupe déterminé d'idées" hyper-puissantes, renforcées et prévalentes, dont la réalité indéniable avait détourné Freud de l'anatomie du cerveau. Car si l'on peut toujours maîtriser une pensée normale, quelle qu'en soit l'intensité, la persévération compulsive de ce sentiment hostile y manifeste le travail de l'inconscient ; il s'agit d'une *pensée réactionnelle* dont le renforcement excessif est la contrepartie du refoulement de la pensée opposée : en fait, Dora est amoureuse de son père et c'est pourquoi, en présence de sa liaison avec Mme K..., elle lui fait des scènes, menace de se suicider, comme sa mère eut été en droit de le faire. Son "rêve à répétition", apparu pour la première fois immédiatement après la déclaration d'amour de Mr K..., le confirme d'ailleurs : "l'enfant prend la résolution de *fuir* avec son père ; en réalité, elle fuit vers son père, par peur de l'hom-

(75), *ibidem* - p. 27

me qui la séduit ; elle réveille un attachement infantile pour son père, attachement qui doit la préserver d'un récent attrait pour l'étranger.”(76)

Il n'est pas jusqu'à l'interruption malencontreuse de l'analyse qui ne nous renseigne encore sur une dernière signification de la répétition, la plus fondamentale sans doute : celle qui en fait un des aspects du transfert. Les phénomènes connotés par ce terme sont “de simples réactions stéréotypées, des réimpressions”(77) Pendant la cure, “un nombre considérable d'états psychiques antérieurs revient, non pas comme états passés, mais comme rapports actuels avec la personne du médecin.”(78) Cette productivité de la névrose retarde la guérison du fait de la présence du médecin, car les symptômes ne disparaissent pas pendant le travail : souvent, le malade *ne change pas*. Mais on peut dire qu'il *se prépare à changer* grâce au psychothérapeute : “la cure psychanalytique ne crée pas le transfert, elle ne fait que le démasquer comme les autres phénomènes psychiques cachés ... Le transfert destiné à être le plus grand obstacle à la psychanalyse devient son plus puissant auxiliaire, si on réussit à le deviner chaque fois et à en traduire le sens au malade.”(79) C'est ce qui n'a pu être fait assez tôt pour Dora :

“lorsque survint le premier rêve, dans lequel elle me prévenait qu'elle voulait abandonner le traitement comme, autrefois, la maison de Mr K..., j'aurais du me mettre sur mes gardes et lui dire : “vous venez de faire un transfert de Mr K... sur moi” ... Ainsi je fus surpris par le transfert et c'est à cause de ce facteur inconnu par lequel je lui rappelais Mr K... qu'elle se vengea de moi, comme elle voulait se venger de lui, et elle m'abandonna comme elle se croyait trompée et abandonnée par lui.”(80)

(76), *ibidem* - p. 63

(77), *ibidem* - p. 87

(78), *ibidem* - p. 87

(79), *Cinq Psychanalyses* - p. 88

(80), *ibidem* - p. 89

Quelques années plus tard (1905) les *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité* précisent les conséquences de la masturbation infantile : son importance avait été entrevue à propos du suçotement chez Dora. En effet, dans certains cas, l'amnésie recouvre l'activité sexuelle précoce dont les traces deviennent méconnaissables chez l'adulte sous la forme d'une compulsion accessible à l'analyse. Celle-ci, comme l'indiquent des notes ajoutées en 1915 et 1920, y redécouvre l'ancien sentiment de culpabilité attaché à ces pratiques.

Mais à coté de ces faits qui intéressent les zones érogènes, il faut noter chez l'enfant "des tendances qui le poussent à rechercher, dès le début, d'autres personnes comme objet sexuel."⁽⁸¹⁾ L'exhibitionnisme et le voyeurisme en sont des manifestations précoces qui, refoulées, peuvent également produire des compulsions. C'est d'ailleurs un mécanisme comparable qui explique les dangers du plaisir préliminaire : quand, par suite de circonstances particulières, l'être se trouve fixé à une zone érogène, il ne pourra s'adapter plus tard aux conditions normales et complètes de la satisfaction sexuelle : il sera victime d'une compulsion : "tous les troubles morbides de la vie sexuelle peuvent, à bon droit, être considérés comme résultant d'arrêts dans le cours du développement."⁽⁸²⁾

Ainsi peut-on comprendre pourquoi "la séduction ne nous apprend rien sur les débuts de la vie sexuelle chez l'enfant."⁽⁸³⁾ Car c'est au sein de l'organisation biologique et mentale de l'individu que s'effectuent en même temps l'émergence et le blocage des désirs ; qu'elle aboutisse à la révélation ou à l'occultation d'un sens, la pensée est un tra-

(81), *Trois Essais sur le Théorie de la Sexualité* - p. 101

(82), *ibidem* - p. 129

(83), *ibidem* - p. 100

vail dont les lois sont largement indépendantes des facteurs externes et contingents : tandis que l'enfant "oublie" ses désirs œdipiens ou ses fantaisies masturbatoires, l'auditeur du mot d'esprit, à l'inverse, bénéficie d'un véritable "don gratuit" : s'il rit, alors que son auteur ne le peut pas, c'est que, chez lui, "un certain effort d'investissement devient superflu et se décharge, tandis que la formation du mot d'esprit comporte des inhibitions qui entravent ou la levée de l'inhibition ou la possibilité de la décharge."(84)

Les deux grands ouvrages de 1905 nous renseignent à la fois sur les modalités normales et pathologiques du fonctionnement de l'esprit. C'est d'ailleurs en évoquant à nouveau Fechner dans le second⁽⁸⁵⁾ que Freud, à propos des jeux de l'enfant, nous parle de l'"épargne" et de la "dépense" psychique :

"En jouant, l'enfant obéit sans doute à un des instincts qui l'obligent à exercer ses facultés (Gross). Le jeu déclenche un plaisir qui résulte de la répétition du semblable, de la redécouverte du connu, de l'assonance, etc. et qui correspond à une épargne insoupçonnée de la dépense psychique. Il n'est pas étonnant que ce plaisir pousse l'enfant à cultiver le jeu, à s'y adonner de tout son cœur, sans souci du sens des mots ni de la cohérence des phrases. Jeu avec des mots et des pensées, motivé par un certain plaisir lui-même lié à l'épargne, voilà, semble-t-il, la première étape préparatoire de l'esprit."(86)

Quelques pages plus loin, nous sont précisés les rapports de la compulsion infantile à la répétition et de la maladie mentale de l'adulte : "observer la mesure, modérer même les impulsions permises, voilà qui représente une acquisition tardive de l'éducation, et résulte d'une inhibition réciproque des

(84), *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* - p.170

(85), *ibidem* - p. 143

(86), *ibidem* - p. 147

différentes activités psychiques agrégées en un ensemble. Là où cette cohérence faiblit, dans l'inconscient du rêve, dans le monodéisme des psychonévroses, le dérèglement propre à l'enfant reparaît.”(87)

Deux ans plus tard (1907), ce sont les rapports de l'obsession et des pratiques religieuses qui sont caractérisées de la même manière⁽⁸⁸⁾ : “l'analyse des comportements obsessionnels nous a clairement donné l'intuition des causes et de l'enchaînement des motifs qui les déclenchent. Nous dirions que le patient se conduit comme s'il était dominé par un sentiment de culpabilité, dont il serait cependant inconscient, bien que cette notion de sentiment inconscient de culpabilité paraisse contradictoire dans les termes ... Ainsi s'organise un cérémonial *comme action de défense ou d'assurance, une mesure de protection.*”

Peu de temps après (1909), la cure du petit Hans est doublement précieuse : elle aide non seulement Freud à vérifier sa “théorie” sexuelle infantile édifiée d'après l'examen psychanalytique des adultes,⁽⁸⁹⁾ mais l'attention élective qu'il y prête à la répétition lui permet encore plus nettement de dégager l'esprit de la nouvelle psychologie des profondeurs.

Nous avons affaire à un “syndrome phobique” ou “hystérie d'angoisse”, dans laquelle “la libido détachée du matériel pathogène par le refoulement n'est en effet pas *convertie*, c'est-à-dire pas détournée du psychique vers une innervation corporelle, mais ... libérée sous forme d'angoisse”.⁽⁹⁰⁾ C'est une névrose fréquente chez l'enfant, sans qu'on puisse

(87), *ibidem* - p. 264

(88), Standard Edition, Vol IX - p. 119 et 123

(89), *Cinq Psychanalyses* - p. 165

(90), *ibidem* - p. 175

dire si, contrairement aux autres névroses, elle est “uniquement conditionnée par des facteurs constitutionnels ou par des événements accidentels, ou bien encore par une combinaison des deux qui reste à déterminer.”⁽⁹¹⁾ L'élément psychique y semble toutefois prédominant : le trouble peut apparaître sans requérir une constitution particulière, à n'importe quelle période de la vie, et se traduit par des attitudes mentales qui font l'essence de la maladie (précautions, inhibitions, défenses).

L'éclosion de l'état anxieux est précédée de quelques jours par un cauchemar dans lequel Hans est séparé de sa mère. Le refoulement du désir est si intense que la fonction du rêve s'y trouve en défaut : au lieu de continuer à dormir, le garçonnet s'éveille angoissé, les représentations agréables des caresses de sa mère ayant été probablement changées en leur contraire par un mécanisme d'auto-punition. L'été précédent, Hans, déjà anxieux, avait été accueilli dans le lit de sa mère et l'on avait pu observer une excitation intense se satisfaisant chaque soir par la masturbation : on peut donc songer maintenant à une transformation de l'excitation sexuelle en angoisse.

C'est alors que s'installe chez Hans la phobie d'être mordu par un cheval, dont on peut discerner assez clairement trois composantes principales : les parents l'ont engagé à renoncer à la masturbation pour calmer son angoisse ; il a entendu un père dire à son petit garçon : “ne donne pas ton doigt au cheval” ; son propre père, enfin, lui a révélé l'absence de pénis chez les femmes. On est sans doute en présence d'une angoisse de castration.

(91), ibidem - p. 176

Le phénomène de la répétition est au cœur même de cette histoire clinique. D'une part, il caractérise la phobie au niveau des faits : au cours de ses promenades, le garçonnet est "visiblement pris de peur chaque fois⁽⁹²⁾ que des chevaux approchent" ; mais il intéresse aussi le déroulement de son analyse jusqu'à la guérison dans le registre des *fantasmes* et des *jeux*. Au bout d'un certain temps en effets Hans parvient à maîtriser partiellement son complexe de castration et à faire connaître ses désirs relatifs a sa mère : son *fantasme aux deux girafes*, dont l'une crie en vain parce qu'il a pris possession de l'autre, est reconnu par son père comme "la reproduction d'une scène qui se joue le matin dans la chambre à coucher, entre ses parents et l'enfant."⁽⁹³⁾ Bientôt, les fantasmes se succèdent, témoignant de l'affleurement dans la conscience des désirs non réalisés ; ils se répètent d'autant plus que le père de Hans échoue à les interpréter : "ce qui est ainsi demeuré incompris revient toujours, telle une âme en peine, jusqu'à ce que soient trouvées résolution et délivrance."⁽⁹⁴⁾ Il n'empêche que le petit malade prend ainsi "le courage de communiquer les détails de sa phobie"⁽⁹⁵⁾ et intervient "bientôt de façon indépendante dans sa propre analyse."⁽⁹⁶⁾ Il parvient à dominer suffisamment ses émotions au moyen de la fiction d'un jeu où il montre à quel point il a pu accepter et assimiler une interprétation : "son père fait remarquer à Hans qu'il a dû, en voyant tomber le cheval, penser à lui, son père, et qu'il a dû souhaiter que son père tombât ainsi et fût mort. Hans ne repousse pas cette interprétation ; peu après, il commence à jouer au jeu consistant à mordre son père, ce qui fait voir

(92), ibidem - p. 113, 114

(93), ibidem - p. 179

(94), ibidem - p. 180

(95), (96), ibidem - p. 181

qu'il accepte l'identification de son père avec le cheval redouté. De ce jour, sa conduite envers son père devient libre et sans crainte, même un peu impertinente.”(97)

Si nous considérons l'ensemble du matériel, nous constatons que la répétition des interprétations, accordée à l'affleurement même des désirs, n'a jamais eu pour Hans la monotonie d'un leit-motiv : pour lui, “ce ne sont pas là que des répétitions, mais ce sont des progrès continuels sur le chemin menant de l'allusion timide à la vision claire”(98) ; il change et il guérit en procédant par étapes à un remaniement de son histoire et de sa personne : à l'insoluble conflit affectif, lié à la figure du père, aimé comme modèle et détesté comme rival, se substitue l'accès paisible à l'autonomie. Le père regagne en confiance ce qu'il a perdu en respect : l'analyse “remplace le refoulement, qui est un processus automatique et excessif, par une maîtrise tempérée et appropriée des instincts exercée à l'aide des plus hautes instances psychiques ; en un mot, *elle remplace le refoulement par la condamnation.*”(99) Nous saisissons là sur le vif l'avantage de ce “second réglage plus fin” par lequel la conscience assure “un des privilèges de l'homme sur l'animal”(100) : dans l'exacte mesure où les pulsions instinctives de Hans ont été perçues par son père comme un appel au secours, elles deviennent pour tous deux bien plus qu'un mécanisme biologique ; en s'efforçant d'y lire l'émergence d'un sens inter-humain, le père, aidé par Freud, a su protéger son fils d'une déformation de son caractère et d'une névrose ultérieure.

(97), *ibidem* - p. 182

(98), *ibidem* - p. 185

(99), *ibidem* - p. 196

(100), *Science des Rêves* - p. 502

Au cours de la même année (1909), l'analyse de l'*Homme aux rats* procure à Freud une moisson encore plus riche au sujet de la pensée obsessionnelle. Les notions d'inquiétante étrangeté, de perception endopsychique du refoulé⁽¹⁰¹⁾ viennent compléter ce que nous savions déjà du caractère anal⁽¹⁰²⁾ pour aboutir à une théorie générale de la répétition pathologique : successivement sont expliquées les compulsions à se suicider, à compter, à protéger, à comprendre : "de tels actes compulsionsnels, à deux temps, dont le premier temps est annulé par le second, sont des phénomènes caractéristiques de la névrose obsessionnelle. La pensée consciente du malade se méprend, bien entendu, sur le sens de ces compulsions et leur attribue des motifs secondaires, elle les rationalise. Leur véritable signification réside dans le fait qu'elle exprime le conflit de deux tendances contradictoires et d'intensité presque égale, et qui sont d'après mon expérience, toujours l'opposition entre l'amour et la haine."⁽¹⁰³⁾

La théorie de la compulsion dégagée de ces faits rend compte, non seulement de ses mécanismes, mais aussi de son origine et de sa fin. C'est en effet au cours d'une dispute avec son père, à l'âge de quatre ans que le patient avait subitement changé : "il rend cette scène responsable d'une certaine modification de son caractère : par crainte de la violence de sa propre rage, il était devenu lâche."⁽¹⁰⁴⁾ Plus tard, auprès de son médecin "il fallut qu'il se convainquît, par la voie douloureuse du transfert, que ses rapports avec son père impliquaient véritablement ces sentiments inconscients ... il en trouva lui-même la véritable signification : il s'éloignait par crainte d'être frappé par moi ... C'est

(101), *Caractère et érotisme anal*, Standard Edition Vol IX-p.158

(102), *Cinq Psychanalyses* - p. 224

(103), *ibidem* - p. 224

(104), *ibidem* - p. 233

alors que fut libre l'accès à la solution de l'obsession aux rats.”(105)

*

* *

Aux alentours de 1910, alors qu'il va formuler les “deux principes du fonctionnement mental” (1911),⁽¹⁰⁶⁾ Freud possède donc une théorie de l'appareil psychique adaptée à la compréhension de chaque existence personnelle ; sa théorie de la libido infantile, induite des analyses d'adultes, est si exacte que la cure du petit Hans, réussie un peu plus tard, ne lui aura “rien appris de nouveau.”⁽¹⁰⁷⁾ Nous sommes au moment où, sans nier les facteurs organiques, comme nous le verrons plus loin, notre auteur voit se confirmer son hypothèse psychogénétique. La guérison de Hans et l'amélioration de Dora montrent l'une et l'autre que l'être humain ne change que dans une relation humaine de compréhension :

“dans les cas où les tendances à la cruauté, à la vengeance, précédemment utilisées pour constituer des symptômes, se transfèrent, pendant le traitement, sur le médecin, avant que celui-ci n'ait eu le temps de les détacher de sa personne en les ramenant à leurs sources, il ne faut pas s'étonner que l'état des malades ne se laisse pas influencer par les efforts thérapeutiques du médecin. Car, par quel moyen la malade pouvait-elle mieux se venger de son médecin qu'en lui faisant voir sur sa propre personne à quel point il était impuissant, incapable ?”⁽¹⁰⁸⁾

(105), *ibidem* - p. 235

(106), Standard Edition Vol XII - p. 221 : “la pensée fut dotée de capacités qui permettent à l'appareil psychique de supporter une tension accrue pendant que la décharge est retardée. C'est essentiellement une sorte d'action expérimentale qui s'accompagne d'un déplacement de faibles quantités d'investissement avec faible dépense (décharge).”

(107), *Cinq psychanalyses* - p. 197

(108), *ibidem* - p. 90

De plus en plus, les réflexions de Freud sur la répétition tendent à faire de sa doctrine une théorie du transfert, comme en témoignent ses articles sur la technique, parus entre 1912 et 1915. Réciproquement, la répétition est située au cœur de la maladie mentale envisagée du point de vue psychologique comme un développement où convergent les nécessités de la constitution et les contingences de l'histoire :

“qu'aucune frontière nette n'existe entre les “nerveux” et les “normaux”, enfants ou adultes ; que la notion de “maladie” n'ait qu'une valeur purement pratique et ne soit qu'une question de plus ou de moins ; que les prédispositions et les éventualités de la vie doivent se combiner afin que le seuil au-delà duquel commence la maladie soit franchi ; qu'en conséquence de nombreux individus passent sans cesse de la classe des bien portants dans celle des malades nerveux et qu'un nombre bien plus restreint de malades fasse le même chemin en sens inverse, ce sont là des choses qui ont été souvent dites et qui ont trouvé tant d'écho que je ne suis certes pas le seul à les soutenir. Il est pour le moins très vraisemblable que l'éducation de l'enfant exerce une influence puissante en bien ou en mal sur cette prédisposition dont nous venons de parler et qui est l'un des facteurs de la névrose, mais à quoi l'éducation doit viser et en quoi elle doit intervenir, voilà qui semble encore très difficile à dire.”(109)

À cette question qui est la nôtre dans ce travail, Freud, après les analyses de Dora et de Hans, peut apporter au moins un commencement de réponse. Ce matériel lui a fourni, avec la névrose infantile qui se dissimulait derrière les phénomènes phobiques, un type et un modèle d'une “importance toute spéciale.”(110) Grâce à cet apport, il est capable de formuler en 1912 la loi générale de la dynamique du transfert qui est celle du changement personnel :

“tout individu, de par l'action concomitante d'une prédisposition naturelle et des faits survenus pendant son enfance, possède une manière d'être personnelle, déterminée,

(109), (110), ibidem - p. 197

de vivre sa vie amoureuse, c'est-à-dire que sa façon d'aimer est soumise à certaines conditions, qu'il y satisfait certaines pulsions et qu'il se pose certains buts. On obtient ainsi une sorte de cliché (quelquefois plusieurs), cliché qui, au cours de l'existence, se répète plusieurs fois, se reproduit quand les circonstances extérieures et la nature des objets aimés accessibles le permettent et peuvent, dans une certaine mesure, être modifiés par des impressions ultérieures."(111)

Parmi celles-ci, il faut évidemment compter, comme nous venons de le voir, les retentissements de l'analyse du transfert par le psychothérapeute. Le titre de l'article de 1914 : "Remémoration, répétition et élaboration", souligne à quel point, contrairement à ce qui se passait chez Ribot et ses disciples, les connaissances psychologiques sont mises en œuvre au niveau même des phénomènes singuliers : il ne s'agit pas de *réfléchir* sur la répétition ou le souvenir affectif, l'habitude ou la mémoire, mais d'*infléchir* une histoire en remettant à la disposition d'une personne ses propres émotions et ses propres réactions.⁽¹¹²⁾ On y parvient au moyen d'un *travail en commun* : "l'évocation des souvenirs telle qu'elle se produisait dans l'hypnose devait donner l'impression d'une expérience de laboratoire. Laisser s'effectuer des répétitions pendant le traitement, comme le fait la technique nouvelle, c'est évoquer un fragment de vie réelle."⁽¹¹³⁾ Il en résulte d'ailleurs une résistance au changement qui peut faire douter de l'efficacité de la cure. Mais si les améliorations sont plus lentes, elles ont le mérite d'être plus stables. Car si le transfert est une répétition compulsive en ce qu'il est une résistance, un empiètement du passé dans le présent, l'analyse du transfert, c'est-à-dire son élaboration interprétative,

(111), *La dynamique du transfert*, in *De la Technique Psychanalytique* - p. 50 et 51

(112), Freud a lui-même formulé à propos du petit Hans le principe de l'"action research" : "une psychanalyse n'est pas une recherche scientifique impartiale, mais un acte thérapeutique, elle ne cherche pas par essence à prouver, mais à modifier quelque chose. *Cinq psychanalyses* - p. 167

(113), *Remémoration*, in *De la Technique Psychanalytique* - p.110-111

considère la maladie “non comme un événement du passé, mais comme une force actuellement agissante”.⁽¹¹⁴⁾ C’est en présence de son médecin, et non séparé de lui par l’hypnose, que le malade “répète au lieu de se souvenir”⁽¹¹⁵⁾ ; dès lors, “c’est dans le maniement du transfert que l’on trouve le principal moyen d’enrayer l’automatisme de répétition et de le transformer en une raison de se souvenir”.⁽¹¹⁶⁾ Il n’est pas impossible que les buts de l’éducation et son mode d’intervention se précisent à l’avenir grâce aux découvertes de la psychothérapie. Mais ce double bénéfice impose de la patience et de la prudence ; l’art du changement ne s’apprend pas en un jour : “ce n’est pas chose facile, en effet, que de jouer de l’instrument psychique.”⁽¹¹⁷⁾

*

* *

B - La Spéculation théorique

Le lecteur de Freud, toutefois, s’il constate avec lui les difficultés du métier de psychothérapeute, remarque en même temps que l’inventeur de la psychanalyse sait jouer de l’instrument psychique d’une toute autre manière : parallèlement aux découvertes cliniques, il suggère de plus en plus fréquemment de vastes hypothèses ou se satisfait son appétit spéculatif.

En 1912, “Totem et Tabou” propose l’expression de “maladie du tabou”⁽¹¹⁸⁾ pour désigner les répétitions obsessionnelles dont nous avons parlé plus haut. Mais surtout, pour la première fois, cette répétition prend les dimensions de

(114), (115) *ibid.* p. 110

(116), *ibid.* p. 113

(117), *ibid.* p. 15

(118), *Totem et Tabou* - p. 43

l'histoire humaine grâce à une sorte de mémoire phylogénique : "un acte comme celui de la suppression du père par les efforts réunis des frères a dû laisser des traces ineffaçables dans l'histoire et s'exprimer dans des formations substitutives d'autant plus nombreuses qu'on tenait moins à en conserver un souvenir direct."(119) L'extrapolation sociologique qui en vient alors à rattacher l'Œdipe aux événements de la horde primitive est si audacieuse qu'elle aboutit même à repenser la notion de fantasme originel : "l'analogie entre le primitif et le névrosé apparaît donc beaucoup plus profonde, si nous admettons que chez le premier la réalité psychique, dont nous connaissons l'organisation, a également coïncidé au début avec la réalité concrète, c'est-à-dire que les primitifs ont réellement accompli ce que, d'après tous les témoignages, ils avaient l'intention d'accomplir."(120)

Un autre grand thème est abordé dans cet ouvrage à propos de l'ambivalence des sentiments : celui de la mort.

Pour Freud, "la mort des parents a procuré une satisfaction à un désir qui, s'il avait été assez puissant, aurait provoqué cette mort. C'est contre ce désir inconscient que réagit le reproche après la mort de l'être aimé. On retrouve une pareille hostilité, dissimulée derrière un amour tendre, dans presque tous les cas de fixation intense du sentiment sur une personne déterminée : c'est le cas classique, le prototype de l'ambivalence de l'affectivité humaine."(121) L'auteur reprend ici à son compte la formule de Westermarcke pour qui, chez les primitifs, "on ne meurt que de mort violente."(122) Autrement dit, l'angoisse produite par la mort d'autrui résulte du fait qu'elle est toujours envisagée comme une phase de notre vie morale personnelle : elle n'est jamais redoutée comme phénomène physique ou événement naturel.

(119), (120), *Totem et Tabou* - p. 213, 221

(121), (122), *Totem et Tabou* - p. 88 et 87

Un autre texte de 1913, "Le Thème des trois coffrets" étudie la mort non plus par rapport à notre haine inconsciente du disparu mais en fonction de nos objets d'amour, et dans ce cas, la sagesse consiste à se préparer à l'anéantissement personnel ; le mythe antique conseille au vieil homme de renoncer à l'amour, de choisir la mort :

"On pourrait dire que ce sont les trois inévitables relations de l'homme à la femme qui sont ici représentées : voici la génératrice, la compagne et la destructrice. Ou bien les trois formes sous lesquelles se présente, au cours de la vie, l'image de la mère : la mère elle-même, l'amante de l'homme choisie à l'image de celle-ci, et, finalement, la Terre-Mère, qui le reprend à nouveau. Mais le vieil homme cherche vainement à ressaisir l'amour de la femme tel qu'il le reçut d'abord de sa mère ; seule la troisième des filles du Destin la silencieuse déesse de la Mort, le recueillera dans ses bras."(123)

Lorsque, l'année suivante, Freud, s'intéresse à notre "notre attitude à l'égard de la mort"(124), il l'oppose encore plus nettement à nos instincts profonds : car si la réflexion nous conduit à "choisir" la mort inévitable, "ce que nous appelons notre inconscient, c'est-à-dire les couches les plus profondes de notre âme, celles qui se composent d'instincts, ne connaît en général, rien de négatif, ignore la négation (les contraires s'y concilient et s'y fondent) et, par conséquent, la mort à laquelle nous ne pouvons attribuer qu'un contenu négatif. Conformément aux lois de l'ambivalence, "l'angoisse de la mort, au contraire, dont nous subissons l'empire plus souvent que nous ne le croyons, est quelque chose de secondaire et résulte le plus souvent du sentiment de culpabilité."(125)

(123), In *Essais de psychanalyse appliquée* - p. 103

(124), In *Essais de psychanalyse* - p. 245

(125), *ibidem* - p. 246

Mais ce que cette année 1914 offre de plus important à la théorie psychanalytique, c'est le Narcissisme, où l'on peut voir, au premier examen, l'antithèse même de la mort, comme le suggèrent les définitions préliminaires, explicitement rattachées aux développements de *Totem et Tabou* :

“nous nous formons ainsi la représentation d'un investissement libidinal primitif du moi ; plus tard des sommes de libido sont cédées aux objets, mais fondamentalement l'investissement du moi persiste et se comporte envers les investissements d'objet comme le corps d'un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis. Dans notre recherche qui se développait à partir des symptômes névrotiques, la part de libido ainsi placée devait tout d'abord nous rester cachée. Seules nous frappaient les émanations de cette libido, les investissements d'objet qui peuvent être émis, et de nouveau retirés. Nous voyons également, en gros, une opposition entre la libido du moi et la libido d'objet. Plus l'une absorbe, plus l'autre s'appauvrit. La plus haute phase de développement que peut atteindre la libido d'objet, nous la voyons dans l'état de passion amoureuse, qui nous apparaît comme un dessaisissement de la personnalité propre, au profit de l'investissement d'objet ; son contraire se trouve dans le fantasme (ou l'auto-perception) de fin du monde, chez le paranoïaque. Enfin, concernant la distinction des énergies psychiques, nous concluons que tout d'abord, dans l'état du narcissisme, elles se trouvent réunies, indiscernables pour notre analyse grossière ; c'est seulement avec l'investissement d'objet qu'il devient possible de distinguer une énergie sexuelle, la libido, d'une énergie du moi.”(126)

S'il existe en effet une libido primitivement fixée à l'individu, on ne voit guère comment la mort pourrait se glisser au sein des instincts. La démarche de notre auteur, lorsqu'il ose “abandonner l'observation pour de stériles débats théoriques”,(127) n'aboutit nullement à distinguer la mort de la vie mais à séparer l'énergie sexuelle de l'énergie non sexuelle.

Quelle sera l'utilité d'une réflexion de ce genre ? Freud l'indique aussitôt :

(126), *Pour introduire le Narcissisme* - traduction Laplanche p. 4 et 5
(127), *ibidem* - p. 5

“voilà précisément, à mon avis, la différence entre une théorie spéculative et une science bâtie sur une interprétation de l’empirie. La dernière n’enviera pas à la spéculation le privilège d’un fondement tiré au cordeau, irréfutable logiquement, mais se contentera volontiers de conceptions fondamentales nébuleuses, évanescentes, à peine représentables, qu’elle espère pouvoir saisir plus clairement au cours de leur développement, et qu’elle est prête aussi à échanger éventuellement contre d’autres. C’est que ces idées ne sont pas le fondement de la science sur lequel tout repose : ce fondement, au contraire, c’est l’observation seule. Ces idées ne constituent pas les fondations mais le faîte de tout l’édifice, et elles peuvent sans dommage être enlevées et remplacées. Nous faisons à nouveau de nos jours la même expérience pour la physique : ses intuitions fondamentales sur la matière, les centres de force, l’attraction, etc. sont à peine moins discutables que les conceptions correspondantes de la psychanalyse.”(128)

Ainsi, procédant comme le physicien dont les concepts provisoires permettent d’interpréter les faits d’observation, le psychanalyste, en attendant que ses “constructions” puissent “un jour être basées sur des supports organiques⁽¹²⁹⁾,” se demande “quelle lumière peut être jetée sur ces énigmes fondamentales de la biologie par une synthèse des phénomènes psychologiques.”(130)

Dans la perspective de ce Rapport, c’est évidemment du côté du concept de transfert que nous chercherons des éclaircissements pour compléter l’autre texte de la même année étudié plus haut (Remémoration, répétition, élaboration). Le Narcissisme, en effet, est ce qui empêche ce déplacement libidinal grâce auquel le transfert devient possible par investissement d’un objet extérieur. On comprend qu’une telle “stase libidinale” apparaisse désagréable ou pathologique en rappelant le principe de constance selon lequel “le déplaisir en

(128), ibidem - p. 6

(129), ibidem - p. 7

(130), ibidem - p. 8

général est l'expression de l'augmentation de la tension”(131) : “le délire des grandeurs répond alors à l'activité psychique pour maîtriser cette masse de libido, donc à l'introversion sur les formations imaginaires qui se produit dans les névroses de transfert ; l'hypocondrie de la paraphrénie, homologue de l'angoisse des névroses de transfert, sort du refus de cette action psychique.”(132)

Le Narcissisme, toutefois n'est pas utile qu'en psychopathologie ; il permet aussi de comprendre la genèse du moi : “le développement du moi consiste à s'éloigner du narcissisme primaire, et engendre une aspiration intense à retrouver ce narcissisme. Cet éloignement se produit par le moyen du déplacement de la libido en un idéal du moi imposé de l'extérieur ; la satisfaction vient de l'accomplissement de cet idéal.”(133) L'hypothèse de cette nouvelle “instance psychique particulière”(134) qui permet le refoulement des pulsions sexuelles et l'attachement à un idéal, dégage sans nul doute, dans l'histoire des fonctions mentales, un moment privilégié dont l'existence retentit sur nos connaissances biologiques :

“l'individu, effectivement, mène une double existence : en tant qu'il est à lui même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est assujetti contre sa volonté ou du moins sans son concours. Lui-même tient la sexualité pour une de ses fins, tandis qu'une autre perspective nous le montre simple appendice de son plasma germinatif auquel il loue ses forces contre une prime de plaisir, - porteur d'une substance - peut-être - immortelle, - comme l'aîné d'une famille ne détient que temporairement un majorat qui lui survivra.”(135)

(131), ibidem - p. 14

(132), ibidem - p. 16

(133), ibidem - p. 31 et 32

(134), ibidem - p. 26

(135), ibidem - p. 7

C'est justement à des investigations dans cette zone frontière de la psychologie et de la biologie que se trouve en partie consacré, en 1915, le texte célèbre "Les pulsions et leurs destins."⁽¹³⁶⁾ La libido initiale, que nous venons de voir changer en différenciant ce moi qui reste toujours fixé en un sens à l'image "idéale" de lui-même, ne peut sans doute pas être connue directement dans sa nature intime ; mais on peut la décrire indirectement au travers du jeu des pulsions et de leurs objets :

"on entend par source de la pulsion le processus somatique qui se joue dans un organe ou dans une partie du corps dont l'excitation est représentée, dans la vie psychique, par la pulsion. On ignore si ce processus est toujours de nature chimique ou bien s'il peut aussi correspondre à la décharge d'autres forces, mécaniques par exemple. L'étude des sources pulsionnelles n'appartient plus au domaine de la psychologie ; bien que l'origine et la source somatique de la pulsion soient pour celle-ci un élément tout bonnement décisif, elle ne nous est connue, dans la vie psychique, que par ses buts. Une connaissance plus approfondie des sources pulsionnelles n'est pas absolument indispensable aux recherches psychologiques. Parfois les buts de la pulsion nous permettent de conclure à ses sources."⁽¹³⁷⁾

Du point de vue biologique, nous disposons des concepts mêmes de l'*Esquisse*.⁽¹³⁸⁾

1) "le système nerveux est un appareil qui a pour fonction d'éliminer chaque fois les excitations qui surgissent, de les abaisser au niveau le plus bas possible..."⁽¹³⁹⁾

2) "Nous constatons alors combien l'entrée en jeu des pulsions complique le simple schéma des réflexes physiologiques. Les excitations extérieures nous imposent la seule obligation de nous soustraire à elles, ce qui se réalise grâce aux mouvements musculaires ... Les excitations pulsionnelles qui naissent à l'intérieur de l'organisme, ne peuvent se résoudre par ce mécanisme."⁽¹⁴⁰⁾

(136), In *Métapsychologie* - p. 25

(137), ibidem - p. 35 et 36

(138), Voir plus haut p. 64 et suivantes.

(139), *Métapsychologie* - p. 31

3) “la pulsion ... n’agit jamais à la manière d’une *force de propulsion momentanée* mais toujours à la manière d’une *force constante* ... contraignant à des activités compliquées, enchevêtrées, qui modifient le monde extérieur jusqu’à ce que celui-ci offre à la source d’excitation interne la satisfaction qu’elle exige.”(141)

Quant à l’utilisation théorique de ces notions, elle est toujours d’une “grande indétermination”,⁽¹⁴²⁾ elle est encore soumise au “principe de plaisir”⁽¹⁴³⁾ dans le cadre de l’évolutionnisme : “rien n’empêche de croire que les pulsions elles-mêmes, en partie tout au moins, soient des résidus d’actions excitatrices extérieures qui, au cours de la phylogénie, ont agi sur la substance vivante en la modifiant.”⁽¹⁴⁴⁾

Du point de vue psychologique, maintenant, la pulsion nous apparaît donc “comme un représentant psychique des excitations émanées de l’intérieur du corps et parvenues dans l’âme, comme le degré de travail imposé au psychique par suite de son lien avec le corporel.”⁽¹⁴⁵⁾ À ce titre, son fonctionnement dépend de deux faits ; d’une part elle “a toujours pour but de se satisfaire, ce qui ne saurait être obtenu que par suppression de l’état de tension qui règne à la source pulsionnelle”⁽¹⁴⁶⁾ et d’autre part, “alors même que le but final de chaque pulsion reste immuable, diverses voies peuvent y conduire, de sorte qu’il peut y avoir, pour chaque pulsion, de multiples buts plus proches ou intermédiaires.”⁽¹⁴⁷⁾ Entre les nécessités de l’homéostasie organique et les contingences du milieu, les vicissitudes de l’investissement libidinal ne laissent qu’une faible marge au choix personnel et c’est à

(140), (141), *Métapsychologie* - p. 31

(142), *ibidem* - p. 33

(143), (144), *ibidem* - p. 32

(145), *ibidem* - p. 33

(146), (147), *ibidem* - p. 34

juste titre que l'on pense au "destin" des pulsions : "lorsque le lien entre la pulsion et l'objet est particulièrement étroit, nous parlons d'une fixation. Elle se réalise très souvent en des périodes très précoces de l'évolution de la pulsion et met fin à la mobilité de celle-ci en s'opposant intensément à sa libération."⁽¹⁴⁸⁾

Cependant, si le psychologue est obligé de constater des répétitions au sein desquelles les pulsions font en quelque sorte cercle avec elles-mêmes (com-pulsions), il n'est pas moins attentif à l'"histoire" du sujet qui vit tous ces événements car c'est l'intrication constante des sources pulsionnelles et des objets investis qui définit ses limites ; s'il existe des "modes de défense"⁽¹⁴⁹⁾ dont le mécanisme détermine le destin des pulsions, les changements d'objet qui en sont l'occasion aboutissent au trois "polarités" de la vie mentale :

sujet (moi) objet (monde extérieur)
plaisir déplaisir
activité passivité⁽¹⁵⁰⁾

Dès lors, bien loin de se réduire à une succession d'événements, l'histoire du sujet devient véritablement la genèse d'un moi dont l'effort intègre indissolublement la pression interne du besoin et les obstacles du milieu :

"Le moi se comporte passivement à l'égard du monde extérieur lorsqu'il en reçoit des excitations, activement quand il réagit à celle-ci. Ses pulsions le contraignent à une activité toute particulière par rapport au monde extérieur. Ainsi, faisant ressortir l'essentiel, on pourrait dire que le moi-sujet se montre passif en présence des excitations extérieures, actif, de par ses propres pulsions. La paire contrastée actif-passif se confond plus tard avec cette autre masculin-féminin, qui,

(148), ibidem - p. 35

(149), ibidem - p. 43

(150), ibidem - p. 55

auparavant, n'avait aucune signification psychologique. La sou-
dure de l'activité avec la masculinité, celle de la passivité
avec la féminité, nous semble être un fait biologique, mais elle
n'est nullement aussi régulièrement décisive, ni aussi exclusive
que nous serions enclins à le croire.(151)

Les avatars de ces intrications et de ces désintrications
pulsionnelles sont si importants qu'ils laissent des traces
qu'on ne peut ignorer : "l'évolution de la pulsion nous de-
viendrait un fait plus aisément compréhensible si nous tenions
compte de l'histoire de cette évolution et de la survivance
des stades intermédiaires."⁽¹⁵²⁾ L'exemple le plus typique est
probablement celui de la paire contrastée de l'amour et de la
haine :

"L'amour et la haine qui nous apparaissent comme des
contraires pleinement tangibles ne sont donc toutefois pas, vis-
à-vis l'un de l'autre, dans un rapport simple. Ils ne sont pas
issus de la scission de quelque chose de primitivement commun,
mais ont des origines différentes et ont, chacun, subi une évo-
lution particulière avant de s'être constitués en contraires,
sous l'influence de la relation plaisir-déplaisir."⁽¹⁵³⁾

Ces nouvelles vues concernant le régime libidinal conduisent
presque aussitôt à des applications cliniques originales. En
1916 sont décrites les personnes qui "échouent devant le suc-
cès" et sont "incapables de supporter leur bonheur."⁽¹⁵⁴⁾ L'ana-
lyse montre que cette impossibilité résulte d'une privation inté-
rieure qui "doit provenir du moi et contester à la libido le droit
de s'orienter vers les autres objets dont elle cherche à présent
à s'emparer"⁽¹⁵⁵⁾ : ces forces de la conscience morale, émanées de
la culpabilité œdipienne, rendent compte de ces insuccès répétés.

(151), *ibidem* - p. 56

(152), *ibidem* - p. 51

(153), *ibidem* - p. 63

(154), *Quelques types de caractères* in *Essais de psychanalyse appliquée* - p. 122 et 123

(155), *ibidem* - p. 114

En 1917, Freud explique les trois grandes humiliations de l'humanité : cosmologique (héliocentrisme), biologique (évolutionnisme), psychologique (inconscient) ; si les hommes résistent autant à ces découvertes scientifiques, c'est qu'elles heurtent leur narcissisme. À ce propos, il évoque la philosophie de Schopenhauer "dont la volonté inconsciente équivaut aux instincts psychiques de la psychanalyse."⁽¹⁵⁶⁾

Enfin, l'étude de "l'inquiétante étrangeté" (1919) met en pleine lumière l'automatisme de répétition⁽¹⁵⁷⁾ sur quoi nous devons maintenant concentrer à nouveau notre attention.

*

* *

Tous les critiques ont été frappés par le pessimisme du texte exclusivement réservé en 1920 à l'étude de la répétition.⁽¹⁵⁸⁾ Freud y utilise pour la première fois la notion de compulsion de répétition pour identifier et isoler les *instincts de mort*, désormais distingués des instincts sexuels par cette tendance spéciale agissant "au delà du principe de plaisir". Agé de 64 ans, en pleine possession de son génie théorique et technique, il s'arrête un instant pour se consacrer à une méditation plus générale : quelle est la limite de la thérapeutique ? et, par suite, quel est le fondement de la maladie ? que pouvons-nous changer au destin de l'homme ? quelles sont les forces qui s'opposent en lui au changement ?

Pour résoudre ces problèmes, il compose une nouvelle œuvre si célèbre et si riche que notre commentaire s'efforcerait en vain d'en exposer exhaustivement les idées princi-

(156), *ibidem* - p. 147

(157), *ibidem* - p. 191

(158), *Au-delà du principe de plaisir* in *Essais de Psychanalyse*

pales. Examinons tout d'abord les faits invoqués avant d'étudier les hypothèses qu'ils ont suscitées.

Dans une première catégorie, nous pouvons ranger des acquisitions déjà anciennes : la tendance à la stabilité, empruntée à Fechner, définit la fonction du psychisme comme celle d'un appareil qui vise à réduire les impressions désagréables en obtenant la satisfaction des besoins. Mais cette régulation n'est pas toujours souveraine : "sous l'influence de l'instinct de conservation du moi, le principe de plaisir s'efface et cède la place au *principe de réalité* qui fait que, sans renoncer au but final que constitue le plaisir, nous consentons à en différer la réalisation, à ne pas profiter de certaines possibilités qui s'offrent à nous de hâter celle-ci, à supporter même à la faveur du long détour pour arriver au plaisir, un déplaisir momentané."(159)

Dans d'autres cas, le retour du refoulé causé par "les conflits et les divisions qui se produisent dans la vie psychique à l'époque où le moi accomplit son évolution vers des organisations plus élevées et plus cohérentes"(160) aboutit au déplaisir névrotique, c'est-à-dire à "un plaisir qui n'est pas éprouvé comme tel."(161)

Cependant, alors que nous étions restés jusqu'à maintenant à *l'intérieur* du principe de plaisir, nous allons être amenés à nous porter *au-delà*. Dans cette seconde catégorie de faits, nous rencontrons les "névroses traumatiques" : la guerre les a multipliées et elle a montré "l'inanité des tentatives consistant à rattacher ces affections à des lésions organiques du système nerveux, qui seraient elles-mêmes consécutives à des

(159), *ibidem* - p. 8

(160), (161), *ibidem* - p. 8 et 9

violences mécaniques”(162) ; elles existent en temps de paix (catastrophes, accidents...) où elles impliquent également un “danger pour la vie” tout en se produisant “en dehors de toute violence mécanique brutale.”(163) Ce qui domine le tableau morbide, c’est donc la présence d’un choc psychologique intense (peur, frayeur ...) et l’absence de choc somatique (ni lésion, ni blessure). On voit l’intérêt de ce phénomène : il permet d’observer directement la pathogénie du choc psychologique qu’on pouvait seulement reconstruire chez Hans et Dora ; il équivaut à une sorte d’expérimentation naturelle. Toutefois, il semble ne comporter aucune angoisse, à la différence de la névrose infantile : “l’angoisse est un état d’attente de danger, de préparation au danger, connu ou inconnu il y a dans l’angoisse quelque chose qui protège contre la frayeur et contre la névrose qu’elle provoque.”(164) Or, après un tel choc, “le sujet se trouve constamment ramené à la situation constituée par l’accident et se réveille chaque fois avec une nouvelle frayeur”(165) : l’impression a été tellement forte “quelle revient au malade même pendant le sommeil. Il y aurait, pour ainsi dire, fixation psychique du malade au traumatisme.”(166) Non seulement, comme chez Hans, le rêve n’a pu exercer sa fonction de gardien du sommeil mais, de plus, pour rester fidèle au “principe du plaisir” qui lui donne pour objet la réalisation d’un désir, il faudrait “appeler à la rescousse les mystérieuses tendances masochistes.”(167)

Vingt-cinq années de psychothérapie ont révélé à Freud ces “névroses de destinée” dont la source nous ramène au passé infantile. La plupart du temps, en effet, le “principe du plaisir” y est limité par le “principe de réalité” : l’“épanouis-

(162), ibidem - p. 11

(163), ibidem - p. 11

(164), ibidem - p. 12

(165), (166), ibidem - p. 12

(167), ibidem - p. 13

sement précoce de la vie sexuelle infantile devait avoir une très courte durée, en raison de l'incompatibilité des désirs qu'il comportait avec la réalité et avec le degré de développement insuffisant que présente la vie infantile.”(168) La notion de “cicatrice narcissique” élaborée à ce propos évoque l'idée d'une succession de traumatismes qui laissent leur trace sous la forme ultérieure d'un “sentiment d'infériorité” : “à la faveur du transfert, le névrotique reproduit et ranime avec beaucoup d'habileté toutes ces circonstances indésirées et toutes ces situations affectives douloureuses.”(169) Le malade, compulsivement animé par son ancienne impression d'échec, tend à faire échouer le traitement actuel en revivant des événements qui n'impliquent aucune possibilité de plaisir. On trouverait d'ailleurs des attitudes comparables dans l'existence de personnes non névrotiques dont la destinée paraît moins s'expliquer par la pression de l'actualité extérieure que par des influences subies au cours de la première enfance : toutes leurs relations avec leurs prochains se terminent de la même façon défavorable. En présence de ce “retour éternel du même”, chez les normaux comme chez les malades, on ne peut donc “s'empêcher d'admettre qu'il existe dans la vie psychique une tendance irrésistible à la reproduction, à la répétition, tendance qui s'affirme sans tenir compte du principe du plaisir, en se mettant au-dessus de lui.”(170)

L'observation occasionnelle d'un jeu ajoute enfin une pièce indispensable à notre système, en nous fournissant un matériel à la fois infantile et normal. Un garçon de dix-huit mois, en bons termes avec ses parents, se dédommageait du départ et de l'absence de sa mère “en reproduisant, avec les objets qu'il avait sous la main, la scène de la disparition et de la

(168), ibidem - p. 21

(169), ibidem - p. 22

(170), ibidem - p. 24

réapparition.”(170bis) À la passivité où le condamne cette absence comme à un spectacle, il réagit ainsi en reproduisant en acte un évènement pénible : “il est donc permis de se demander si la tendance à s’assimiler psychiquement un évènement impressionnant, à s’en rendre complètement maître peut se manifester par elle-même et indépendamment du principe du plaisir.”(171)

Dans des circonstances très différentes les unes des autres, le “principe du plaisir” nous a semblé en défaut : chez l’enfant et l’adulte normaux, le transfert, phénomène psychologique général, aboutit curieusement à une répétition de comportements fâcheux, sinon catastrophiques ; en pathologie, des traumatismes, récents ou passés, persévèrent dans la cure avec une rigidité qui rend difficile la guérison de la névrose de transfert. Pour rendre compte de ces données, la passion spéculative de Freud connaît une véritable recrudescence : tandis que la compulsion de répétition agissait jusqu’alors en tant que principe de régulation emprunté aux puissances de la vie, elle requiert maintenant sa propre justification, et c’est de la mort qu’elle participe désormais : au lieu d’expliquer la vie, elle est elle-même expliquée par la mort.

*

* *

L’importance de la réflexion théorique dans l’essai que nous étudions se marque d’abord par le nombre de pages qui lui sont consacrées : environ les deux tiers. Elle résulte d’ailleurs d’une volonté délibérée de l’auteur : “ce qui suit doit être considéré comme de la pure spéculation, comme un effort de s’élever bien au-dessus des faits, effort que chacun

(170bis), ibidem - p. 15

(171), ibidem - p. 16

selon sa propre attitude, sera libre de suivre avec sympathie ou de juger indigne de son attention.”⁽¹⁷²⁾ Toutefois, même si l’hypothèse retenue “est d’un caractère tellement fantaisiste, un mythe plutôt qu’une explication scientifique”⁽¹⁷³⁾ il faut savoir être patients et attendre de nouveaux moyens de recherche et de nouvelles occasions d’études : “seuls les croyants qui demandent à la science de leur remplacer le catéchisme auquel ils ont renoncé, verront d’un mauvais œil qu’un savant poursuive et développe ou même qu’il modifie ses idées.”⁽¹⁷⁴⁾

Ces précautions prises, que peut-on affirmer ? C’est d’abord la signification du rêve qui se trouve contestée :

“ce n’est pas à la faveur de la fonction qu’ils ont acquise sous l’influence du principe de plaisir et qui consiste à procurer au rêveur une réalisation hallucinatoire de ses désirs, que les rêves du malade atteint de névrose traumatique le ramènent toujours et régulièrement à la situation dans laquelle s’était produit le traumatisme. Nous devons plutôt admettre que ces rêves correspondent à un autre objectif, lequel doit être réalisé avant que le principe de plaisir puisse affirmer sa maîtrise. Ils ont pour but de faire naître chez le sujet un état d’angoisse qui lui permette d’échapper à l’emprise de l’excitation qu’il a subie et dont l’absence a été la cause de la névrose traumatique.”⁽¹⁷⁵⁾

La perspective ainsi ouverte sur la fonction de l’appareil psychique témoigne d’un double progrès théorique. En premier lieu, l’approfondissement des analyses psychologiques des vingt-cinq dernières années (1895-1920) enrichit le concept d’angoisse, alors que la *Science des Rêves* ébauchait seulement la notion d’une finalité possible des impressions désagréables⁽¹⁷⁶⁾ et que les *Trois Essais* faisaient d’elle une simple

(172), ibidem - p. 26

(173), ibidem - p. 66

(174), ibidem - p. 74

(175), ibidem - p. 35 et 36

(176), ibidem - p. 491 ; voir la citation plus haut dans ce Rapport (p. 81, Note 67)

tension de frustration⁽¹⁷⁷⁾ ; en second lieu, on ne renonce plus à s'interroger sur l'aspect biologique des pulsions pour mieux comprendre la vie mentale comme on le faisait en 1915.⁽¹⁷⁸⁾ Freud est fidèle à l'esprit de sa doctrine en évitant ainsi de séparer l'organisme de la pensée, et il découvre une loi "plus primitive que la tendance à rechercher le plaisir et à éviter le déplaisir."⁽¹⁷⁹⁾

On pourrait appeler *théorie traumatique du psychisme* le système exposé à partir du chapitre IV de *Au-delà du principe du plaisir* : "pour l'organisme vivant, la protection contre les excitations constitue une tâche presque plus importante que la réception d'excitations."⁽¹⁸⁰⁾ Il n'y a pas d'"opposition absolue" avec l'interprétation psychologique du choc qui "met l'accent étiologique", non sur la violence mécanique, mais sur la frayeur et la conscience du danger qui menace la vie.⁽¹⁸¹⁾ En réalité, il ne s'agit pas de revenir à l'hypothèse d'une lésion histologique : "nous attribuons l'action du choc à la rupture de la barrière de protection de l'organe psychique, avec toutes les conséquences qui en résultent."⁽¹⁸²⁾ En effet, la nouvelle hypothèse freudienne consiste, non pas à négliger la signification psychologique de la frayeur, mais à l'envisager d'un point de vue plus fonctionnel que clinique, grâce à une extension de la notion de "liaison", jadis empruntée à Breuer.⁽¹⁸³⁾ La frayeur, c'est l'absence de prépa-

(177), *Trois essais sur la théorie de la sexualité* : "la libido se change en angoisse dès le moment qu'elle ne peut atteindre à une satisfaction" p. 155

(178), "l'étude des sources pulsionnelles n'appartient plus au domaine de la psychologie ... un masochisme primitif... semble bien ne pas exister" "les pulsions et leur destin" in *Métapsychologie* - p. 36 et 45

(179), *Au delà...* ibidem - p. 36

(180), ibidem - p. 30

(181), (182), ibidem - p. 35

(183), ibidem - p. 34 et 40

ration au danger : les systèmes appelés les premiers à subir les excitations ne peuvent lier l'énergie qu'elles fournissent. L'angoisse, au contraire, comporte une surcharge énergétique de ces systèmes, par là rendus aptes à constituer une dernière ligne de défense contre les excitations. Contre les excitations extérieures, les organes des sens nous défendent en prélevant comme par des antennes, de petites quantités d'énergie. Mais nous serions démunis contre les excitations intérieures car elles se confondent avec nous-mêmes ; l'angoisse est qualitativement saisie comme la présence immédiate d'un danger interne :

“Contre le dedans, il n'y a pas de moyen de protection possible, si bien que les excitations provenant des couches profondes se propagent telles quelles, sans subir le moindre amortissement, au système C., certaines particularités de leur succession donnant lieu à la série de sensations de plaisir et de déplaisir... Du fait que la couche corticale, point d'arrivée des excitations, ne possède pas de barrière de défense contre les excitations venant du dedans, la propagation de celles-ci acquiert une grande importance économique et donne souvent lieu à des troubles économiques qui peuvent être assimilés aux névroses traumatiques.”(184)

Alors que le principe du plaisir nous détache du présent pour investir dans le rêve le *souvenir d'un objet désiré*, l'angoisse nous ramène au présent par un investissement spécial⁽¹⁸⁵⁾ qui nous protège contre une réaction instinctive prochaine.

La terminologie familière à Breuer permet de situer cette acquisition récente par rapport à nos connaissances antérieures : “la tâche des couches supérieures de l'appareil psychique consisterait donc à lier les excitations instinctives obéissant aux processus primaires. En cas d'échec, il se produirait une perturbation analogue à la névrose traumatique, et c'est seu-

(184), ibidem - p. 34 et 40

(185), appelé contre-investissement.

lement lorsque les couches supérieures ont réussi à s'acquitter de leur tâche que le principe du plaisir (ou le principe de réalité qui en est une forme modifiée) peut sans contestation affirmer sa maîtrise. En attendant ce moment, l'appareil psychique a pour mission de se rendre maître de l'excitation, de la lier, et cela non en opposition avec le principe du plaisir, mais indépendamment de lui et, en partie, sans en tenir compte.”(186) C'est pourquoi, dans son jeu, l'enfant peut, par exemple, reproduire un événement, même désagréable : par son activité, il maîtrise la forte impression qu'il en a reçue ; au lieu de se borner à la subir, il se grandit à ses propres yeux ; l'aspect *itératif* de son comportement ne doit pas masquer son sens *maturatif*. C'est pourquoi aussi, dans l'analyse, le malade, pour une raison diamétralement opposée, se conduit comme un enfant qui n'a pu entièrement grandir : la tendance à la répétition qui se dresse devant lui comme un obstacle thérapeutique et l'empêche de se détacher de son médecin transcende le principe du plaisir. N'ayant pu se montrer suffisamment “tonique”(187) en temps utile pour lier les excitations internes qui l'assaillaient, il paraît condamné à subir une angoisse constante : “il est à supposer que ce qui fait naître cette tendance démoniaque, c'est la vague d'angoisse, la crainte qu'éprouvent les gens non familiarisés avec la psychanalyse de voir se réveiller en eux quelque chose qu'à leur avis on ferait mieux de laisser dormir.”(188)

La réflexion épistémologique conçoit alors, à l'intérieur même de la théorie des instincts, une limite définitive au changement psychologique : “à un moment donné, une force dont nous ne pouvons encore avoir aucune représentation a réveillé

(186), *ibidem* - p. 40

(187), Expression de Breuer - *ibidem* - p. 40

(188), *ibidem* - p. 41

dans la matière inanimée les propriétés de la vie. Il s'agissait peut-être d'un processus ayant servi de modèle et analogue à celui qui, plus tard, a fait naître, dans une certaine couche de la matière vivante, la conscience. La rupture d'équilibre qui s'est alors produite dans la substance inanimée a provoqué dans celle-ci une tendance à la suppression de son état de tension, la première tendance à retourner à l'état inanimé.”(189) D'ordinaire, “nous sommes habitués à voir dans l'instinct un facteur de changement et de développement, et non le contraire, c'est-à-dire un facteur de conservation.”(190) C'est que nous oublions cette élasticité organique”, cette “inertie de la vie organique”(191) qui nous conduisent “à attribuer à l'évolution organique comme telle, c'est-à-dire l'évolution progressive, à l'action de facteurs extérieurs, perturbateurs, et détournant l'organisme de sa tendance à la stagnation.”(192) La distinction de Breuer entre l'énergie libre et l'énergie liée importe donc en psychologie un mécanisme plus général qui nous interdit de nous laisser prendre plus longtemps à la “fausse impression de forces tendant au changement et au progrès”(193) : la “liaison”, passage à l'état de “repos immobile”(194), préexiste à la fonction inhibitrice du moi sous la forme de l'instinct de mort, visant “à reproduire, à rétablir un état antérieur.”(195) Nous n'aboutissons nullement à des conclusions “profondes”, “voire quelque peu mystiques”(196) c'est rester “positif” que de constater que “*la fin vers laquelle tend toute la vie est la mort*”(197) et qu'inversement

(189), ibidem - p. 44

(190), (191), ibidem - p. 42

(192), (193), ibidem - p. 43

(194), ibidem - p. 34

(195), ibidem - p. 42

(196), ibidem - p. 43

(197), ibidem - p. 44

“*le non-vivant est antérieur au vivant.*”(198) Le plaisir, concept-clé de la psychologie moderne,(199) affecte une substance dont le sort est déjà fixé : à l’avenir, la psychologie différentielle distinguera les espèces et les individus suivant leur facilité plus ou moins grande à mourir.(200) Chez l’homme, l’apparition du moi n’est qu’un détour finalement inutile pour un organisme “qui ne veut mourir qu’à sa manière.”(201)

Cette description austère de la condition humaine se confirme les années suivantes, en installant le conflit des instances au cœur de l’individu : le *moi* est “divisé, partagé en deux parties, dont l’une s’acharne contre l’autre.”(202) Cette nouvelle instance, héritière du Narcissisme, c’est *l’idéal du moi* : “nous lui avons assigné pour fonctions, l’observation de soi-même, la conscience morale, la censure des rêves et le rôle décisif dans le processus de refoulement.”(203) La réflexion sociologique permet de compléter par une autre dimension le modèle suggéré par la psychopathologie : “à partir de ce moment le *moi* établit une relation entre un objet et *l’idéal du moi* émané de lui-même, et il est possible que nous assistions ici à la reproduction, à l’intérieur du moi, des actions et réactions réciproques qui, d’après ce que nous a révélé la théorie des névroses, se déroulent entre l’objet extérieur et le moi total.”(204) Cette participation de plus en plus intense du sujet à la vie de son groupe, contemporaine de sa différenciation psychique, crée d’ailleurs des occasions de dérèglement fonctionnel : elle augmente sa labilité, sa mobilité et favo-

(198), *ibidem* - p. 44

(199), Freud - *Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité* - p. 131

(200), Freud - *Au-delà du Principe du Plaisir*, in *Essais de Psychanalyse* - p. 44

(201), *ibidem* - p. 45

(202), (203), *Psychologie collective et analyse du moi* in *Essais de psychanalyse* - p. 122

(204), *ibidem* - p. 146

rise la régression. Tantôt il s'agit de pathologie : "la misère du mélancolique est l'expression d'une opposition aigüe entre les deux instances du *moi*, opposition par suite de laquelle l'idéal, sensible à l'excès, exprime sa condamnation impitoyable du *moi* par la manie de la petitesse et de l'auto-humiliation."⁽²⁰⁵⁾ Tantôt, l'étude des sociétés nous montre que les privations et les restrictions des individus ne peuvent être supportées trop longtemps, et c'est alors la "fête magnifique" où se célèbre, par régression "la rentrée de l'idéal dans le moi".⁽²⁰⁶⁾ Quant à la source de cet idéal, on la trouve "dans la première et la plus importante identification qui ait été effectuée par l'individu : celle avec le père de sa préhistoire personnelle."⁽²⁰⁷⁾

Et s'il apparaît plus tard comme l'héritier du complexe d'Œdipe après avoir rencontré les problèmes posés par les identifications parentales : "ce *super-moi* n'est cependant pas un simple résidu des premiers choix d'objets par le *soi* ; il a également la signification d'une formation destinée à réagir énergiquement contre ces choix."⁽²⁰⁸⁾ Il est donc à son tour l'origine d'une dépendance qui peut aller jusqu'à la sauvagerie ; et c'est ici que se rejoignent, non plus le sentiment de culpabilité et la notion de mort, que nous avons vu plus haut se côtoyer,⁽²⁰⁹⁾ mais la conscience morale et l'instinct de mort : "nous trouvons que le *super-moi*, très puissant, qui a attiré la conscience de son côté, sévit contre le moi avec une violence inouïe, comme s'il avait accaparé tout le sadisme dont dispose l'individu.... Ce qui désormais domine dans le *super-moi*, c'est une sorte de culture pure

(205), *ibidem* - p. 149

(206), *ibidem* - p. 148

(207), *Le Moi et le Soi* in *Essais de psychanalyse* - p. 185

(208), *ibidem* - p. 189, rappelons que, dans la traduction citée, le "soi" correspond au "ça".

(209), cf. p. 95 et 96 de ce Rapport.

de l'instinct de mort qui réussit souvent à pousser le *moi* à la mort.”(210)

Aussi la psychopathologie de la mélancolie nous apporte-t-elle de précieux renseignements pour enrichir la spéculation théorique. À la fois héritier du Narcissisme et de l'Œdipe, le Surmoi intègre son histoire dans le “destin” des pulsions ; pour qu'il puisse “devenir une sorte de réservoir dans lequel viennent s'accumuler les instincts de mort,”(211) il faut imaginer une *dissociation des instincts* : “*le super-moi*, on le sait, est né à la faveur d'une identification avec le prototype paternel. Toute identification de ce genre suppose une déssexualisation, voire une sublimation. Après la sublimation, les éléments érotiques ne sont plus assez forts pour immobiliser tous les éléments destructifs qui se manifestent alors par une tendance à l'agression et à la destruction.”(212)

(210), *Le Moi et le Soi* - p. 211

(211), *ibidem* - p. 212

(212), *ibidem* - p. 213

III - TRIPARTITION DE L'ÂME ET PHILOSOPHIE FREUDIENNE

Qu'il existe une philosophie freudienne en 1923, cela nous paraît désormais évident : depuis l'ère pré-analytique jusqu'à l'élaboration du dernier modèle de l'appareil psychique, notre auteur pose des jalons qui lui servent de points de repère ; la philosophie de la vie (Fechner), de l'inconscient (Hartmann), des instincts (Schopenhauer), de l'intuition temporelle et de l'impératif catégorique (Kant) et finalement la philosophie de l'amour (Platon). Le dualisme auquel elle aboutit (Eros et Thanatos) la rend sans doute difficilement assimilable pour ceux qui sont plus familiers du dualisme cartésien (corps étendu et âme pensante). Cette séparation, en effet, est non seulement étrangère à la pensée grecque ou germanique, mais c'est également contre ses conséquences qu'a dû réagir dès 1890, la clinique des névroses. Voyons maintenant comment, le système topique une fois définitivement arrêté, la psychologie de la répétition en vient à se prolonger d'une philosophie de la résistance au changement.

*

* *

Le premier texte qui pose la question en ces termes est le *problème économique du masochisme* (1924) : dans les *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* comme dans *les pulsions et leurs destins*, le masochisme dérive d'un sadisme antérieur ; depuis *Au-delà du principe de plaisir*, au contraire, l'introduction de l'instinct de mort entraîne l'hypothèse d'un masochisme primaire : "le masochisme peut s'observer sous trois formes ; comme condition imposée à l'excitation sexuelle, comme expression de la féminité et comme norme du comportement."(213)

(213), Nous traduisons le texte de la Standard Edition Vol XIX p. 161 Strachey note que le mot "behaviour" est en anglais dans l'original.

Mais cette classification tripartite ne doit pas dissimuler *l'unité fondamentale et naturelle du masochisme* :

“dans les organismes unicellulaires la libido rencontre l'instinct de mort, ou de destruction, qui y prédomine et cherche à désintégrer l'organisme cellulaire, à conduire chaque organisme unicellulaire dissocié, (le composant) jusqu'à l'état de stabilité inorganique (ce qui ne peut être que relatif). La libido a pour tâche de neutraliser cet instinct destructeur : elle y parvient en le détournant largement vers l'extérieur - aussitôt avec l'aide d'un système organique particulier, l'appareil musculaire - contre les objets du monde extérieur. Cet instinct s'appelle alors l'instinct de destruction, de possession, ou la volonté de puissance. Une partie de l'instinct est directement placée au service de la fonction sexuelle, où elle a un rôle important à jouer : c'est le sadisme proprement dit. Une autre ne participe pas à cette externalisation ; elle demeure au sein de l'organisme et, avec l'aide de l'excitation sexuelle décrite plus haut elle est alors liée à la libido. C'est là que nous avons d'abord identifié le masochisme érotogène.”(214)

Dès lors, on comprend que le psychanalyste se trouve rarement en présence d'un instinct pur, de vie ou de mort ; il est surtout confronté au résultat de leur intrication ou de leur désintrication : la “réaction thérapeutique négative” manifeste la cruauté d'un Surmoi agressif. Si le masochisme moral est si dangereux c'est qu'il tient pour une part de l'instinct de mort tout en procurant au sujet la jouissance de son auto-destruction : ce qui semblait un paradoxe pour la psychologie des fonctions vitales devient la loi inexorable d'une philosophie de la nature.

*

* *

En 1930, c'est une philosophie de la culture qui s'efforce de situer l'homme dans le monde : “l'idée que l'être humain puisse être renseigné sur les liens qui l'unissent au monde

ambiant par un sentiment immédiat et l'orientant dès l'origine dans ce sens, cette idée semble si étrange, s'insère si mal dans la trame de notre psychologie qu'un essai d'interprétation psychanalytique, c'est-à-dire génétique, s'impose à son sujet.”(215)

Cette réflexion aborde en premier lieu les problèmes du changement sous l'angle temporel : à l'inverse de l'évolution biologique, qui ne conserve pas les phases antérieures, puisqu'il est impossible de “détecter l'embryon chez l'adulte”, la durée psychique admet la “persistance de tous les stades passés au sein du stade terminal”(216) ; “le passé peut se perpétuer dans l'âme il n'est pas *nécessairement* exposé à la destruction.”(217) C'est ainsi que le “sentiment océanique” d'appartenir au “grand Tout” se rattache au besoin infantile de protection par le père et “tend en quelque sorte au rétablissement du narcissisme illimité”(218) : c'est la véritable origine de l'attitude religieuse.

Mais il ne suffit pas de définir la dimension selon laquelle l'homme peut se transformer pour se civiliser ; il faut, en second lieu, établir comment il peut éviter les “graves désordres”(219) qui risquent de se produire lorsqu'il veut “refuser satisfaction à un instinct.”(220) On connaît déjà les règles du Tabou, qui constituèrent le premier code de Droit : “Eros et Ananké sont ainsi devenus les parents de la civilisation humaine dont le premier succès fut qu'un plus grand nombre d'êtres purent rester et vivre en commun.”(221)

(215), *Malaise dans la civilisation* in *Revue française de psychanalyse* - P. 693

(216), (217), *ibidem* - p. 699

(218), *ibidem* - p. 700

(219), *ibidem* - p. 725

(220), *ibidem* - p. 724

(221), *ibidem* - p. 727

Le progrès des sociétés toutefois, depuis l'état primitif, n'a pu supprimer complètement la sauvagerie initiale : "cette tendance à l'agression, que nous pouvons déceler en nous-mêmes et dont nous supposons à bon droit l'existence chez autrui, constitue le facteur principal de perturbation dans nos rapports avec notre prochain ; c'est elle qui impose à la civilisation tant d'efforts."(222) La persévération d'une telle pulsion au cours des siècles ne fait qu'apporter un argument de plus à l'hypothèse de l'instinct de mort : si l'homme a si peu changé, c'est que sa nature est essentiellement conservatrice. Le seul changement notable n'implique qu'un remaniement interne des individus : "l'agression est *introjectée*, intériorisée, mais aussi, à vrai dire renvoyée au point même d'où elle était partie : en d'autres termes, retournée contre le propre moi. Là, elle sera reprise par une partie de ce moi, laquelle, en tant que surmoi, se mettra en opposition avec l'autre partie."(223)

On ne saurait malgré tout minimiser cette transformation par quoi le civilisé diffère du primitif ; même s'il ne modifie pas la nature de l'homme, le développement culturel affecte sa structure : "quand une pulsion instinctive succombe au refoulement, ses éléments libidinaux se transforment en symptômes, ses éléments agressifs en sentiment de culpabilité."(224)

C'est pourquoi, finalement, l'homme moderne court de plus grands risques d'être un névrosé.

*

* *

C'est pourquoi, aussi sans doute, sept ans plus tard, l'appréciation des moyens thérapeutiques dont on dispose

(222), *ibidem* - p. 737

(223), *ibidem* - p. 747

(224), *ibidem* - p. 762

pour le soulager aggrave encore le pessimisme freudien : “la puissance constitutionnelle des instincts et la défavorable modification du moi réalisée en cours de la lutte défensive, le moi ayant été disloqué et rétréci, constituent les facteurs qui s’opposent à l’influence de la psychanalyse et qui peuvent prolonger à l’infini la durée de celle-ci.”⁽²²⁵⁾ S’il s’institue en effet un renforcement réciproque des caractères contraignants du milieu et de ceux qui aboutissent à priver le sujet de son énergie, on voit s’amenuiser l’efficacité du traitement. Mais ne peut-on trouver des ressources du côté des pulsions ? : “quelque importance décisive que puisse avoir, dès le début, le facteur constitutionnel, il n’est pas interdit de penser qu’un renforcement de pulsions survenu plus tard dans la vie puisse produire des effets analogues. Il serait alors bon de modifier les termes et de remplacer le mot *constitutionnel* par le mot *actuel*, de parler de la force actuelle des pulsions”⁽²²⁶⁾

Dans ces conditions, s’il reste impossible de supprimer les pulsions, il est peut être permis de viser la soumission de l’instinct c’est-à-dire “l’intégration totale de la pulsion dans l’ensemble harmonieux du moi.”⁽²²⁷⁾ C’est en faisant appel à la “sorcière métapsychologie”⁽²²⁸⁾ qu’on peut se représenter cette harmonie : “la santé ne se peut autrement définir que du point de vue métapsychologique, rapportée à des équilibres de forces entre diverses instances de l’appareil psychique”⁽²²⁹⁾ : par exemple le moi peut s’affaiblir pendant le sommeil ou une intoxication tandis que la puberté augmente au contraire l’intensité des pulsions : c’est “la puissance invincible du facteur

(225), *Analyse terminée et analyse interminable* in *Revue française de psychanalyse* - n. 8

(226), (227), *ibidem* - p. 11

(228), (229), *ibidem* - p. 12

quantitatif dans la causation de la maladie.”(230) On sait également que la consolidation des mécanismes de défense en traits de caractères rigides, la viscosité de la libido sont encore des facteurs de résistance au traitement. Et l’on discerne partout “le comportement des deux instincts primitifs dont la répartition, le mélange, la désintrication ne se peuvent concevoir limités à une seule région de l’appareil psychique.”(231)

Comme dans l’ouvrage précédent, le but le plus louable des études psychologiques est de caractériser l’instinct de mort comme obstacle principal au changement.

*

* *

Quels enseignements peut-on tirer de la psychologie des profondeurs pour accomplir ce travail ? De l’aveu de Freud, “l’instinct de mort, de destruction ou d’agression, a généralement peu d’adeptes et ne s’est, il faut le dire, pas imposé, même parmi les psychanalystes.”(232) Il n’y renonce pas pour autant et saisit l’occasion de ces critiques pour préciser sa pensée en la situant par rapport à celle d’Empédocle (d’Agrigente)(233) : les deux “principes” de celui-ci (“amour” et “discorde”) soutiennent entre eux une lutte perpétuelle analogue à celle d’Eros et de Thanatos. Mais tandis que le penseur grec s’appuie sur des “fantaisies cosmiques”, la théorie psychanalytique repose “sur des données biologiques”. Ainsi voit-on se dégager l’esprit de la philosophie freudienne : d’une part elle admet que “pour le psychisme le biologique joue vraiment

(230), ibidem - p. 13

(231), ibidem - p. 28

(232), ibidem - p. 30

(233), né vers 495 avant J.C.

le rôle du roc qui se trouve au-dessous de toutes les strates”(234) d'autre part lorsqu'il s'agit de définir les concepts majeurs, comme celui de refoulement, elle refuse de le sexualiser à la manière de Fliess, “c'est-à-dire d'en fonder l'origine sur des bases biologiques et non psychologiques.”(235) Au total, Freud se défend à la fois de “réduire” la vie et la psychologie à autre chose qu'elles-mêmes en niant leur spécificité : “la matière vivante se différencie nettement pour nous du monde inanimé, nous ne parlons plus de mélange et de séparation des particules de matière, mais de jonction et de désintrication des composantes instinctuelles. Nous avons en outre donné au principe de discorde une base jusqu'à un certain point biologique en ramenant notre instinct de destruction à l'instinct de mort et à la poussée vers l'inanimé de tout ce qui vit.”(236)

Si l'on examine enfin la philosophie freudienne dans la mesure où elle s'intéresse à la culture après s'être située au sein des puissances vitales, on y découvre une idée entièrement nouvelle susceptible de “réformer toute notre notion de conflit psychique”(237) : celle d’“agression libre.”(238) En effet, si nous admettons bien qu'en se civilisant “l'homme voit s'intérioriser, pénétrer au-dedans de lui-même son agression”,(239) on ne comprend pas pourquoi, en présence de deux objets, sa libido ne pourrait pas se *partager* entre eux au lieu de susciter des forces *antagonistes* : “on a tout à fait l'impression que l'aptitude au conflit est quelque chose de particulier, de nouveau, dans la situation, quelque chose qui ne dépend pas de la quantité de libido. Cette tendance indé-

(234), *ibidem* - p. 37

(235), *ibidem* - p. 36

(236), *ibidem* - p. 32

(237), *ibidem* - p. 30

(238), (239), *ibidem* - p. 30

pendante du conflit n'est guère attribuable qu'à la mise en jeu d'une part d'agression libre."⁽²⁴⁰⁾ L'instinct de mort et d'agression nous apporte ici, au-delà des exigences d'une psychologie quantitative la qualité, la valeur et la signification d'une autre manière d'exister : si l'homme refuse de changer, ce n'est plus seulement qu'il est entraîné par une nature qui le pousse à jouir ; c'est qu'il est aussi retenu par une nature qui tend à le réabsorber dans le grand repos initial. Le sujet n'est qu'une angoisse passagère au regard du "principe de Nirvana."

*

* *

Ce coup d'œil rétrospectif sur l'ensemble de l'Œuvre nous permet de constater que la compulsion de répétition y occupe une place privilégiée. Une vue rapide souligne trop souvent l'accent particulier qu'elle prend en s'associant à l'instinct de mort. En réalité, elle le précède de beaucoup et ce qui nous semble le plus significatif c'est l'apparition corrélative d'un deuxième instinct et d'une troisième instance. Tant que le plaisir occupe seul la scène, il suffit à l'homme de se heurter à la réalité pour entrer en conflit avec lui-même du fait de la répétition du besoin. Dès l'instant où ce n'est plus seulement la satisfaction du sujet qui se trouve différée, mais où son existence même est mise en cause par le besoin de répétition d'un état antérieur, le progrès de sa différenciation interne répond à la nécessité d'assumer un nouveau conflit.

La philosophie freudienne permet d'en définir les termes. Dans l'Esquisse, "chef d'œuvre de modèle théorique fonction-

(240), ibidem - p. 30

nant sans base expérimentale”(241), la théorie quantitative du psychisme est limitée par la notion d’une *utilité* des régulations vitales. Le développement de la clinique psychanalytique fournit ensuite un matériel concret, sinon expérimental, pour enrichir la spéculation : les formes supérieures de la pensée (verbalisation du patient, interprétation du thérapeute) aménagent la résolution du transfert en assouplissant les répétitions pathologiques. Mais il faut bientôt reconnaître, au cœur de la compulsion, l’intervention d’une activité de “liaison” dont l’essence nous indique une seconde fois l’insuffisance d’une explication purement quantitative du fonctionnement mental : maintenant, c’est *l’inutilité* des régulations vitales que souligne le conflit institué entre la nature et l’individu. Le plaisir lui-même est devenu étranger pour un être destiné à s’anéantir plus qu’à changer : “nous nous sommes gardés par là de tomber dans le préjugé selon lequel culture équivaldrait à progrès et tracerait à l’homme la voie de la perfection ... Le développement de la civilisation nous apparaît comme un processus d’un genre particulier qui se déroule au-dessus de l’humanité.”(242)

Ainsi sommes-nous justifiés d’avoir accordé une attention spéciale à la philosophie de Freud ; elle introduit “dans la dynamique conflictuelle, jusque là fondée sur le conflit des instances, un principe absolu, une contradiction radicale qui ne ressortit plus aux nécessités de l’évolution, à la contingence historique de la genèse des instances, mais traduit un conflit fondamental, une opposition métapsychologique des essences.”(243) Il nous reste à examiner les conséquences de cette doctrine chez quelques uns des successeurs.

(241), D. Anzieu - *l’auto-analyse* - p. 15

(242), “Malaise dans la civilisation” - p. 723

(243), Viderman “De l’instinct de mort” in *Revue française de psychanalyse* - p. 91

IV - PHILOSOPHIE DU FREUDISME ET TRIPARTITION DE LA PSYCHANALYSE

L'expression de Viderman que nous venons d'employer ("opposition métapsychologique des essences") marque exactement la difficulté à laquelle les psychanalystes se trouvent confrontés. Freud, en effet, appelle *métapsychologique* un exposé dans lequel nous aurons pu réussir à décrire un processus psychique d'après ses rapports "*dynamiques, topiques et économiques.*"⁽²⁴⁴⁾ Mais en même temps, il oppose sous les noms d'Eros et de Thanatos, deux instincts dont l'universalité dépasse la simple formulation théorique d'une expérience clinique pour se hausser jusqu'il la métaphysique des essences. Une authentique "invention" - en l'occurrence celle de l'inconscient - suscite toujours un écho dans tous les domaines de l'esprit. Or, il se trouve que l'inconscient ne peut être pensé selon les lois classiques, en particulier celles du changement : "les processus du système I.C.S. sont hors du temps, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés dans le temps, qu'ils ne changent pas avec lui."⁽²⁴⁵⁾ Il existe bien, au sein du processus primaire, une manière de changer : c'est la *mobilité* des investissements. Toutefois, comme elle s'effectue dans une réalité psychique qui remplace la réalité extérieure, elle pose un problème philosophique connu, sinon résolu, celui du rapport de la pensée à son objet. Freud l'indique en une formule dense et abrupte qui définit son registre symbolique : "la représentation consciente englobe la représentation objectale plus la représentation verbale correspondante, tandis que la représentation inconsciente n'est que la représentation objectale seule."⁽²⁴⁶⁾ L'exercice bipolaire de la pensée implique donc la mobilité

(244), "L'inconscient" in *Métapsychologie* - p. 121

(245), *ibidem* - p. 131

(246), *ibidem* - p. 156

des *investissements* : “notre activité psychique s’exerce tout à fait généralement en deux sens opposés, tantôt à partir des pulsions au travers du système I.C.S. jusqu’au travail de la pensée consciente, tantôt à partir des incitations du dehors, à travers le système C.S., P.C.S., jusqu’aux investissements inconscients du moi et des objets.”(247)

Ainsi la réflexion freudienne s’éloigne-t-elle de plus en plus du modèle qui, dans l’Esquisse, prétendait fonder la science du psychisme, pour tendre vers une anthropologie philosophique lorsqu’elle envisage la mort et la culture. Malgré tout, elle conserve toujours le *vocabulaire* de ses origines et c’est pourquoi, pour comprendre le *langage* des psychanalystes,(248) quand ils parlent du changement, il convient d’esquisser le système de leurs différences.

*

* *

Notre existence nous apparaît maintenant sous les traits d’une lutte et d’un compromis entre deux tendances : “si la vie est dominée par le principe de la constance tel que le concevait Fechner, ce qui signifie que la vie constitue un acheminement vers la mort, ce sont les exigences d’Eros c’est-à-dire des instincts sexuels, qui empêchent une baisse de niveau et introduisent de nouvelles tensions.”(249) Pour la première fois, nous nous trouvons en présence d’une anthropologie de la mort qui en fait une force immanente à l’être lui-même ; les exigences de la clinique nous font redécouvrir la nécessité d’associer l’amour à la mort pour comprendre l’homme :

(247), *ibidem* - p. 160 et 161

(248), Cf. J.B. Pontalis *Après Freud* - p. 115

(249), Freud “Le Moi et le Soi” in *Essais de psychanalyse* - p. 203

“il est possible que le chimiste ou le physicien n’ait que faire de la spéculation (encore que l’évolution de ces sciences montre que la recherche la plus rigoureuse finit toujours par déboucher sur les problèmes métaphysiques et les physiciens, sur le tard, se muent régulièrement en philosophes), mais les psychanalystes ne peuvent pas sans paradoxe rester indifférents à des questions qui touchent à l’essence même de leur doctrine. De la réponse que chacun de nous choisit de donner au problème de la mort, qu’elle soit formulée dans son discours ou implicite dans sa démarche intellectuelle, dépend le sens le plus profond que nous accordons à la praxis analytique, à la maladie, à l’homme malade et, par voie de conséquence, se cristallise et s’ordonne le sens métapsychologique de la cure analytique.”(250)

Tous n’interprètent pas cependant de la même manière l’expérience clinique et certains psychanalystes profitent de l’autorisation tacite que leur donnait à l’avance la célèbre conclusion de Freud : “certes, la théorie du caractère régressif des instincts repose, elle aussi, sur des matériaux fournis par l’observation, et notamment sur les faits se rattachant à la tendance à la répétition. Mais il se peut que j’aie exagérée la valeur et l’importance de ces matériaux et de ces faits.”(251) Bibring, par exemple, après avoir étudié le développement et les problèmes de la théorie des instincts,(252) attire notre attention sur l’hétérogénéité de la notion de compulsion de répétition(253) :

1) elle exprime l’inertie de la matière vivante, sa tendance à maintenir l’état de choses naturel.

(250), Viderman “De l’instinct de Mort” - *Revue française de Psychanalyse* - p. 90

(251), Freud *Au-delà du Principe du Plaisir* - p. 68-69

(252), Bibring “The Development and Problems of the Theory of the Instincts”, in *The international journal of psychoanalysis* - XXII, 1941 - p. 102-131

(253), Bibring “The conception of the repetition compulsion, in *The Psycho-analytic Quarterly* - XII - n°4, p. 486-519. Nous condensons ici le premier paragraphe de ce travail.

2) d'où la conservation de certaines formes d'adaptation et une résistance au changement : la vie peut "recevoir une empreinte" ; ce qui est acquis est retenu et reproduit.

3) quand cela est possible, la vie surmonte même et rejette les adaptations imposées ; elle vise à rétablir les situations primitives, c'est-à-dire historiquement les plus anciennes. L'inertie et la conservation deviennent alors un désir actif du passé, une tendance régressive.

4) enfin, du point de vue énergétique, la compulsion de répétition peut être envisagée comme une tendance à l'abréaction. Les grandes quantités d'énergie déchargées par les stimulations traumatisantes sont liées par le contre-investissement et graduellement déchargées par fractions, autant de fois que la stimulation traumatique est répétée.

Deux définitions peuvent résumer ces sens différents : la compulsion de répétition est :

1) l'expression de *l'inertie de la matière vivante*, de la tendance à conserver et à répéter des expériences intenses.

2) un *mécanisme régulateur* dont la tâche est de décharger des tensions par quantités fractionnées, après qu'elles ont été liées.

Il conviendrait donc de distinguer la *tendance répétitive* ou reproductrice à préserver la situation traumatique et la *tendance restitutive* à rétablir la situation prétraumatique. Freud les associe dans une même fonction ; il attribue à la première l'"acting out" dans la vie et dans l'analyse et la seconde aux deux instincts fondamentaux : les instincts de vie essaient de restaurer l'unité perdue de la cellule originare⁽²⁵⁴⁾

(254), voir sur ce point *Au-delà du principe du plaisir*, ouvrage cité, p. 122, 123.

et les instincts de mort de retourner à l'état inorganique. Mais qu'arrive-t-il si l'on emploie la définition littérale de la fonction : retrouver l'état prétraumatique par la répétition de la situation traumatique ? Pour être cohérent, il faudrait remanier la théorie des instincts. Selon Freud, en effet, l'instinct de vie est une tendance à rassembler les fragments dispersés de la substance vivante, ce qui interdit de voir dans la compulsion de répétition un effort pour annuler l'impression traumatique par la répétition de l'événement traumatisant et la décharge partielle simultanée de la tension : puisque le traumatisme annulé par l'instinct de vie est constitué par l'éclatement de la matière vivante, on affirmerait que l'instinct tente cette élimination en reproduisant le traumatisme de la dispersion ! Ne vaudrait-il pas mieux intervertir les définitions, c'est-à-dire appeler instinct de vie celui qui répète le traumatisme de la formation de la vie, et instinct de mort celui qui répète le traumatisme désagréable de la dispersion ? C'est ce qui paraîtrait s'imposer si l'on voulait, comme Freud, associer en un concept unique les deux concepts restitutif et reproductif de la compulsion de répétition envisagée comme une manifestation de l'inertie de la matière vivante.

Si nous la considérons maintenant comme un mécanisme régulateur, dans la mesure où l'appareil psychique a pour tâche de décharger les stimulations soit complètement, soit en les réduisant au plus bas niveau possible, nous trouvons au contraire réunies les fonctions restitutive et reproductrice pour accomplir deux tâches différentes : lier automatiquement les énergies pulsionnelles en raison du besoin de protection contre les excitations intenses et décharger mécaniquement ensuite les tensions ainsi accumulées. Il en résulte une nouvelle

difficulté : la tendance restitutive n'est-elle rien de plus qu'une tendance automatique à la décharge ? Dans le cas du jeu enfantin décrit par Freud, le garçon essayait de maîtriser *activement* le traumatisme.

Nous sommes ainsi ramenés à des problèmes fondamentaux : quelle est la nature de ce principe de conservation opposé au changement ? Quels sont les rapports de la restitution et de la reproduction ? la fonction restitutive est-elle une forme spéciale de la tendance mécanique à la décharge des énergies liées, ou est-elle une tendance active ? Bibring rappelle à ce propos que toute répétition psychique n'est pas déterminée par la compulsion de répétition et il cite la classification imaginée par Hartmann ; d'après celui-ci, la répétition se produit :

- 1) en réponse à des stimuli identiques ;
- 2) quand ce qui a été éprouvé a produit le plaisir ou a évité la douleur, ou était agréable en soi (les répétitions chez l'enfant, surtout celles des activités nouvellement acquises, appartiennent à cette catégorie) ;
- 3) en relation avec des automatismes de pensées et d'action. Ceci conduit à résoudre certains problèmes toujours par les mêmes solutions, ou tout au moins par des solutions très similaires. Dans ce cas une sorte d'indépendance par rapport au principe de plaisir paraît évidente, au moins jusqu'à un certain point. De tels automatismes se multiplient au cours de la vie, tandis que les répétitions caractéristiques de l'enfance diminuent au cours de la période de latence (Spitz).
- 4) La répétition se produit aussi quand des actions projetées n'ont pas été réalisées et ont donc tendance à se répéter soit sous forme d'actions au moins ébauchées, soit sous forme de pensées : ceci peut être démontré expérimentalement (K. Lewin)
- 5) la répétition qui nous intéresse se produit quand des expériences traumatiques n'ont pas été assimilées.(255)

Selon Bibring, les phénomènes de compulsion de répétition correspondent à la cinquième catégorie et doivent être distingués des quatre autres formes de répétition. Et dans ces conditions, la question la plus importante est celle de la participation du moi : “est-il complètement passif vis-à-vis de la compulsion de répétition, lui ouvrant le passage sans résistances, ou a-t-il une part active dans la genèse des phénomènes de compulsion de répétition ?”(256) L'expérience clinique de cet auteur le conduit alors à distinguer trois sortes de *mécanismes de dégagement du moi* :

- 1) la mise en jeu de la loi de compensation
- 2) le détachement de la libido
- 3) l'adaptation du danger

En définitive, la compulsion est une *propriété* du Ça et la tendance restitutive est une *fonction* du Moi, dans la mesure où ces mécanismes de dégagement servent à dissoudre les tensions que la compulsion répète sans les décharger.

Pour leur part, Kubie et Nunberg rattachent la compulsion de répétition au mécanisme plus général de la *fixation* ; on peut la caractériser au moyen d'une formule de Freud comme “l'attraction exercée par les prototypes inconscients sur les processus instinctuels refoulés.”(257) C'est parce qu'un refoulement empêche le Moi de corriger la fixation que la compulsion de répétition garde son emprise sur la pulsion instinctuelle.

L'ensemble de ces arguments conduit donc à parler de maniement (management) de la compulsion par le Moi plutôt que de tendance restitutive et, ultérieurement, à opposer les cas où le Moi est plus faible que la compulsion à ceux où il est plus fort qu'elle, et capable de l'affronter activement.

(256), (257), ibidem - p. 23

Nous sommes en passe d'absorber la compulsion dans la personnalité en y retrouvant les "traits de caractère", essentiellement répétitifs. De toute façon, le développement de cette nouvelle analyse du Moi se fait à l'écart de l'instinct de mort : "la compulsion de répétition est au-delà du principe de plaisir mais pas absolument opposée à lui."⁽²⁵⁸⁾ Et du même coup, le Surmoi est également hors de ce débat.

*

* *

C'est ce dernier caractère de la psychanalyse américaine qui avait frappé Hesnard en 1951 : "le surmoi a été et est encore, quoique de façon moins explicite ou sous-entendue, la clef de voûte de l'édifice doctrinal de Freud ... il semble qu'une des tendances actuelles de la théorie psychanalytique dans certains pays soit la sous-estimation du surmoi ... Doit-on penser que trois des rapports ... ont traduit involontairement une attitude propre aux chercheurs américains, dont l'idéal de connaissance positive et d'efficacité technique répugnerait à l'obscurité de cette notion mythopsychologique du surmoi ?"⁽²⁵⁹⁾ L'auteur repousse d'ailleurs cette hypothèse et suppose qu'il existe, moins franchement chez les psychanalystes de tous les pays, "un certain besoin de dépasser une telle notion, besoin né de la constatation de plus en plus claire qu'elle est débordée par les acquisitions, accumulées, de la méthode elle-même."⁽²⁶⁰⁾ Amené à nous poser nous-mêmes la question après avoir étudié l'un des auteurs qui a examiné

(258), *ibidem* - p. 28

(259), "Evolution de la notion du Surmoi dans la théorie de la psychanalyse" - *Revue française de psychanalyse* XV - p.185-186

(260), *ibidem* - p. 186

de plus près la compulsion de répétition, nous sommes conduits, pour terminer ce travail, à distinguer trois lignes directrices chez nos contemporains.

Dans un premier groupe de théoriciens, Loewenstein remarque que “la notion d'intrication des pulsions peut parfaitement exister indépendamment de la théorie des pulsions de mort”(261) ; il n'y aurait plus que les pulsions sexuelles et les pulsions du moi. Toutefois, continue-t-il, l'importance accordée aux pulsions agressives a certainement marqué un tournant dans l'évolution de l'analyse”(262) : c'est par exemple un progrès énorme que de concevoir l'agression retournée contre le sujet. Mais cela n'empêche pas pour autant de centrer l'analyse sur le moi : “l'étude du moi, a, chose curieuse, coïncidé avec les travaux consacrés à l'agression et à la destruction.”(263) Ce moi a maintenant un sens topique ou structural : ce n'est plus celui dont on caractérisait les pulsions ; il est l'intermédiaire entre le ça et le monde extérieur : “il est pour ainsi dire le délégué de ce dernier auprès des pulsions.”(264) Nacht s'interroge alors sur sa force et sa fonction synthétique,(265) tandis que la position narcissique auto-érotique intéresserait plutôt “le je pour autant que celui-ci puisse englober aussi le corps propre.”(266)

L'effort ainsi consenti pour “éviter de décrire tous les faits psychologiques dans un seul et même système de coordonnées, tel par exemple que la division de la personnalité en

(261), “Des pulsions vitales ou somatiques”. *Revue française de psychanalyse* XIV - p. 109

(262), *ibidem* - p. 109

(263), *ibidem* - p. 113

(264), *ibidem* - p. 114

(265), Rapports du Congrès psychanalytique franco-britannique consacré au moi (1939)

(266), Loewenstein - article cité - p. 115

trois instances,“(267) ne va pas sans une certaine ambiguïté : comme attribuer une force à un “moi-entité” que l’on vient justement de dissocier d’un “moi-réalité” auquel se rattachaient les pulsions ? L’aporie prend tout son relief lorsque le point de vue génétique s’ajoute au point de vue structural, et Spitz verse bientôt dans le biologisme en parlant de ces “nucléoles de comportements” qui se “transformeront en fonction psychologique” ;

“la fonction synthétique qui a rassemblé les nucléoles est, je pense, un attribut de tout organisme vivant ; elle se manifeste dans le développement du psychisme comme elle le faisait déjà au cours des processus embryonnaires. N’empêche qu’ici vous voyez le prototype de la fonction synthétique du Moi, qui a été décrite par Nunberg et reprise par Waelder : voici ses premières manifestations, voire son origine. Elle va acquérir dans sa forme psychologique une importance centrale, d’une signification qu’on ne saurait surestimer dans le psychisme. Je pense qu’il y aurait lieu de considérer cette fonction, la fonction synthétique du Moi, comme un appareil pivot du Moi (Ego Apparatus, Hartmann, 1939).”(268)

On ne s’étonnera plus dès lors, de voir Eissler définir l’orgasme génital comme “le véritable cogito de l’adolescence” !

On perçoit à l’inverse chez Lacan le propos délibéré de prolonger la passion spéculative de Freud dans la direction de la philosophie plutôt que dans celle de la biologie. Pour lui, à “l’entreprise historique d’une société pour ne plus se reconnaître d’autre fonction qu’utilitaire” l’expérience “s’oppose pour autant qu’elle nous détourne de concevoir le moi comme centré sur le système perception-conscience, comme organisé par le principe de réalité où se formule le préjugé scientifique le plus contraire à la dialectique de la connaissance”.(269)

(267), *ibidem* - p. 115 et 116

(268), “Implications métapsychologiques de nos recherches sur les données du développement infantile” - *Revue française de psychanalyse* XXX - n° 5, 6 - p. 544

(269), “Le stade du miroir” in *Ecrits* - p. 99

n'est pas question de négliger "la perspective de l'instinct de mort, introduite par Freud au sommet de sa pensée, et dont on sait qu'elle est la pierre de touche de la médiocrité des analystes, qu'ils la rejettent ou qu'ils la défigurent."(270)

Il faut reconnaître la véritable nature de l'agression, non pas "racine de la lutte vitale" mais "déchirement du sujet contre lui-même." Le stade miroir et le meurtre hégélien définissent les deux moments fondamentaux où la fonction imaginaire du Moi dans le sujet se découvre en même temps que la fonction de l'agressivité dans l'ontologie humaine :

1) "cette forme situe l'instance du *moi*, dès avant sa détermination sociale, dans une ligne de fiction, à jamais irréductible pour le seul individu, ou plutôt, qui ne rejoindra qu'asymptotiquement le devenir du sujet, quel que soit le succès des synthèses dialectiques par quoi il doit résoudre en tant que *je* sa discordance d'avec sa propre réalité."(272)

2) "ici l'individu naturel est tenu pour néant, puisque le sujet humain l'est en effet devant le Maître absolu qui lui est donné dans la mort. La satisfaction du désir humain n'est possible que médiatisée par le désir et le travail de l'autre."(273)

Tendances génétique et philosophique ne suffisent pas cependant à caractériser la lignée freudienne : les plus nombreux de ses successeurs sont peut-être ceux qui mettent la clinique psychanalytique au premier plan. Parmi eux, Nacht manifeste son inquiétude : "concevoir une force innée, inéluctable, un instinct qui tendrait chez l'individu non seulement à sa propre destruction mais à travers lui, à la destruction de l'espèce, ne correspond guère à une observation clinique. Encore une fois, si une telle force existait, à quoi se réduirait la possible efficacité de notre thérapeutique ?"(274)

(270), (271), "Variantes de la cure-type" ibidem - p. 343

(272), "Le stade du miroir" - ibidem - p. 94

(273), "L'agressivité en psychanalyse" - ibidem - p. 121

(274), *Revue française de psychanalyse* - XXV - 1 - p. 114

Leclaire, à l'opposé, déclare à propos de la vie de l'obsédé, "que nous aurions bien besoin des philosophes si nous voulions développer une théorie de l'instinct de mort"(275) ; il réintroduit alors la considération du Surmoi et celle du temps : l'obsédé se sent menacé de mort, comme l'hystérique craint la libido ; il s'installe "dans l'éternité du mouvement perpétuel"(276) :

"Pour Jérôme, le temps chronométrique de sa vie est rempli ; il ne lui reste qu'à liquider les tâches accumulées ce qui ne saurait lui laisser de répit ; comme celui qui se sent près de la fin, il met de l'ordre dans sa vie, indéfiniment. Que ce monde spatialisé, rigoureusement coordonné, soit celui-là même qui soutient, étend, supporte et constitue le corps même de Jérôme, comme les pyramides contiennent des momies, c'est ce qu'en plus d'une occasion il nous a signifié de la façon la plus claire ; que cette spatialisation du temps, cette sorte de *gélification du devenir* soit le fait, en partie, des pulsions de mort, c'est ce dont je suis bien persuadé."(277)

Mais on aurait tort de croire que la référence temporelle de Leclaire nous ramène nécessairement au modèle "génétique" : la clinique peut conduire, comme chez lui, à des remarques philosophiques (Hegel ; Hyppolite) ; elle peut également s'orienter vers des réflexions métapsychologiques dont les travaux de Lagache nous donnent un exemple. Dans ce cas le changement n'est plus essentiellement une transformation dans *la durée*. Ou plutôt, cette modification est secondaire à la mobilisation des investissements(278) conscients dans *l'actualité* de la cure et par rapport à *l'intemporalité* des structures inconscientes. S'il y a "genèse" d'un sujet qui "change", elle s'effectue dans la perspective plus générale de l'autonomie relative que confère à l'homme la pensée.(279)

(275), "La mort dans la vie de l'obsédé" *La Psychanalyse* - 2 - p. 135

(276), *ibidem* - p. 137

(277), *ibidem* - p. 136

(278), Voir plus haut - p. 127 de notre Rapport.

(279), Voir plus haut - p.73 et 81 de notre Rapport ; nous n'avons pas à développer ici les conséquences de ces conceptions, puisque d'autres Rapports sont consacrés à la clinique, à la topique et à la capacité de changement.

“la conscience est libre en ce que, connectée à une pluralité de structures, elle peut en quelque sorte jouer de l’une et de l’autre ; elle n’est pas liée une fois pour toutes à la réalité et aux structures qui en procèdent, engluée dans le présent de la perception ; elle peut prendre pied dans le réel, mais aussi dans l’imaginaire et le symbolique. En d’autres termes, l’efficacité de la conscience par rapport aux structures inconscientes est liée à une capacité de *décentration* du sujet.”(280)

(280), Lagache - “Psychanalyse et structure de la personnalité”
La Psychanalyse - 6 - p. 53

REMARQUES FINALES

On voit maintenant le nombre et la complexité des problèmes posés par la résistance au changement. La compulsion de répétition, dans l'œuvre de Freud, l'explique de moins en moins à elle seule. La psychologie scientifique utilise immédiatement la compulsion et la clinique psychanalytique lui réserve pendant longtemps une place de choix. Mais ses rapports avec le transfert, au sein duquel elle apparaît d'abord comme un empiètement de l'habitude sur le souvenir conduisent à renouveler la psychologie affective en la centrant moins sur la théorie des émotions que sur la théorie du sujet. Dès lors, la doctrine freudienne rejoint les préoccupations plus traditionnelles de la philosophie et c'est une hypothèse métaphysique qui rend compte de la compulsion.

On pourrait soutenir à juste titre que toutes les névroses ne sont pas traumatiques et que la fixation comme la régression délimitent un domaine propre à l'écart de la compulsion. Ce serait, croyons-nous, mutiler la doctrine. C'est bien vers une philosophie du sujet qu'elle paraît tendre, selon laquelle il convient le réinterpréter les notions de traumatisme et de régression, tout autant que la clinique elle-même : il y a là beaucoup plus qu'une psychologie de l'inconscient. A notre sens, toutefois, on s'est sans doute trop hâté d'en chercher la justification chez tel ou tel métaphysicien, au lieu de suivre des indications de Freud lui-même. C'est ce que nous voudrions faire pour terminer cette étude du changement.

*

* *

Lorsqu'il s'agit de l'inconscient, notre auteur écrit en effet : "il ne nous reste plus, en psychanalyse, qu'à déclarer que les processus psychiques sont eux-mêmes inconscients et que leur perception par la conscience est comparable à la perception du monde extérieur par les organes des sens."(281) Et il cite, quelques lignes plus loin, le système auquel il choisit de se référer : "de même que Kant nous a avertis de ne pas négliger la conditionnalité subjective de notre perception et de ne pas tenir cette perception pour identique à la chose perçue inconnaissable, de même la psychanalyse nous enseigne à ne pas mettre la perception effectuée par la conscience à la place du processus psychique inconscient qui est son objet. Ainsi que le physique, le psychique n'a pas besoin d'être en réalité tel qu'il nous paraît."(282)

Si l'on adopte cette perspective de l'idéalisme critique, bien des difficultés s'atténuent pour penser le changement. D'une part, nous ne sommes plus liés de la même manière à la temporalité : le temps n'est plus que la "forme" du changement, dont l'essentiel peut se trouver ailleurs. C'est pourquoi Kant dédouble l'Anthropologie :

"la connaissance physiologique de l'homme tend à l'exploration de ce que la *nature* fait de l'homme ; la connaissance pragmatique de ce que l'homme, en tant qu'être de libre activité fait ou peut et doit faire de lui-même ... Encore ces deux expressions : *connaître* le monde et *avoir l'usage* du monde sont-elles, dans leur signification, passablement éloignées l'une de l'autre : puisque, dans un cas, on ne fait que *comprendre* le monde dont on a été le spectateur, tandis que dans l'autre *on est entré dans le jeu* ?"(283)

(281), "L'inconscient" in *Métapsychologie* - p. 101

(282), *ibidem* - p. 102

(283), *Anthropologie* - Préface - p. 11 et 12

Le psychanalyste et son patient, de toute évidence, entrent dans le jeu du monde, et ne visent nullement à s'en procurer le spectacle.

D'autre part, et corrélativement, l'activité psychique inconsciente du sujet ne se réduit pas non plus à ce qui transparaît d'elle dans l'espace :

“l'expression de qualité du sang ne sert pas à indiquer la *cause* de ce qui se passe lorsqu'un homme éprouve une affection (selon une pathologie humorale ou nerveuse) mais seulement, à classer les individus selon les effets observés. Car pour attribuer sans erreur à un homme l'étiquette d'une classe particulière, il n'est pas nécessaire de connaître au préalable le mélange chimique du sang qui autorise la désignation de telle propriété du tempérament, mais les sentiments et les tendances dont la combinaison a été observée chez lui.”(284)

En marquant l'intérêt de la théorie kantienne de l'intuition (c'est-à-dire de la relativité du cadre spatio-temporel au travers duquel se traduit l'activité psychique), Freud fait beaucoup pour libérer le changement de la théorie génétique ou psychophysiologique. Il prépare son intégration dans une théorie du sujet dont les éléments se construisent non plus au niveau de l'expérience sensible, mais dans l'espace de configuration d'une authentique science de l'esprit.

Il semble en effet qu'on ne puisse évacuer du Freudisme la tentation évolutionniste et génétique mais qu'on y distingue aussi bien la conception d'un inconscient intemporel. Or la philosophie kantienne, dont Freud propose le modèle, conçoit en même temps l'écoulement temporel des phénomènes et la nécessité de les envisager comme un système naturel dont la structure intemporelle participerait de celle de l'esprit : l'expérience porte la marque de la pensée encore que l'activité de celle-ci ne puisse se confondre avec une quelconque “fonction” mentale

ou biologique. Procédant ainsi, le Kantisme aboutit à une difficulté de l'idéalisme qui n'est pas sans nous rappeler une aporie du Freudisme : d'une part la pensée est la condition inconsciente *générale* de l'expérience ("es denkt in mir") et d'autre part elle est toujours la pensée de *quelqu'un* ("le je accompagne toutes les représentations"). Comment insérer le sujet conscient dans une histoire dont le cadre spatio-temporel paraît résulter d'une activité impersonnelle ?

Qu'il y ait une structure de l'appareil psychique et une structure de l'expérience analytique c'est ce que Lagache a rappelé en 1959⁽²⁸⁵⁾ en reconnaissant la structure *personnologique* de la topique et la structure *sémantique* du matériel. On ne saurait contester sérieusement aux historiens de la philosophie et de la psychanalyse le droit d'employer le terme de "structure" à propos de Kant et de Freud, Les linguistes eux-mêmes ne l'utilisent qu'aux alentours de 1928, alors son intérêt avait été dégagé dans les cours de de Saussure a la fin du XIXème siècle.

S'il est bon de revenir en arrière, c'est que la découverte du Maître de la linguistique est en rapport direct avec nos préoccupations d'aujourd'hui : *on ne peut s'en tenir à une conception historique de la langue ; la langue est forme, et non substance, ses unités n'y ont de sens que relationnel*. Quelques années plus tard, à La Haye et à Prague (1928, 1929), Jakobson et Troubetzkoï publient un travail dont le titre est également significatif : "Problèmes de méthode découlant de la conception de la langue comme système... comparaison *structurale* et comparaison *génétique*."

De leur coté, les Ethnologues se demandent aussi comment l'on peut comprendre le changement. Entre 1955 et 1960, les

(285), "Sens et usages du terme Structure" - Mouton 1962 - p. 85

travaux de Murdock, Zelbitch et Vogt concluent que, pour saisir le fonctionnement des structures sociales, il faut associer structure à "procès" (processus d'écoulement temporel.) Ainsi s'élabore un modèle théorique général qui permettrait du même coup de faire se rejoindre le système et l'individu. Par exemple, les règles du mariage chez les Navaho tendent à la dispersion des alliances jusqu'à la reprise d'un nouveau cycle : dans un cycle de mariages, le premier seul est contingent tandis que, en dépit des apparences, les autres lui sont structurellement liés.

Préparés de cette manière, nous pouvons maintenant nous rapprocher de deux spécialistes dont la situation n'est pas sans analogie avec celle du psychanalyste : l'historien et le psychologue. Le psychanalyste, en effet, occupe une position partiellement comparable à la leur dans la mesure où sa présence auprès du patient aboutit à une *mise en perspective* à un instant donné de son existence, des structures sémantiques et personnologiques de son discours.

Or en Histoire la pluralité des perspectives sur un événement subsiste tant que l'on reste au niveau des Individus, tant que l'on prétend coïncider avec l'insaisissable mouvement de la conscience. En réalité, comme l'a montré Aron, (*) c'est le devenir du groupe qui, par sa progression, crée la vérité du passé, à condition de rétablir dans son accomplissement l'ordre scandé des événements privilégiés et l'effort chaque fois repris pour leur conférer un sens conforme aux projets du corps social. Comme Fabrice traverse la bataille de Waterloo sans la voir, le contemporain de la prise de la Bastille ne "sait" littéralement pas ce qu'il fait : ce sont ses descendants

(*) *Introduction à la philosophie de l'Histoire* (Gallimard 1948 - Section II)

qui déchiffreront le sens de cette action en lui conférant rétroactivement la valeur symbolique qui les aidera à bâtir leur propre destin. Qui ne voit le parallélisme avec l'analyse des facettes de l'Œdipe et l'accès au sens qui en résulte pour l'avenir ? Le savoir et l'autonomie sont les fruits d'une perpétuelle rectification.

Si l'on adopte maintenant le point de vue du psychologue on découvre à nouveau que l'intuition du changement précède l'étalement de la pensée dans le cadre spatio-temporel. En 1928, Einstein demande à Piaget si la notion de vitesse se développe en fonction de celle du temps ou si elle peut se constituer indépendamment de toute durée. On la trouve effectivement chez l'enfant sous la forme d'une intuition ordinale fondée sur le dépassement : un mobile est jugé plus rapide qu'un autre lorsque, en un moment antérieur, il se trouvait derrière lui et qu'en un moment ultérieur il se trouve devant lui. Deux physiciens français ont essayé, en partant de là, d'éviter le cercle vicieux qui consiste à définir la vitesse par la durée alors qu'on ne parvient à définir la durée qu'au moyen de la vitesse. Ils ont fait la théorie de la vitesse ordinale ou dépassement. (286)

La pensée de l'enfant, comme celle du primitif, témoigne donc d'activités considérables et originales, imprévues et positives qui nous renseignent sur le mode de construction des structures rationnelles. Celle de l'adulte civilisé reprend à un niveau plus différencié et plus conscient ces activités mentales qui subissent alors un *remaniement structural* ; ce devenir de la raison voit *se succéder des évidences*, mais ce

(286), Abele et Malvaux - *Vitesse et univers relativiste*
(Paris - Sedes) cité par Piaget - Six études de psychologie - p. 100

n'est là qu'une apparence : en réalité, le temps de la compréhension n'est pas une évolution dans la durée mais une reprise en main de l'histoire. Il est fait de *constances*, d'un élan génétique entre deux appuis structurés : le changement qui s'y inscrit est discontinu car il implique un effort instantané.

*

* *

Toutes ces réflexions ne nous détournent pas du champ psychanalytique. Dans cette situation en effet, c'est bien l'ordre des prises de conscience et des interprétations qui se substitue à la durée passive des associations rêveuses, aboutissant à ce "réglage plus fin" où Freud voyait l'un des effets du langage. Il existe une véritable intimité entre les pulsions et leurs moyens de s'exprimer et de se ressaisir. Dans un travail poursuivi depuis plusieurs années sous la direction de Lagache sur les changements psychologiques de l'adolescent, nous avons trouvé une rigidité particulière de la pensée symbolique chez les sujets névrosés, dont sont exempts les sujets normaux de même âge. On voit bien là à quel point la résistance au changement touche du même coup l'affectivité et l'intelligence, intéresse l'ensemble de la personne. Pour reconquérir le "privilège de l'homme sur l'animal", tout patient a besoin d'un aménagement provisoire de sa vie, propre à assouplir conjointement ses structures pulsionnelles et intellectuelles. En lui offrant l'analyse, nous vérifions ce qu'avait entrevu Merleau-Ponty : "les prétendues *causalités* corporelle, sociale, psychologique se ramènent à cette contingence des perspectives vécues qui limitent notre accès aux significations éternelles."(287)

Roland DORON.

BIBLIOGRAPHIE

- ANZIEU, D.,
- *L'auto-analyse* (P.U.F. - 1959)
- ARON,
- *Introduction à la philosophie de l'Hystérie* (Gallimard - 1948)
- BERNARD, C.,
- *Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale* (Gibert - 1943)
- BIBRING, E.,
- 1) "The conception of the repetition compulsion"
(*The Psychoanalytic Quarterly*, vol XII - 4)
- 2) Traduction Dongier (Société française de Psychanalyse - 1960)
- BIBRING, E.,
- "The Development and Problems of the theory of the instincts" (*The international Journal of Psychoanalysis*, vol XXII)
- BONAPARTE, M.,
- *Introduction à la théorie des instincts* (P.U.F. - 1951)
- BOUTONIER, J.,
- *L'angoisse* (P.U.F. - 1945)
- BRABANT, P.,
- "La Théorie de la mémoire et des traces mnésiques dans l'œuvre de Freud" (Association Psychanalytique de France - 1965)
- CARUSO, I. A.,
- "Contribution à l'étude des concepts de pulsion de mort et d'agressivité chez Freud" (*Bulletin de Psychologie* vol XIX - 1 - 1965)
- FENICHEL, O.,
- *La théorie psychanalytique des névroses* (2 vol, P.U.F. 1953)
- FREUD, S.,
- *The Standard Edition* (24 Volumes - Hogarth Presse - Londres)

FREUD, S.,

- *La Naissance de la psychanalyse* (P.U.F. - 1956)
- *Etudes sur l'hystérie* (P.U.F. - 1956)
- *La Science des rêves* (P.U.F. - 1950)
- *Cinq Psychanalyses* (P.U.F. - 1954)
- *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*
(Gallimard - 1957)
- *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*
(Gallimard - 1953)
- *De la Technique psychanalytique* (P.U.F. - 1953)
- *Totem et Tabou* (Payot - 1951)
- *Essais de Psychanalyse* (Payot - 1951)
- *Essais de Psychanalyse appliquée* (Gallimard - 1952)
- *Pour introduire le Narcissisme* (traduction Laplanche -
Société Française de Psychanalyse - 1957)
- *Métapsychologie* (Gallimard - 1952)
- *Malaise dans la civilisation* - (Revue Française
de Psychanalyse - 1934 - vol VII - 4)
- *Analyse terminée et analyse interminable*
(Revue Française de Psychanalyse - 1939 - vol XI - 1)

GREEN) A.,

- "Le Narcissisme primaire : structure ou état"
(*L'Inconscient* - n° 1 - P.U.F. - 1967)

HESNARD, A.,

- "Evolution de la notion de surmoi dans la théorie de
la psychanalyse" (*Revue Française de Psychanalyse* -
vol XV - n° 2 1951)

KANT,

- *Anthropologie* (traduction Foucault Vrin 1964)

KESTEMBERG, E. et J.,

- "Contribution à la perspective génétique en psychanalyse
(*Revue Française de Psychanalyse*, vol XXX -
n° 5, 6 - 1966)

KUBIE, S. H.,

- "The repetitive core of Neurosis" (*The Psychoanalytic
Quarterly* - 1941 - n° 10)
- "A critical analysis of the concept of a repetition
compulsion" (*The International Journal of Psychoanalysis*
vol XX - n° 3, 4)

LACAN, J.,

- *Ecrits* (Le Seuil - Paris - 1966)

LAGACHE, D.,

- "Quelques aspects du transfert" (*Revue Française de Psychanalyse* - vol XV - n° 2 - 1951)
- "Le problème du transfert" (ibidem - vol XVI - n° 1, 2 1952)
- "Structure en psychanalyse" in *Sens et usages du terme Structure* (Mouton - 1962)
- "La Psychanalyse et la structure de la personnalité" (*La Psychanalyse* n° 6 - 1961)
- "La psychanalyse et l'idée de nature humaine" (*Existence et Nature* - P.U.F. - 1962)
- "Pouvoir et personne" (*Evolution Psychiatrique* - 1962 - 1)
- "Le modèle psychanalytique de la personnalité" (*Symposium de l'Association de psychologie scientifique de langue française* - P.U.F, - 1965)

LECLAIRE, S.,

- "La mort dans la vie de l'obsédé" (*La Psychanalyse* - n° 2 - 1956)

LOEWENSTEIN, R.,

- "L'origine du masochisme et la théorie des pulsions" (*Revue Française de Psychanalyse* - vol X - n° 2 - 1937)
- "Des pulsions vitales ou somatiques" (ibidem - vol XIV n° 1 - 1950)
- "La psychologie psychanalytique de Hartmann, Kris et Loewenstein" (ibidem - vol XXX - n° 5, 6 - 1966)

MERLEAU-PONTY, P.,

- *La Structure du comportement* (P.U.F. - 1942)

NACHT, S.,

- *Le Masochisme* (Le François - 1948)

NUNBERG, H.,

- *Principes de psychanalyse* (P.U.F, - 1957)

PIAGET, J.,

- *Six études de psychologie* (Gonthier - 1964)

PONTALIS, J.B.,

- *Après Freud* (Julliard - 1965)

SAUSSURE (de), R.,

- "Métapsychologie du plaisir" (*Revue Française de Psychanalyse* - vol XXII - 6)

SPITZ, R. A.,

- "Implications métapsychologiques de mes recherches sur les données du développement infantile" (*Revue Française de Psychanalyse* - vol XXX - n° 5, 6 - 1966)

VIDERMAN, S.,

- "De l'Instinct de mort" (*Revue Française de Psychanalyse* - vol XXV - 1)

Daniel Widlöcher

LES ASPECTS STRUCTURAUX DU CHANGEMENT
AU COURS DU PROCESSUS ANALYTIQUE

PREMIERE PARTIE
EXPOSE DE CAS ET DISCUSSION

Puisqu'il s'agit ici d'introduire un rapport clinique, j'aimerais le situer d'emblée sous le signe de l'observation concrète. Mon sentiment est que, parlant du changement dans la cure, je m'adresse à un auditoire diversement disposé. Les uns, sensibles à ce que le terme de changement évoque dans le domaine des sciences humaines, sont intéressés par l'application d'un tel concept dans le champ de la psychanalyse. Les autres, connaissant les réticences de Freud à l'égard de toute théorie de la cure, eux-mêmes méfiants envers un mot qu'ils n'entendent que trop chez les patients ou les curieux, se montrent au départ pleins de prévention.

Certes je ne pense pas qu'ils soupçonnent que nous cherchions à introduire ici un débat qui si souvent obscurcit la démarche psychanalytique : celui qui consistait et consiste à opposer à la tâche d'investigation un zèle orthopédagogique, fondé sur la croyance en une force de progrès ; débat dont Jung fut, face à Freud, le protagoniste en passe de tenir dans nos milieux le rôle d'un élément mythique.

Je crois plutôt qu'ils craignent que, ébaubis par les vertus d'un terme qu'économistes, historiens, sociologues, psychologues de la vie sociale ont promu au titre de concept technique, nous nous empressions d'emboîter le pas, oubliant ce qu'a d'irréductible le champ de la psychanalyse.

Or en imaginant ainsi l'auditoire je me suis aperçu que Je projetais ma propre ambivalence. Quand Monsieur Lagache m'a proposé de m'intéresser à ce sujet, j'ai certes été séduit par sa "modernité" et ses résonances inter-disciplinaires, mais surpris du peu d'écho qu'il trouvait au niveau de ma pratique. Présentant aujourd'hui un rapport clinique, je marque ainsi le changement qui s'est opéré dans ma manière de voir. Ma seule ambition est d'en porter témoignage.

Les raisons que l'on a de se méfier du terme de changement sont donc multiples. Le terme ne correspond à aucun concept "technique" chez Freud. C'est par contre un mot que nous n'entendons que trop chez les esprits critiques qui nient tout changement favorable à l'actif de la psychanalyse pour aussitôt dénoncer ce qu'elle peut avoir de menaçant. Du côté des patients, changer est ce qu'ils nous demandent au départ et en même temps ce qu'ils redoutent. Ils souhaiteraient le négocié avant de débiter l'analyse. Celle-ci entreprise, il n'est plus question que de la répétition, du retour du passé, sauf quand, à l'occasion, le patient s'interroge sur son évolution, ou quand il déplore que rien n'ait changé. Enfin l'analyste finit bien par reprendre la question, à un moment où d'ailleurs le patient ne s'en soucie plus. Et c'est le moment d'apprécier en quoi le patient a réellement changé. Parfois c'est le moment où l'on regrette de ne pas avoir suffisamment évalué au départ les capacités de changement ni mesuré les

résistances que l'on aurait à rencontrer.

En réalité nous assistons ici à un phénomène assez particulier : la transformation d'un terme commun en un terme technique. Pourquoi déplorer que nos patients usent d'un terme commun auquel nous pourrions accorder par ailleurs un sens technique. Il sera bien temps de le regretter quand ils auront accès à ce sens nouveau.

Freud ne pouvait emprunter cette acception technique à une époque où elle était inconnue. Mais il ne s'est pas fait faute d'utiliser d'autres éléments d'emprunt qui nous paraissent maintenant désuets. Mais la prévention la plus sérieuse vient d'un glissement possible entre le changement comme effet observable et le changement comme objectif technique. La méthode cathartique de Breuer et à sa suite la psychanalyse s'opposent aux autres formes de psychothérapies en ce sens que, au lieu de chercher directement la réduction du symptôme ou le progrès des dimensions saines de la personnalité, elles cherchent à établir l'équivalence entre le symptôme et le plus authentique, le plus personnel de l'expérience et des désirs du sujet. Le changement n'apparaît que comme un effet secondaire.

Le psychanalyste doit-il pour autant s'en désintéresser ? Les rapports présentés ce matin ont montré qu'il était possible de mettre en évidence, dans la pensée de Freud, une véritable théorie du changement. Le malheur a voulu que la découverte du modèle personologique, appelé souvent deuxième topique, détourne un peu vite Freud du changement élémentaire, dont on trouverait l'étude dans les écrits métapsychologiques des années de guerre et dans l'Introduction à la Psychanalyse, et le conduise à un modèle plus synthétique et en même temps plus

théorique du changement. Les successeurs ont emboîté le pas en confondant théorie du changement et théorie de la cure. Freud ne s'y est pas trompé en affectant à l'égard de telles spéculations une certaine méfiance : "Au lieu de rechercher comment se produit la guérison par l'analyse, ce qui à mon avis est déjà suffisamment élucidé, il lui faudrait aussi poser la question : Quels sont les obstacles qui s'opposent à la guérison par la psychanalyse ?" (Analyse finie et infinie). Nul doute qu'il fasse ici allusion au symposium de Marienbad tenu en 1936.

Freud reste fidèle à une démarche qui a porté ses fruits. (Cf. le Chapitre IV sur la *Psychothérapie de l'Hystérie*).

Le moment est venu de définir le sens "technique" que peut prendre le terme de changement. Nous ne pouvons étudier le développement d'un tel concept dans l'évolution des sciences humaines et dans celle de l'appareil mathématique.

Nous nous bornerons à préciser quelques principes : le changement implique une structure de départ et une structure d'arrivée. Une totalité qui ne constituerait pas une organisation stable ne peut être l'objet que d'une mobilité marquée d'une fluidité absolue et non d'un changement véritable. Chaque structure dispose d'un appareil de régulation qui vise à son équilibre interne, à sa stabilité propre. Il convient donc de distinguer radicalement les variations qui s'inscrivent à l'intérieur d'un système de régulation et les mutations qui changent le principe de régulation lui-même.

Enfin, en général le changement correspond à une intervention extérieure (celle de l'expérimentateur ou d'une variable délibérément introduite).

Est-il possible d'introduire de telles catégories dans le cadre de la situation analytique ? Ceci nous paraît évident. Est-ce utile pour approfondir notre connaissance de cette situation ? Nous le pensons et la suite de ce rapport tend à le démontrer.

Le changement en psychanalyse a été abordé ces dernières années d'un point de vue empirique et synthétique. Nous nous référons aux travaux entrepris à la clinique Menninger, en particulier par Wallerstein. Il s'agit pour lui de définir les critères qui nous permettent d'apprécier les transformations opérées par la psychothérapie. Tâche éminemment clinique et pratique qui met en cause tous les critères implicites dont nous faisons usage en pareille situation.

D'autres recherches sont plus proches de la nôtre, celles de Bion en particulier qui a écrit un livre sur le processus de transformation. Livre d'accès difficile qui envisage le problème sous un angle essentiellement formaliste.

Notre propos est de décrire un cadre possible permettant d'étudier les processus de changement à l'œuvre dans la structure psychique du patient en analyse.

En réalité, les changements qui surviennent au cours de la cure relèvent de facteurs différents, ils ne doivent pas être compris de manière univoque.

Les uns, relèvent d'évènements extérieurs qui surviennent au cours de la cure, mais indépendamment d'elle. Certes, cette "indépendance" peut être mise en question, car souvent le patient utilise ou provoque évènements et situations en fonction de ce qui se déroule dans son analyse. Mais en tout cas

il ne s'agit pas de facteurs spécifiques de la cure. En outre, ils créent des remaniements dans le choix des objets, dans la détermination des buts sans modifier les principes selon lesquels se règle l'homéostasie du système.

D'autres changements sont spécifiques de la situation analytique, mais ils sont relativement constants, liés au déroulement de la cure et en principe se résolvent avec son issue. Ils caractérisent le processus analytique, qui est indépendant des particularités du sujet, mais dépendant de la situation analytique.

D'autres changements, enfin, tiennent aux effets du processus analytique sur la personnalité du patient en analyse et modifient en partie sa structure, c'est-à-dire les lois de son fonctionnement homéostatique. Ils introduisent donc une véritable nutation dans la structure du sujet. Ce sont eux qui constituent l'objet de notre travail.

Celui-ci s'appuie sur des documents cliniques, deux fragments d'observation, que nous avons choisis en raison de leur caractère exemplaire : une prise de conscience (plus ou moins déterminée par l'intervention de l'analyste) détermine un certain nombre d'effets qui aboutissent à une certaine restructuration du système d'intérêts, de défenses et d'adaptation du sujet.

Nous voudrions souligner deux points. D'une part, puisqu'il s'agissait d'une étude détaillée du matériel, nous n'avons pas cru possible de le déguiser en quoi que ce soit. Ceci posait le problème de l'anonymat. Nous avons donc estimé impossible que ces documents soient diffusés en raison des risques de divulgation hors de ce cercle.

D'autre part, nous n'avons pas présenté ces fragments d'observation pour faire apprécier notre technique, ni soumettre à discussion nos perplexités ou nos imprudences. Notre choix a été dicté par l'intérêt des effets de la prise de conscience. Ceux-ci seuls constituent l'objet de notre étude. C'est donc intentionnellement que nous n'avons pas cherché à justifier ou à mettre en question, dans le cadre de cet exposé, la technique dont nous avons fait usage.

Enfin, puisque le moment est aux dénégations, il est bon de souligner qu'en abordant les faits de cette manière nous ne prétendons nullement qu'il s'agit de la seule manière d'étudier les changements survenant dans la cure.

La situation psychanalytique constitue en permanence un champ où opère le processus analytique et où s'opposent résistances et facteurs de changement. Les transformations finalement obtenues résultent en partie d'un profond et permanent remaniement des investissements et de leur portée structurale qui est peu propice à une étude et à une systématisation de son déroulement.

Nous avons intentionnellement choisi des séquences simples pour dégager des hypothèses claires, voire schématiques, mais certainement incomplètes. Nous avons cherché à observer les effets de l'interprétation que nous n'oserons dire efficace, mais du moins dotée d'effets. Strachey, à son propos, a suggéré le terme de "mutative interpretation". Nous nous permettons de l'utiliser, en le francisant, sous le terme d'interprétation mutative. Nous appellerons interprétation mutative l'opération assurée par le psychanalyste ou par le patient lui-même qui crée une transformation minimum dans l'organisation de l'ensemble des intérêts, des conflits, des mécanismes défensifs

et adaptatifs du sujet. Nous appellerons changement élémentaire le processus qui aboutit à cette transformation minimum.

*

* *

DEUXIEME PARTIE

ETUDE CLINIQUE DU CHANGEMENT

1°) La situation de changement

Le changement se traduit donc par un ensemble de manifestations qui 1) apparaissent, au patient ou au psychanalyste, liées entre elles par un rapport de sens. 2) Elles font suite à une intervention ou à une prise de conscience et 3) créent une modification des catégories de l'expérience du sujet.

Les deux premiers critères ne peuvent nous servir de repères cliniques car nous ignorons au départ quelles sont les manifestations qui sont liées à la prise de conscience. *Tout un travail associatif* et un certain temps d'observation nous permettent après coup de donner sens à un enchaînement de manifestations cliniques. L'étude du changement élémentaire ne peut donc être qu'une étude rétrospective. Le fait que nous puissions lier *certaines effets à une intervention* ou une prise de conscience déterminée *n'a d'ailleurs rien de spécifique*. Toute Information, toute restructuration du champ perceptif, tout processus d'apprentissage crée des changements analogues. Nous le constatons souvent au cours des analyses : quand des patients estiment avoir changé, parce qu'ils ont noué une relation amoureuse ou parce qu'une conversation leur a donné des

éclaircissements ou des intérêts nouveaux. Mais il ne peut y avoir dans ce cas un remaniement structural puisque rien n'est changé dans les rapports entre les éléments du conflit défensif. Une nouvelle relation amoureuse, une opinion ou des connaissances acquises modifient le rapport économique des forces en cause, déplacent les quantités d'investissement sans changer la structure.

Le troisième critère nous paraît donc essentiel. Nous pouvons parler de changement quand non seulement nous constatons l'existence de nouveaux objets ou de nouveaux buts, mais quand ces éléments nouveaux modifient le système d'intérêts, les principes selon lesquels s'ordonnent mouvements adaptatifs et mouvements défensifs. *Il s'agit donc bien d'une transformation des catégories de l'expérience en ce sens que les objets réels ou les contenus fantasmatiques nouent entre eux des rapports de sens et de rapports de quantité nouveaux et que toute l'activité psychique du sujet a pour fin de maintenir stable ce nouveau système.*

Ce qui confère à ce remaniement *sa portée structurale* c'est, semble-t-il, *la transformation du fantasme inconscient en fantasme conscient.*

En effet l'interprétation ou la prise de conscience n'apporte pas un objet fantasmatique nouveau, à la manière d'un objet réel (être aimé, but d'action ou de pensée). Sauf lorsque l'interprétation concerne une représentation qui ne correspond à aucun fantasme inconscient réellement actif ou lorsque les contre-investissements ne sont pas levés par l'interprétation. Dans les deux cas l'interprétation devient un objet nouveau qui peut être investi sans modification structurale.

La situation de changement est donc caractérisée par le *déplacement topique du fantasme qui perd son statut inconscient pour trouver un nouveau statut dans le système préconscient.*

Nous pouvons maintenant étudier ce déplacement, c'est à dire l'objet du changement.

2°) L'objet du changement

On peut étudier une représentation qui se déplace d'un registre à l'autre en comparant le statut qu'elle possède dans les deux registres. Cette comparaison peut se faire en terme de processus de pensée ou en termes de modalités d'investissement.

La première manière d'opérer est une des plus classiques données de la psychanalyse. Elle se fonde sur l'opposition entre processus de pensée primaire et processus secondaire.

Mais pour étudier le changement il n'est pas suffisant de considérer la transformation sous l'angle des processus de pensée. Nos observations illustrent le fait que le changement implique aussi un point de vue quantitatif tenant compte de l'investissement libidinal.

Nous nous heurtons ici, on le sent bien, à une ambiguïté. Le fantasme devenu conscient apparaît immédiatement comme très fortement investi. C'est la condition fondamentale du changement, ce désir nouvellement formulé réordonne l'ensemble des intérêts, des conflits et des défenses du sujet.

Mais le fantasme, encore inconscient, était déjà investi. C'est précisément parce qu'il l'était, parce qu'il était réactivé sous l'influence du processus analytique et dans le cadre

de la névrose de transfert que, en même temps que le système des contre-investissements défensifs se trouvait affaibli, nous avons décidé de l'opportunité de l'interprétation.

Le changement, au niveau où nous l'étudions, ne résulte-t-il pas tout simplement d'une prise de conscience de la force des investissements ? Mais s'il en est ainsi, si aucune différence de nature ne marquait les investissements du fantasme inconscient et ceux du fantasme conscient, comment expliquer le remaniement structural ?

Force est d'admettre que le changement ne correspond pas seulement à la prise de conscience d'un fantasme et de l'intensité des investissements, mais que la prise de conscience du fantasme modifie *la forme même des investissements*. Il faut donc étudier cette forme dans les deux registres. En termes plus concrets il s'agit de préciser quel pouvoir exerce le fantasme, quels sont les liens qu'il établit avec les pulsions, quels buts il se donnent et quelles sont les conditions de satisfaction qu'il appelle, lorsqu'il est refoulé dans le système inconscient ou quand il est reconnu et appartient au système PCS-C8.

Freud nous propose dans les "Conférences Introductives à la Psychanalyse" un schéma explicatif. Le fantasme inconscient est l'objet même de la pulsion, ce qui exclut toute satisfaction réelle et entraîne une stase de la libido. Le fantasme conscient agit comme signe de l'objet réel. C'est ce dernier qui est investi par la libido. Il y a possibilité d'une expérience réelle de satisfaction.

Il est investi en tant que représentation de l'objet. La satisfaction ne peut venir que de la concordance de l'objet et de la représentation.

On voit comment interpréter le changement : la prise de conscience du fantasme réordonne le sens de l'investissement libidinal, c'est l'objet réel qui est recherché et les conditions sont réunies pour que la satisfaction soit possible.

Le changement serait marqué par un changement d'objet : l'investissement passe du fantasme à l'objet. Le fantasme change de statut. Peut-on accepter sans discussion cette thèse ? Plusieurs faits cliniques nous paraissent soulever des difficultés.

On ne peut tout d'abord parler d'absence complète de décharge pour le fantasme inconscient. Car nous trouvons de telles décharges dans les symptômes (angoisse, conversion), dans des manifestations caractérielles de compromis. Et si on peut considérer qu'il s'agit ici de rejets pré-conscients de la représentation refoulée, ceux-ci ne paraissent pas davantage renvoyer à l'objet réel, gage de l'expérience de satisfaction.

Freud en outre établit un stade intermédiaire, celui de l'introversion du fantasme. La fantaisie consciente qui se détourne du réel pour devenir par elle-même source d'une satisfaction illusoire constituerait un premier pas vers le refoulement : le statut de ce fantasme conscient serait déjà celui du fantasme inconscient.

Nous allons donc chercher à approfondir ce problème en nous appuyant sur l'étude clinique du changement.

Commençons par préciser la nature des investissements au niveau du fantasme devenu conscient. Remarquons d'abord que souvent la représentation n'est pas entièrement nouvelle. Elle a pu être déjà évoquée en d'autres circonstances. Si elle n'a

jamais été formulée elle s'inscrit dans un système d'éléments imaginaires préexistant.

Ce qui apparaît l'indice le plus sûr du changement, c'est la prise de conscience de l'investissement du fantasme, ou la particularité des objets concernés par le fantasme. Nous rapprochons les deux situations car dans la seconde, ce dont le sujet prend conscience, c'est de la force de l'investissement du fantasme dans une situation donnée.

Nous mettons ainsi l'accent sur le point de vue quantitatif. Le temps le plus immédiat qui suit l'interprétation est la reconnaissance de l'investissement du fantasme. En termes cliniques le sujet prend conscience du pouvoir fascinant qu'exerce sur lui la représentation, de l'intensité du désir qui semble le sous-tendre.

Si nous considérons maintenant le contenu du fantasme, nous constatons qu'il oriente le désir et vise à retrouver l'objet réel. En principe le fantasme représente l'objet, il sert de modèle pour guider la recherche. L'objet réel se substituant au fantasme rend possible l'expérience de satisfaction.

Il s'agit d'un modèle simple calqué sur celui de la satisfaction des besoins organiques.

Mais il semble que la satisfaction des fantasmes conscients ne passe pas nécessairement par la découverte de l'objet réel.

Du moins, faut-il s'entendre sur les sens à donner à ce terme d'objet réel. Souvent le fantasme conscient n'appelle pas une situation où le sujet se trouverait en présence d'un objet réel. Il suffit que le sujet reconnaisse son propre désir dans celui d'autrui par un mécanisme d'identification individualisé par Freud dans "Le Moi et le ça" et sur lequel Lacan a insisté au

point de conférer à ce mécanisme une portée explicative générale. Il suffit aussi qu'il reconnaisse une position complémentaire dans le désir d'autrui. Bref dans tous les cas la réalité fait d'une manière ou d'une autre écho au fantasme.

Nous pensons que le fantasme conscient a pour but d'établir une relation d'identité entre le désir et le réel. C'est cette correspondance qui guide les motions pulsionnelles qui le connotent. Objet, situation, illusion collectivement entretenue, reconnaissance du désir d'autrui, sont autant de prétextes qui fondent cette reconnaissance de l'adéquation du désir et de la réalité.

On peut rapprocher cette hypothèse de celle que Freud envisage à propos du rôle des associations du fantasme et des traces verbales, assurant à la perception interne du fantasme un indice de réalité. Dénommer le fantasme dans le langage commun, n'est-ce pas reconnaître sa réalité inter-subjective ?

Cette adéquation du fantasme à la réalité n'est pas une condition suffisante pour qu'apparaisse une sensation de plaisir. Proust a très bien illustré, dans l'épisode du baiser sur la joue d'Albertine, ce qu'a toujours d'illusoire la rencontre de l'objet pour apaiser l'exigence que soutient le fantasme.

L'objet du fantasme ne correspond qu'à l'ombre de l'objet réel, celle qui se projette sur le plan où nous avons fixé la mise en acte du fantasme. L'objet réel, lui, résiste à cette identification. Gros de toutes les implications qui le lient à d'autres références, sur des plans différents, il use rapidement le lien privilégié qui un instant l'a assimilé à l'objet fantasmatique. Certes l'apaisement d'un besoin biologique connexe, et dans le coût la décharge orgasmique assurent

par contiguïté une décharge de la tension. Mais dans les autres situations la décharge ne paraît pas dépendre de la possession de l'objet, mais du temps de la rencontre. C'est la soudaineté de cette rencontre qui provoque la décharge. Il se produit ici un processus d'épargne psychique qui est source de plaisir. La recherche de l'objet réel a créé une tension, la rencontre, dans la mesure où elle est secondaire crée la décharge et le plaisir. Si l'objet constitue le but du fantasme, ce n'est pas sa possession qui est source de plaisir, mais l'épargne psychique qui assure cette possession quand elle est secondaire.

L'interprétation, ou la prise de conscience, en même temps qu'elle assigne au fantasme son répondant dans le monde des objets, assure un effet de décharge de ce type. D'où un sentiment de plaisir lié à la prise de conscience, quoique très souvent masqué par le déplaisir lié aux conflits que révèle la découverte du fantasme.

*

* *

Abordons maintenant l'étude du fantasme inconscient et demandons-nous si les hypothèses que nous venons d'avancer pour rendre compte de la jouissance au niveau du fantasme conscient trouvent ici leur équivalent. Il n'est pas possible d'observer directement l'investissement du fantasme inconscient ni la direction que prend cet investissement et nous ignorons tout du statut même du fantasme inconscient. Mais si nous considérons les rejets du refoulé qui sont à l'œuvre dans le système pré-conscient - conscient, nous pouvons avancer une hypothèse. C'est la dramatisation du fantasme qui semble correspondre au fantasme inconscient. Dramatisation qui s'articule dans des jeux inter-personnels ou dans des jeux intersystémiques. Certes l'existence du conflit défensif obscurcit notre compréhension des faits : les contre-investissements

viennent masquer ces jeux et les processus défensifs les utilisent pour empêcher la reconnaissance du fantasme qui les anime. Cette dramatisation, dans la mesure où le fantasme est inconscient, ne correspond à aucune recherche de l'objet réel. Le discours ne peut en rien servir ici d'indice de réalité.

La seule décharge possible est celle des affects inadéquats qui sont liés à la dramatisation du fantasme. La stase au niveau du fantasme inconscient nous paraît donc dépendre :

- 1) de la disparité entre l'intensité de l'investissement inconscient et la faiblesse des décharges assurées par les substituts névrotiques.
- 2) de la force des contre-investissements.
- 3) de l'absence d'orientation du fantasme vers des objets réels.

Mais quelle forme peut prendre l'investissement d'un fantasme qui ne conduit pas à la recherche d'une réalité extérieure ?

Freud a souligné que le fantasme inconscient devient l'objet même de la pulsion. Ceci résulterait du processus d'introversion qui favorise le refoulement et l'instauration de la névrose. L'introversion serait caractérisée par une marche régressive : le fantasme renonce à guider le désir dans la voie qui mène à fonder sa réalité dans sa congruence avec l'univers réel, à travers le discours et l'intersubjectivité, il se donne pour objet du désir.

Ce processus d'introversion qui constitue peut-être un chaînon dans la production de la névrose ne peut être étudié dans la situation thérapeutique.

Celle-ci du moins nous apporte un argument qui plaide en faveur d'un tel mécanisme. Nous venons de voir que le mode de

satisfaction qui au niveau des rejets du refoulé correspond au fantasme inconscient repose sur la dramatisation du fantasme. Celle-ci ne cherche en rien un gage dans la réalité. Son but est l'expression du fantasme. La projection simple de la réalité psychique lui suffit. Un tel but correspond donc bien au processus d'introversion de la libido.

Jusqu'à présent nous avons pu parler du changement vu au niveau de la transformation du fantasme sans mentionner la différenciation systémique. Nous l'avons fait intentionnellement, par souci de simplification.

Mais il est évident que la différenciation des systèmes psychiques joue un rôle au niveau de ces processus élémentaires.

Nous ne parlerons pas ici de la différenciation fonctionnelle du Moi et du Sur-Moi, ni de leur portée défensive et adaptative. Mais tenant pour connues les vues de Monsieur Lagache sur la différenciation structurale nous considérons ces deux instances comme tirant leur cohésion d'être faites d'objets investis et intériorisés.

L'exemple clinique n°1 nous a montré comment le même fantasme soutenait un jeu inter-systémique où le moi tenait un rôle parfaitement opposé, selon qu'il était en rapport avec le Sur-Moi ou avec les objets extérieurs. Un tel exemple montre bien à quel point la différenciation structurale, indépendamment de sa fonction défensive, joue un rôle dans la dramatisation du fantasme.

Le changement, qui donne au fantasme un statut nouveau, une finalité différente et d'autres modes de décharges, entraîne un remaniement des structures systémiques. La réduction de certaines exigences du Sur-Moi, la transformation des positions du

Moi vis-à-vis des exigences du ça ou des objets réels nous montre comment opère une telle mutation.

Conséquence technique d'un tel point de vue, il me paraît utile de considérer quand nous procédons à l'analyse des jeux inter-systémiques, d'analyser non seulement leur signification génétique (la manière dont les identifications se sont constituées), non seulement leur portée défensive acquise grâce à leur différenciation fonctionnelle, mais aussi leur capacité à assurer la satisfaction des exigences pulsionnelles.

Il faut d'ailleurs remarquer que cette satisfaction joue vis-à-vis du fantasme inconscient comme vis-à-vis du fantasme conscient. Vis-à-vis du fantasme inconscient les instances assurent, selon des modalités variées, sa dramatisation et permettent en outre des décharges latérales et incomplètes. Vis-à-vis du fantasme conscient, la différenciation des instances joue également un rôle. Il n'est pas possible d'étudier ici ce problème qui déborde le cadre que nous nous sommes donnés. Il conviendrait en effet d'envisager des processus créatifs qui jouent avec la différenciation systémique pour donner un gain de plaisir.

3°) L'agent du changement : le rôle de la conscience.

Le rôle de la conscience comme facteur de changement a été particulièrement mis en lumière par Monsieur Lagache. Notre collègue Barrau a pu ce matin reprendre cette étude du point de vue historique.

Il s'agira pour nous d'étudier ce rôle dans le cadre limité que nous nous sommes fixés. L'agent du changement dans la situation de changement élémentaire peut être soit l'analyste, quand c'est lui qui fournit l'interprétation mutative, ou le patient

quand lui-même émet l'hypothèse qui prend valeur d'interprétation.

Les deux éventualités semblent très différentes. Dans la première, on peut supposer que l'analyste n'éprouve pas les résistances que rencontre le patient pour prendre conscience du fantasme. Dans la seconde, nous retrouvons une question soulevée par Freud, dès l'Esquisse : comment l'activité de l'esprit peut-elle se diriger vers des représentations qui sont des sources de déplaisir, on a tout le moins l'objet d'aucun investissement. Il faudrait supposer qu'un sur-investissement des représentations provienne d'une énergie psychique particulière, ou qu'un processus d'apprentissage dresse une partie de l'énergie psychique à suivre des cheminements qui sont contraires au principe d'homéostasie.

La première éventualité que nous évoquons rejoint la seconde, car si l'interprétation est donnée par l'analyste, elle doit être reçue comme une construction, une hypothèse et non comme un nouvel objet fantasmatique. Elle requiert donc de la part du patient la même liberté d'attention et de jugement qui définit le sur-investissement de la pensée.

Examinons donc ce problème dans le cadre du changement élémentaire.

Une première question se pose : la situation de changement élémentaire nous permet-elle d'observer directement ce processus de sur-investissement ? Nous sommes tentés de répondre positivement. Le sur-investissement nous paraît correspondre à une réalité clinique marquée par l'ambiguïté profonde propre à l'essence même du travail analytique : ressentir pleinement la force et la nature des investissements, les "vivre" dans la situation analytique et en même temps être apte à les explorer,

à les parcourir avec l'attention vigilante et curieuse de l'observateur. D'ailleurs nous connaissons bien les circonstances qui rendent difficile cette expérience. Elles tiennent à l'impossibilité où se trouve le patient de vivre sur ce double registre. Si les processus primaires l'emportent le patient ressentira toute interprétation de l'analyste comme liée au rôle dans lequel il met celui-ci pour agencer, sur le plan du transfert, la dramatisation de son fantasme. Si les processus secondaires prédominent nous verrons le patient banaliser l'intervention et l'inclure dans un système de connaissances parfaitement isolées du jeu pulsionnel Inconscient.

Dans les deux cas l'attention tournée vers les processus psychiques s'évanouit.

Ainsi le sur-investissement paraît dans la situation analytique une activité souhaitable, mais inconstante de l'appareil psychique. Elle correspond à l'alliance de travail qui a été l'objet d'une précédente table ronde. Nous pouvons mesurer, cliniquement, son efficacité.

La deuxième question peut paraître plus théorique : l'étude du changement élémentaire nous fait-elle mieux connaître quelle est la nature de l'énergie qui alimente le surinvestissement ?

Un point d'histoire mérite ici d'être rappelé. Au départ la notion d'investissement ne définit que l'état d'activité du neurone, ou en un langage psychologique le degré d'activité de la représentation. Plus tard, avec les Ecrits métapsychologiques la notion d'investissement change de sens. Il ne s'agit plus de l'occupation d'une représentation psychique par une quantité d'énergie, il s'agit de l'investissement par la libido, énergie

sexuelle, de la représentation.

Or, si ce glissement de sens est très sensible pour les notions d'investissement et de contre investissement, elle est moins nette pour celle de sur-investissement. Doit-on interpréter ce fait historique comme une discordance transitoire dans l'évolution des idées de Freud ? Nous pensons que cette disharmonie dans l'évolution des concepts correspond à une réalité. Le sur-investissement tire peut-être son énergie d'une part de libido sublimée, mais ceci nous semble une vue théorique trop éloignée de l'expérience pour que nous puissions la justifier. Il semble que l'énergie du sur-investissement, telle qu'elle nous apparaît cliniquement, est qualitativement différente de l'énergie libidinale sexualisée. Mais, énergie libre, prompte à rapprocher représentation ou objets que sépare tout le poids des méconnaissances et des mécanismes défensifs, sans pour autant lier son jeu énergétique à l'investissement de ces représentations et de ces objets, ou contre-investissement de ces méconnaissances et de ces mécanismes défensifs, elle est un agent de la satisfaction sans appartenir à l'énergie qui soutient le désir. Le sur-investissement aide à la réalisation de but du fantasme comme à la jouissance liée à la détente psychique. Il devient un instrument au service des fonctions du Moi.

Enfin une troisième question se pose : comment le surinvestissement peut-il, d'un point de vue économique, entraîner par sa seule force énergétique un remaniement structural ?

Ce qui amène certains à mettre en question le point de vue économique, ou du moins à le réduire à des considérations thématiques et à un point de vue purement dynamique.

En distinguant, comme nous l'avons fait, la réalisation du but du fantasme et l'effet de décharge, nous pouvons envisager ce problème tout en respectant la réalité du point de vue économique. Le sur-investissement permet le changement d'inscription de registre du fantasme. Le fantasme inconscient en devenant conscient assure un gain de plaisir. D'une part le fantasme devenu conscient, trouve dans le réel le gage de sa propre réalité. D'autre part, la promptitude de cette découverte, dans la situation analytique assure une épargne psychique qui crée un effet de plaisir.

Ainsi nous pouvons dire que le sur-investissement est payé de retour. Il devient agent de la satisfaction. Son usage est renforcé par le gain de plaisir qui peut être escompté.

*

* *

CONCLUSIONS

Entrepreneur l'étude clinique du changement nous sommes conscients de l'angle particulier que nous avons choisi. Beaucoup d'autres voies d'abord étaient possibles. Geissmann demain nous en proposera une autre. Nous en avons choisi une plutôt que de passer en revue les multiples voies offertes.

Pourquoi avoir choisi celle du changement élémentaire ? Parce qu'elle s'est présentée comme celle qui nous faisait saisir un processus de transformation fondamental. Mais le changement élémentaire tel que nous l'avons défini ne constitue pas l'unité dont se compose la totalité de l'expérience analytique. À la limite nous pouvons même nous demander s'il ne s'agit pas d'un artefact ou du moins d'une situation exceptionnelle.

En tout cas elle ne saurait constituer une visée technique. Mais il a semblé que, quelque exceptionnelle qu'elle puisse être, elle offrait à la recherche un champ fructueux.

Le changement élémentaire nous est apparu, non un objet d'investigation, mais un champ d'études, un cadre dans lequel se déroulaient des processus assez directement observables.

Ceux-ci concernent le fantasme et à cet égard le changement nous apporte un document bilingue. Au départ nous observons des manifestations qui indiquent l'existence d'un fantasme inconscient, actif. Tout se passe comme si il poussait à son actualisation manifeste sur le mode d'une dramatisation, qui peut se traduire dans le registre inter-personnel ou dans le registre inter-systémique.

L'interprétation, appuyée sur le sur-investissement propre à l'activité de conscience, permet le déplacement du fantasme inconscient dans le registre conscient. Ceci suppose évidemment que les conditions techniques soient requises (force de l'investissement, atténuation des contre-investissements).

La venue du fantasme dans le registre pré-conscient entraîne de nouveaux buts, le fantasme devient indice, et guide la retrouvaille de l'objet dans le réel.

En réalité l'objet réel n'agit pas ici comme source réelle de satisfaction à l'encontre des sources imaginaires qui le précédaient, il confère au fantasme son statut de réalité.

Mais l'effet de plaisir ne résulte pas de cette adéquation du réel et du fantasme. Il nous semble dépendre d'un processus d'épargne psychique qui ne se trouve qu'accessoirement en cause dans la situation analytique elle-même.

Si les observations que nous pouvons recueillir dans le cadre du changement élémentaire, tel que nous l'avons défini, sont fragmentaires, du moins peuvent-elles constituer un modèle théorique qui nous permettra de mieux comprendre les changements que nous pouvons observer à d'autres niveaux de l'expérience analytique.

Daniel WIDLOCHER.

Victor Smirnof

INTERPRETATION ET CHANGEMENT

Remarques introductrices à la discussion de
l'exposé de Daniel Widlöcher

Au regard de l'incoercible production écrite des psychanalystes (la bibliographie de Grinstein atteint maintenant 9 volumes fort respectables), il est étonnant que la question fondatrice de notre discipline, à savoir la technique, n'en occupe qu'une infime partie. Il est vrai aussi que *l'interprétation* ne saurait être absente d'aucune de nos discussions et qu'elle se trouve toujours évoquée lorsqu'on parle de psychanalyse. Pourtant force nous est de constater qu'une *théorie de l'interprétation* reste chose rare et que par exemple dans le manuel que Menninger consacré expressément à la technique elle n'est évoquée que de façon tangentielle.

*

* *

I - Que l'interprétation représente la minute de vérité de l'analyse, le rapport de Widlöcher nous le rappelle opportunément. L'interprétation véhicule, dans le cadre de l'analyse, un message destiné à arriver à bon port. Le moment de l'interprétation, que j'appellerai volontiers le pivot de notre action, amorce un changement que Widlöcher, avec Strachey, appelle *mutatif*, pour autant que le message de l'analyste parvienne au destinataire et produise chez lui un effet de sens. Cet *effet de sens*, Widlöcher le voit aussi bien dans le déplacement topique du fantasme qui change de statut, que dans la mobilisation libidinale qu'il lui croit liée.

Toute interprétation, prise au sens plein du terme, vise à promouvoir un changement. En termes balistiques toute interprétation doit parcourir une certaine trajectoire de son point de départ à son point d'arrivée, de bouche à oreille, si on s'en tient, comme je me le propose pour le moment, aux mots prononcés. Une telle interprétation doit produire à son point d'impact une série d'effets pour autant qu'elle atteint son objectif : à nous d'apprécier, mais aussi doser l'effet soufflant, voire désintégrant, de la charge - et que j'appellerais la *charge signifiante* d'une telle interprétation.

Je laisserai à d'autres le soin de mettre Daniel Widlöcher "à la question" en ce qui concerne les modifications de statut du fantasme et sur sa relation avec la "réalité de son objet". Question capitale mais que je laisserai pour le moment de côté, car mon intention ici n'est pas d'interroger l'auteur sur sa conception du fantasme, encore qu'il y ait dans son rapport un écart considérable entre sa manière de voir et celles par exemple de Suzan Isaacs, de Laplanche et Pontalis, ou de Pujol. Mais je me bornerai ici simplement à souligner cette différence sans entrer dans la discussion.

Le texte de Widlöcher nous permet de soulever une question qui me semble tout aussi importante : celle de la relation qui existe entre le dire de l'analyste et l'effet qu'il produit.

Car si le texte de l'auteur nous permet d'apercevoir la visée de son acte interprétatif, nous en percevons moins nettement sa nature, voire son *timing* ou même les conditions dans lesquelles l'analyste vient à proférer ses paroles dont l'effet est déterminant.

Afin d'éclairer mon argumentation, j'ai fait appel au

texte de Clifford Yorke⁽¹⁾. (Et pour éviter toute confusion à cet égard je préviens dès maintenant le lecteur que les conclusions auxquelles aboutit Yorke ne sont pas celles auxquelles parvient Widlöcher. Mais une certaine parenté de leur abord initial ne fait que renforcer l'intérêt de leur confrontation).

Clifford Yorke, dans ses remarques sur l'aspect métapsychologique de l'interprétation présente ainsi les effets qu'elle doit produire :

a) *structuralement*, dit-il, l'interprétation contribue à renforcer le Moi pour lui permettre d'affronter le Ça, le Surmoi et la réalité ;

b) *du point de vue topique*, l'interprétation doit rendre conscient ce qui était inconscient ;

c) *économiquement*, l'interprétation doit libérer des quantités d'énergie absorbée dans le contre-investissement ;

d) *dynamiquement*, l'interprétation doit permettre la décharge de "petites quantités" d'énergie pulsionnelle au profit de la resouvenance et de l'affect.

Une telle conception de l'interprétation consiste donc à affaiblir, lever, détruire pas à pas les contre-investissements jusqu'au moment où le représentant pulsionnel ne rencontre que les énergies les plus faibles du Moi. L'interprétation doit intervenir au point de plus labile de la chaîne. Ainsi l'article de Yorke rencontre ce que dit Widlöcher en des points précis. Mais Yorke, d'une certaine façon va plus loin :

"La quantité d'énergie dépensée dans le contre-investissement de n'importe quel représentant pulsionnel dépend de la proximité de ce représentant à son point de fixation". Cette notion de proximité, comme le fait remarquer Yorke lui-même,

(1), Yorke Clifford : *Some metapsychological aspects of interpretation* - *Brit. J. Med. Psychology*, 38, 27, March 1965

ne saurait aller sans évoquer une métaphore physique, frappante dans sa formulation Keplerienne et dont Yorke rend compte en ces mots :

“pour user d’une analogie concernant la physique spatiale (cette énergie) est inversement proportionnelle à la distance psychique du dérivé pulsionnel. Plus éloigné sera le dérivé et plus faible le contre-investissement nécessaire. *Ceci a des conséquences évidentes en ce qui concerne la technique psychanalytique* (souligné par Yorke)”. Si l’interprétation doit intervenir au point le plus faible de la chaîne, cette labilité devra donc être évaluée par une *distance*.

Nous voici donc engagé dans une voie dont notre analogie balistique nous permet de rendre compte. Si l’interprétation doit porter juste - être efficace, c’est-à-dire exacte au sens de précise et toucher au but - une telle stratégie énergétique (et donc contrôlée, car tel est le pari) doit doser les charges des missiles, ajuster son tir, régler sa distance et apprécier la trajectoire en tenant compte des obstacles extérieurs disposés sur son parcours. En d’autres termes il faut jauger la *distance psychique* (ce terme est de Yorke) pour augmenter l’efficacité du tir interprétatif.

Et pourtant nous avons appris - parfois à nos propres dépens dans le travail analytique - que cette distance psychique était totalement irréductible à un registre de quantification ; qu’elle était ce dont, depuis la Traumdeutung jusqu’à la théorie du signifiant, la psychanalyse tente de préciser la logique et la combinatoire.

Widlöcher le sait bien ainsi que l’atteste son travail, lorsqu’il nous parle d’un “effet du sens”. Yorke l’affirme, ainsi que l’on peut en juger par la citation que nous empruntons à son article :

“Les changements (qui se produisent) dans les investissements du Moi qui suivent l’interprétation ont surtout une relation aux représentations de mots (relate largely to word-presentations)” et plus loin :

“*The concrete naming*, la désignation verbale par le mot juste d’idées, d’images ou d’affects – c’est-à-dire les composants psychiques que le Moi organise en un monde de représentation – est un pas décisif pour les amener à la conscience.”

Reste à savoir comment le Moi organise ce monde représentationnel – ou est par lui représenté. Question qui reste au cœur de notre interrogation et dont tente de rendre compte la combinatoire que les métaphores contemporaines essaient de serrer. Et il faut bien dire que la *métaphore énergétique*, aussi utile qu’elle puisse être pour rendre compte d’autre chose, n’effleure pas le domaine de l’interprétation, sauf à infléchir notre théorisation dans une voie où nous ne pouvons plus parler que de distances (voir Newton) et dont il semble difficile, une fois ainsi engagé, de revenir. Parler alors d’interprétation percutante, d’impact ou d’intervention décisive devient le lot de l’analyse réputé pour sa justesse de tir, sa rapidité et son efficacité⁽²⁾.

*

* *

II - Ce qui m’étonne davantage, plus spécifiquement dans le rapport de Widlöcher, c’est un certain flottement. Nous avons l’habitude de nous référer, dans nos discussions, à une cer-

(2), En quoi, selon les règles du “Western” le bon droit et l’immaculée vérité seraient toujours, pour respecter le code, du côté des “nice guys” ceux qui possèdent le “fast draw” par excellence. Les “vilains” étant toujours, par tradition, d’une fraction de seconde en retard.

taine catégorisation, celle de trois ordres, ou plutôt de trois registres qui sont, le réel, l'imaginaire et le symbolique. Je sais bien que le travail qu'il nous présente cherche à se placer, dans une stricte obédience freudienne, à ceci près que l'on a introduit dans la métapsychologie viennoise un concept parisien : celui du changement⁽³⁾. Dès lors il me semble qu'on aurait le droit de nous faciliter le travail et de faire appel à des concepts dont la valeur "opérationnelle" (comme on dit) nous a rendu plus d'un service dans le repérage topologique.

Or à ce propos je voudrais formuler trois remarques.

La *première* ne ferait qu'interroger un des effets de l'interprétation : celui que décrit Widlöcher lorsqu'il dit que l'interprétation rend conscient le fantasme. Une telle mutation, me semble-t-il reste pourtant au niveau du registre de l'imaginaire. Or, si j'ai bien compris ce que soutient Widlöcher, *l'objet de la pulsion* subit une modification, qui lui permet grâce à la Wortvorstellung (correct naming, désignation correcte) de passer d'un statut imaginaire à un statut réel. Et c'est qu'il me semble pouvoir déceler une confusion des registres. Il n'y a plus dès lors de différences essentielles entre la réalité de l'objet, sa charge fantasmatique et sa signification symbolique. Or le statut de l'objet est un des points essentiels de la théorie analytique. Celui qui de Mélanie Klein à Jacques Lacan, de Karl Abraham à Karen Horney, de l'article de Pasche et Renard au travail de Granoff met en cause la conception même de la détermination psychique. Trancher le problème comme semble le faire Widlöcher ne nous éclaire certes pas sur la fonction de l'interprétation.

(3), Je sais fort bien que la notion de changement en psychologie a été introduite par l'école de psychologie sociale américaine. Cependant son utilisation en psychanalyse revient aux travaux de certains analystes parisiens.

La *seconde* remarque concerne le statut de la parole interprétante de l'analyste. Le repérage n'en est pas plus aisé. S'agit-il pour l'analyste d'identifier le fantasme ? De le nommer correctement et ainsi d'effectuer cette mutation topique dans laquelle Widlöcher reconnaît un des effets, sinon l'effet le plus important de l'interprétation, celui qui serait à la base du changement élémentaire.

Or, on peut se demander ce que signifie cette modification de statut du fantasme. Pour moi, cette mutation passe par ce que j'appelais une Verengung, un défilé⁽⁴⁾ point privilégié où

le fantasme inconscient rencontre le "destin". Destin qui est ici lié à la parole d'un autre, voire de l'Autre, qui non seulement présentifie le fantasme, mais en le nommant lui confère sa valeur symbolique. Car tout comme le moment de la remémoration, comme le moment de la prise de conscience, le moment de l'interprétation pourrait sans doute être explicité par l'économique, si l'on veut bien admettre avec Widlöcher que ce qu'il y décèle avec son intuition propre, à savoir l'effet de décharge proche de celui du *Mot d'Esprit* appartient au registre de l'énergétique.

Ceci demanderait sans doute d'être explicité plus avant. Encore qu'il me semble que l'interprétation s'ancre dans une prise de sens qui introduit le sujet au registre du symbolique. Comme nous le rappelle Doron, le changement ne peut être pensé dans la représentation commune de la durée ou de l'espace. À ce titre l'interprétation n'est plus définie ni par son moment, ni par son intensité, mais par la *charge signifiante* qu'elle supporte de façon explicite ou implicite. C'est parce

(4), Voir V. Smirnoff : "A propos du Souvenir Ecran" in *Bulletin de l'Association Psychanalytique de France*, 2, 1967

que l'interprétation modifie radicalement non seulement le statut du fantasme, mais qu'elle sonne le glas de l'imaginaire - en permettant au sujet de se repérer dans son système, dans ses symboles, dans sa structure sémantique - qu'elle produit un effet de sens et promeut ainsi le "changement". Elle instaure le registre symbolique comme garant de son statut en tant que sujet.

Une *troisième* remarque enfin concerne *l'extériorité des paroles de l'analyste*, point soulevé tant par Widlöcher dans son exposé, que par Yorke dans son article. Il s'agit de la tentation, sinon de la tentative faite, de dégager l'interprétation des méandres transférentiels. De la considérer en quelque sorte comme une parole qui supporte *en soi* sa propre valeur et son propre effet. Si je suis le premier à dire que l'instrument analytique par excellence, le seul qui mérite véritablement ce statut, est l'Interprétation, par contre il m'est difficile d'admettre que celle-ci puisse venir du dehors.

Car si la relation analytique est sous-tendue par la participation de l'analyste et de l'analysé - et si l'issue de l'analyse dira un jour la vérité concernant cette relation, en aucun cas les mots de l'analyste ne peuvent parvenir d'un extérieur quelconque, sans introduire dans cette relation quelque chose qui lui soit justement *extérieur*.

Car l'extériorité de l'interprétation (qui fait appel plus encore qu'à une notion de distance, à une notion de frontière et donc de catégorisation), met en question tout l'équilibre de la situation analytique, en introduisant une variation tant chez l'analyste que chez l'analysé.

Comment, à considérer qu'elle puisse être en dehors du "système analytique" formé de l'articulation entre analyse et

analysé, comment maintenir encore la possibilité même de la névrose transférentielle ; plus encore l'effet d'un "carry-over", d'une continuation des effets - visibles non seulement chez l'analysé, mais constatables dans les retentissements de ce qui se passe au cours d'une séance, sur la personne de l'analyste après la séance. Et enfin comment, si on la considère comme d'origine externe, concevoir ce que la scansion chronologique, par exemple, introduit dans la situation analytique, de ce que la "technique", - au sens de *procédé* - nous propose sous la forme où l'on voudra bien la considérer :

- *procès*, qui nous renvoie à un jugement
- *procession*, qui nous réfère à un rituel
- *processus*, qui nous rappelle un déroulement
- *procédure*, qui peut-être plus que tout autre nous conduit au sens d'un inquisitoire avec ses attermolements et ses dédales.

Tous, ils sont marqués par le *unendlich*, par quoi Freud, presque au terme de son œuvre, voit la difficulté majeure de l'entreprise analytique qui fait écho au "à suivre" dont tout au début de ses écrits "techniques" avait déjà caractérisé l'analyse, désignée nommément par son "Fortsetzung folgt". L'interprétation tient là sa place spécifique, étroitement liée à la démarche analytique, et donc dégagée de tout arbitraire de l'analyste. Notons aussi à ce propos que ce que Widlöcher appelle auto et hétéro-interprétation, c'est-à-dire interprétation et prise de conscience ne sont absolument pas superposables. Leur différence ne se situant pas dans l'extériorité de l'une et l'intériorité de l'autre, mais bel et bien dans une différence cette fois des investissements pulsionnels.

*

* *

III - Je ne saurais conclure cette série de considérations sans évoquer ce qu'à mes yeux signifie l'étude du changement en psychanalyse. Encore que Widlöcher ne l'ait point nommé, qu'il reste loin, je m'empresse de le dire, de certaines positions doctrinales auxquelles je vais me référer, il me semble pourtant qu'on ne saurait parler de changement sans soulever la question des buts de l'analyste. C'est un des mérites de Wallerstein de l'avoir posée nettement et sans ambiguïté⁽⁵⁾, sous une forme qui, si elle s'éloigne de notre mode habituel de pensée, met pourtant en question un certain nombre de nos maximes. Le but de l'analyse, telle que l'envisage Wallerstein, est bel et bien posé au sens de sa scalarisation valorielle, entendez qu'il ne vous en déplaît, *éthique*, si tant est qu'une telle chose reste possible ou le devienne un jour.

À le voir se colleter avec Jones, Jachoda, Hartmann, voire avec Nietzsche ou Machiavel, son estimation des fins poursuivies par l'analyse (assessment of change) prend le sens d'un affrontement avec une éthique. C'est dire dans quel climat se déroule pour certains le débat concernant le changement, soit dit sans aucun dédain, tout au plus l'étonnement qu'on en ait si rarement parlé ailleurs.

Qu'un tel abord introduise un travail dont la méthodologie vise à objectiver le "changement" n'est pas le moindre intérêt de cette recherche, dont la visée psychologisante se situe très loin des travaux de Doron ou de Widlöcher.

Si j'ai cité Wallerstein, ce n'est en fait ni pour le louer, ni pour le critiquer, mais bien pour rappeler qu'on ne

(5), R. Wallerstein : "The problem of the assessment of change in psychotherapy" *International Journal of Psycho-Analysis* - Vol 44, part I, Janv. 1963, p. 31 - 42 (et dont W. Granoff a exposé au cours d'une intervention les grandes lignes directrices.)

saurait parler de changement (dans quelque cadre de référence qu'on se place) sans introduire obligatoirement le sens que prend tout changement et donc de mettre en question le but que se propose l'analyse.

Car ce n'est pas d'éthique qu'il s'agit dans les textes que nous avons entendus⁽⁶⁾.

Widlöcher se place résolument sur le plan métapsychologique. Il ne fait de doute pour personne que l'interprétation soit l'agent d'un changement. Mais qu'est-ce qui change ? Widlöcher nous le dit avec précision et pertinence.

1) la situation de changement est caractérisée par le déplacement topique du fantasme : passage du fantasme inconscient au fantasme conscient avec toutes les conséquences d'une telle mutation en ce qui concerne les éléments du conflit défensif et des catégories de l'expérience.

2) le changement implique le point de vue quantitatif, qui tient compte de l'investissement libidinal passant de la dramatisation à la *jouissance*, où l'objet réel rencontre l'objet fantasmatique.

Mais ce changement élémentaire (dont Widlöcher dit bien à la fin de son rapport qu'il ne s'agit pas de le considérer comme une unité de changement) devient objet de recherche et je dirais même de mesure. Il doit être quantifiable pour autant qu'il représente une modification, comme le dit expressément l'auteur en parlant d'une structure de départ, d'une structure d'arrivée, chacune définie par ses références dites structurales : topologiques, dynamiques, génétiques, économiques enfin, au sens d'une *énergie psychique* libidinale, investie ou non, contre-investie ou surinvestie.

(6), Encore que nous regrettons que Doron n'ait pas poussé plus loin son exposé, surtout en ce qui concernait le système Kantien. Il n'aurait pas été surprenant que sa réflexion l'eut amené à quelque chose de cet ordre.

Energie psychique dont les “déplacements” pourraient faire croire à quelque flux et donc inciter des tentations de mensuration, si on venait à oublier qu’il s’agit là d’une métaphore physique destinée uniquement à prendre place dans un modèle n’ayant pas plus de réalité que le petit bonhomme de Maxwell.

L’interrogation heideggerienne sur l’essence de la technique (*Die Frage nach der Technik*) ainsi que le soupçonnaient ceux qui ont essayé avec nous de déchiffrer ce texte, pivote tout entière autour d’un discours sur l’énergie. Mais ils savent aussi que l’*Entbergung*, au sens du dévoilement, dégage clairement cette énergie de ses apparences naturalistes pour aboutir à la création d’un sens, poésis, effet créateur du techné. Et comment mesurer dès lors la création fondée non sur la matière, mais sur le sens à découvrir.

Aussi ne voudrais-je marquer par cette parenthèse que l’ambiguïté qu’il y aurait à se laisser prendre au piège du discours énergétique qui ne serait pas une métaphore, mais qui risquerait de nous ramener à une ère pré-analytique.

Lorsqu’on parle du changement certaines questions surgissent. Sur le terme même dont l’étymologie nous ramène au sens de *courber* ou de *plier*. De ses rapports avec la modification, la transformation, l’adaptation, le virage, le remaniement structural. De ses parentés avec le langage de la métapsychologie freudienne : déplacement, refoulement, forclusion. Le statut même du terme de “changement”, que sa confusion avec les mots de transformation et de modification semble vouloir singulièrement “banaliser” ne nous paraît pas si clair qu’on arriverait à l’identifier avec amélioration, guérison, progrès.

Et si changement il y a en tant que processus distinct (et pourquoi pas ?) que signifie alors dans une telle perspective notre action ? Désir de changement, compulsion à répéter... Dans cette alternative d'un "Faut que ça change" ou d'un "pourvu que ça dure" qui est réellement dupé ? l'analyste ? l'analysé ? ou les deux à la fois ?

À centrer notre technique sur le changement, on sait d'avance dans quelles voies s'engagera l'analyse : s'il faut que ça change, l'analyste aura pour tâche de faire changer. Et je vous rappellerai la mésaventure ferenczienne qui est l'exemple le plus éclatant à quoi peut aboutir "l'activité" en psychanalyse. Non pas pour le développer ici, encore qu'il règne sur le concept d'activité un malentendu foncier que seule une lecture soigneuse de l'œuvre de Ferenczi permet de dissiper ; mais pour en repérer la place dans le désir "d'y changer quelque chose", fut-ce le discours hésitant ou bloqué de l'analysé. À débusquer ce désir dans ses formes les plus larvées, voire inconscientes, il n'est pas trop de toute notre vigilance, avertie et alarmée, mais souvent fourvoyée.

Enfin on ne peut oublier sur quoi risque de déboucher tout changement dont le mot allemand soulève, s'il en était besoin, la problématique fondamentale. La *Veränderung* ou *Änderung* qui nous renvoie à la question de l'altérité.

*

* *

IV - Même si l'on donne au terme de changement le sens d'une *inflexion nouvelle* ou d'une nouvelle signification, il implique un repérage. Dans son désir de jauger l'amplitude du changement, et non plus son caractère, l'analyste doit introduire nécessairement des procédés de mensuration de l'angle

d'inflexion axiale ; parmi ces procédés ceux du registre économique peuvent lui paraître particulièrement propices.

C'est là que nous apparaît clairement ce qui nous sépare de la théorie du signifiant. Le registre de l'économique nous oriente vers les notions de forces et de résistances, d'investissements et de défenses. Vocabulaire familier à la fois à Freud et à Clausewitz, encore que la stratégie dont ils parlent ne soit pas la même. Dans un tel dispositif la distance selon Freud se mesure en dehors du temps et de la durée. Au plan de l'effet de l'interprétation on perçoit aisément que la dénégation ne connote pas une non-intégration de l'interprétation donnée, pas plus que l'affirmation n'en signe la re-connaissance.

De bouche à oreille, disions-nous. Métaphore sans doute, mais qui marque bien l'ambiguïté de la distance à parcourir. Reconnaissance et dénégation, nous savons dans notre expérience en reconnaître la qualité ; car la distance qui les sépare n'est en fait que leur exacte superposition. Et sur le parcours, qui nous dira ce que nous cherchons à repérer : bornes kilométriques ou bosquets fleuris ; ou à réaliser : moyennes horaires ou le temps pour comprendre ?

Disons-le. L'abord économique comme l'a montré Doron aboutit à une certaine impasse. Il le note expressément dans ses remarques terminales où il dit que le temps n'est plus que la forme du changement dont l'essentiel se trouve ailleurs et que "Freud prépare son intégration dans une théorie du sujet dont les éléments se construisent non plus au niveau de l'expérience sensible, mais dans l'espace de configuration d'une authentique science de l'esprit".

On peut ruer dans les brancards, sans pour autant trouver

la solution. Mais il faut dire qu'en ce qui concerne la saisie du sens, la tentative de Lacan par la théorie du signifiant a été jusqu'ici passablement féconde, du moins dans le repérage de certains jalons qui ponctuent le discours du sujet. Il ne peut être question aujourd'hui d'en dresser le tableau, d'en faire la critique, d'en dessiner les limites, voire les fourvoiements toujours possibles.

Le repérage que nous propose Widlöcher est un repérage métapsychologique. Le changement élémentaire dont il parle, il cherche à nous le présentifier dans la clinique. Certes il affirme dans sa conclusion que ce changement ne doit pas être une visée technique. Et pourtant il me semble que l'introduction du concept de changement dans la métapsychologie freudienne risque de mettre l'accent sur l'efficacité. Nous ne pouvons nous borner à constater que quelque chose change. Si ça change, il nous faut promouvoir le changement. De Ferenczi à Alexander, en passant par Rank et par Horney, l'histoire de la psychanalyse est jalonnée des mésaventures de ceux qui dans leur désir de mieux faire se sont fourvoyés. Tous pour avoir voulu manipuler, au nom de l'efficace, une portion de la réalité.

Aujourd'hui c'est au nom de la "sorcière métapsychologie" (*die Hexe* comme l'appelle Freud lui-même) que sévit le désir de guérir. Lisons ce que nous propose Yorke au terme de son étude métapsychologique du changement, à la page 37 de son travail :

"Aujourd'hui la psychologie psychanalytique doit tenir compte du point de vue adaptatif. La métapsychologie du traitement doit inclure l'étude de l'adaptation du patient aux exigences minimales de la situation thérapeutique, quelle que soit l'étendue de notre savoir concernant la vie instinctuelle,

le destin qu'elle subit et les formations psychiques qu'elle rencontre, aucun analyste aujourd'hui ne peut se permettre d'ignorer l'adaptation à la réalité. *It is, in the end, what all the fuss is about.* C'est en fin de compte de quoi il s'agit dans tout ce remue-ménage”.

Je le sais bien : Les conclusions de Widlöcher n'ont rien de commun avec celles de Yorke. Rien *d'adaptatif* dans la visée de Widlöcher, qui reste au plan strict de l'écoute analytique. Mais son rapport nous pose à *tous* un problème, celui des rapports de la réalité et du fantasme. Nul lieu ne peut être plus propice que le changement pour risquer de les confondre. Réalité de l'objet, désir de s'adapter, illusion du désir. Notre travail ne peut que s'enrichir à tenter de clarifier les concepts.

La notion de changement est ambiguë. Cette ambiguïté, permettez-moi de vous la rappeler par un exemple clinique que j'emprunte à un analyste et pas des moindres. Il nous parle des *rêves dirigeables*, entendez par là ceux que l'on peut diriger. Un homme qui a gravi, comme on dit, les échelons de la promotion sociale rêve qu'il se trouve dans une brillante réunion mondaine. Soudain il voit entrer son père minablement habillé. Il en éprouve dans son rêve honte et confusion. Non, dit-il, en se réveillant, il faut changer cela. Il se rendort et rêve : il est dans une brillante réunion mondaine. Son père entre, vêtu somptueusement.

Victor SMIRNOFF.

INTERVENTION

Mon intervention comportera deux remarques, la première concernant l'exposé de Widlöcher, la seconde portant sur le thème de ces *Entretiens* et sur les réserves qu'il a suscitées.

1) Widlöcher a centré son exposé sur ce qu'il a nommé le changement *élémentaire* tout en soulignant qu'il cherchait à mettre en évidence autre chose que les variations que peut connaître telle instance de la personnalité (affaiblissement des défenses du moi par exemple). Ce qui l'intéresse, ce qui lui paraît essentiel au processus analytique, c'est une modification *structurale*, entendue comme le passage d'un système réglé par un principe de fonctionnement à un second système réglé par un autre principe (opposition des systèmes inconscient et préconscient-conscient opposition du processus primaire et du processus secondaire).

Une telle formulation me paraît contradictoire. En effet, par "changement élémentaire", Widlöcher ne désigne pas, comme le suggère le terme "élémentaire", la migration d'un élément, d'un contenu refoulé par exemple, qui, passant d'un système à l'autre, entraînerait secondairement un remaniement au sein du second système. Ce qui se déplace d'un "lieu" à l'autre, c'est une *structure* : le fantasme, en l'occurrence, dont est souligné le rôle d'organisateur. Le choix du terme "élémentaire" paraît donc d'autant plus mal venu qu'on y fait généralement

recours en le couplant avec son opposé : structure, ou système, conçue comme un agencement d'éléments qui les constitue comme tels.

Est-ce là simple querelle terminologique ? Existe-t-il d'ailleurs, du moins pour un psychanalyste, des problèmes *purement* terminologiques ?

En ce qui concerne le fantasme, Widlöcher a surtout mis l'accent - et c'est l'originalité de son travail - sur le processus, considérant que l'on n'avait pas tout dit quand on l'avait défini comme organisation et qu'il nous importait d'abord de comprendre, dans la mesure où nous avons peu d'action sur celle-ci, ce qui commandait le processus, ce qui faisait qu'à tel ou tel temps de la vie du sujet, et surtout dans la cure, tel fantasme devenait plus insistant ou plus mobilisateur. Si la dimension structurale du fantasme était moins présente dans l'exposé de Widlöcher, c'est sans doute parce qu'à ses yeux il y a là désormais quelque chose qui fonctionne pour nous presque comme une idée reçue.

Cette négligence intentionnelle n'en masque-t-elle pas une autre, qui motiverait en définitive ma réticence, apparemment d'ordre terminologique, sur "élémentaire" ? Widlöcher a, en effet, été conduit, alors même qu'il définissait *formellement* le fantasme comme structure, à le traiter *effectivement* dans sa démonstration comme un élément, à savoir comme une formation imaginaire qui pourrait passer d'un registre à un autre et, dans les cas heureux, non pas assurément s'effacer devant la réalité mais trouver, je le cite, "une adéquation à la réalité extérieure".

Or, parler de la structure du fantasme inconscient, ce n'est pas seulement - faut-il le rappeler ? - lui reconnaître, contre

ceux qui y verraient une simple expression immédiate de la pulsion, une organisation en scénario, en phrase (qui d'ailleurs désorganise par rapport aux exigences du moi). C'est dire que cette phrase obéit à certaines règles : absence de sujet, conjonction de désirs contradictoires au regard de la logique immanente au processus secondaire, etc. Cela revient à poser qu'il y a dans l'organisation logique du fantasme de quoi le rendre incompatible par principe avec quelque réalité extérieure que ce soit. Un fantasme ne peut jamais se "satisfaire" autrement que dans le fantasme. Cette organisation logique propre au fantasme, qui le rend "inconciliable" avec l'ordre du réel, n'est elle-même telle qu'en fonction de son contenu dernier : l'impossible ne serait alors que l'effet de l'interdit.

En écoutant Widlöcher décrire le "passage" du fantasme inconscient au fantasme conscient et les moyens par lesquels, une fois parvenu au conscient, le fantasme pourrait rejoindre le réel, j'en venais à me demander, pris à mon tour dans ces métaphores ferroviaires, ce qui, d'interprétation "mutative" en interprétation mutative, *restait* inconscient, agissait comme tel.

2) J'en viens à ma seconde remarque qui ne concerne pas seulement l'exposé de Widlöcher mais l'ensemble de ces Entretiens. À plusieurs reprises, dans une forme explicite, voire brutale, ou en sous-entendu, s'est exprimée une sorte de réprobation. Il s'est souvent agi moins de discuter ce qui nous était proposé que d'engager un *procès d'intention* : que signifiait cette attention portée au changement ? Quel fantasme (de l'analyste) recouvrait-elle ? Ne risquait-on pas de gauchir l'écoute, l'interprétation, l'appréciation des résultats ?

Quelle honteuse “psychologie du moi” se cachait là-dessous ? etc.

Si on généralisait une telle attitude, on voit à quoi elle nous conduirait : à nier toute possibilité de *recherche* en psychanalyse. Car toute recherche suppose une attention orientée et un fantasme du chercheur. C’est peut-être une conséquence à tirer mais alors mieux vaut la reconnaître d’emblée.

D’autre part, cette attitude de réserve a pu entraîner une confusion. Insatisfaits ou inquiets, certains en sont venus à nier le problème : quels changements spécifiques produit une cure analytique et comment adviennent-ils ? Faute d’examiner et de critiquer la validité des *concepts* proposés, on a trop souvent conclu, contre toute évidence, que les *faits* dont ils cherchaient à rendre compte n’existaient pas.

J. B. PONTALIS.

Elsa R. Havelka

LA PLACE DE L'ACTION DANS LE CHANGEMENT
DE LA PERSONNALITE, ⁽¹⁾ par A.B. Wheelis

Il ne s'agit pas ici d'un compte rendu de l'article de Wheelis, mais simplement de certaines notes prises pendant la lecture et destinées à rappeler l'importance de l'action dans le changement de la personnalité.

Pour le lecteur qui s'intéresse à ce sujet, ces notes ne dispensent pas de la lecture de l'article, très stimulant et qui, si l'on fait attention à la date où il a été écrit (quelques mois seulement après l'article sur les "general Problems of Acting Out" présenté par Phyllis Greenacre en mai 1949), nous surprend par l'actualité de ses vues sur le rôle de l'action dans le changement.

Et cela nous amène à réfléchir sur ce changement, objet des recherches de ces "Entretiens". En n'envisageant que les cas favorables, on se demande : En quoi consiste ce changement ? Changement de structure ? ou déblocage d'un processus évolutif ? Et cette question nous rappelle des idées souvent exprimées par des patients vers la fin de leur cure : "on dit que j'ai beaucoup changé. Je ne trouve pas. Il me semble que j'ai toujours été comme ça, mais je ne le savais pas, ou je n'osais pas me l'avouer".

Tel qu'en lui-même, enfin, l'analyse le change.

*

* *

(1), *Psychiatry - Journal for Study of Interpersonal Processes* Vol. 13, February 1950, n°1. Published by William Alanson White, Psychiatric Foundation, p. 135-48.

Allen B. Wheelis pense que l'action est un facteur important dans le changement que constitue le passage de la névrose à la santé. Selon lui, la façon d'envisager la verbalisation et l'action en analyse doit être reconsidérée. Il formule les questions que doit se poser tout psychothérapeute qui a affaire aux modes de vie névrotique de l'être humain. Pourquoi certains patients ne guérissent-ils pas ? Pourquoi ne cherchent-ils pas à obtenir des gratifications réelles par des actes ou des plaisirs pour lesquels ils sont doués ? Pourquoi, malgré l'"intuition" acquise en analyse et la "perlaboration", se tiennent-ils accrochés à leurs mécanismes névrotiques et vivent-ils dans un monde clair-obscur de haine, de frustrations et de gratifications partielles et déformées ? D'autre part, question peut-être moins troublante, mais dont la réponse sera encore plus difficile, pourquoi d'autres patients guérissent-ils ?

Il ne s'agit pas, d'après l'auteur, du simple soulagement de symptômes, car de plus en plus on s'aperçoit qu'un symptôme névrotique est un produit d'une personnalité névrosée, plutôt qu'un appendice attaché à une "personnalité normale" et qui doit être extirpé ; il s'agit d'un changement fondamental de la personnalité. Wheelis cite Fenichel lorsque celui-ci décrit le dynamisme des forces de refoulement et des tendances pulsionnelles inconscientes qui arrivent à des décharges d'émergence partielles et déformées, non consenties par le moi ; et finalement, le processus de la cure, c'est-à-dire, la capacité pour le patient d'obtenir des gratifications directes et sans conflit⁽²⁾. Wheelis se réfère également à la formule célèbre de Freud *Wo Es war soll Ich werden*⁽³⁾, idée que Bibring

(2), Fenichel, *Problèmes de technique psychanalytique*. Q., 1939 VIII : 303-438

(3), *Gesammelte Werke*, Vol XV p.86 ; *Standard Edition*, Vol XXII p. 80 ; Gall, p. 111

exprime en parlant de “Changement dans les relations réciproques entre les différentes instances psychiques⁽⁴⁾”. Puis, Wheelis transcrit ce passage de *L'interprétation du rêve* : “[...] l'accumulation de l'excitation [...] est ressentie comme déplaisir et elle met l'appareil psychique en action en vue de répéter l'expérience de satisfaction, ce qui entraîne une diminution d'excitation ressentie comme plaisir⁽⁵⁾”.

Un vrai changement sans action est pratiquement et théoriquement impossible. La psychothérapie ne peut apporter de changement de personnalité que si elle conduit le patient à adopter un nouveau mode de comportement. Ici, l'auteur parle longuement des changements qui ont lieu en dehors de toute thérapie, et il cite Hartmann qui se réfère aux changements qui s'opèrent sans conflit.⁽⁶⁾

Cependant, dit l'auteur, pour qu'il y ait action, il n'est pas nécessaire qu'il se passe quelque chose de spectaculaire. Un simple regard irrité peut décharger de grandes quantités d'énergie et être une action à tout point de vue. Afin d'expliquer la manière dont l'action conduit au changement de la personnalité en psychothérapie, et la relation de ces actions avec le thérapeute, l'auteur cite un passage de Strachey dans son article de l'*International Journal of Psycho-Analysis* de 1934, *la nature de l'action thérapeutique en psychanalyse*, article où Strachey explique le sens de son expression “*mutative interprétation*”⁽⁷⁾ : “En vertu de son pouvoir (pouvoir strictement limité) en tant que surmoi auxiliaire, l'analyste rend possible qu'une quantité réduite de

(4), Bibring, “Symposium sur la Théorie des résultats thérapeutiques en psychanalyse”. *International Journal of Psycho-Analysis*, 1937, Vol VIII p. 125-89.

(5), *Gesammelte Werke* Vol II-III p. 604 ; *Standard Edition* Vol V p. 598 ; P.U.F. p. 488.

l'énergie du ça du patient (dans notre exemple, sous la forme d'une pulsion agressive) devienne consciente. Comme l'analyste est aussi, par la nature des choses, *l'objet* des pulsions du ça du patient, la quantité de ces pulsions qui se trouve maintenant libérée et est rendue consciente, se tourne vers l'analyste. C'est le point critique. Si tout va bien, le moi du patient se rendra compte du contraste entre le caractère agressif de ses sentiments et de la nature réelle de l'analyste, qui ne se comporte pas comme les "bons" ou "mauvais" objets archaïques du patient. Celui-ci se rendra compte de la distinction entre les objets archaïques de sa fantaisie et l'objet extérieur réel. L'interprétation est maintenant devenue une *interprétation modificatrice* (*mutative interpretation*), puisqu'elle a ouvert une brèche dans le cercle vicieux névrotique. Car le patient, s'étant rendu compte du manque d'agressivité de l'objet extérieur réel, sera prêt à diminuer sa propre agressivité ; le nouvel objet qu'il introjecte sera moins agressif et, par conséquent, l'agressivité de son sur-moi diminuera aussi". Strachey spécifie par la suite que le changement produit par une interprétation modificatrice est insignifiant, et qu'il faut une grande quantité de ces échanges thérapeutiques pour amener un changement durable.

Wheeler trouve cependant que cette description de Strachey est incomplète. L'action qui intervient entre l'interprétation de l'analyste et le changement de la personnalité du patient n'est pas spécifiée. Il postule que cette nouvelle "intuition" obtenue par l'analyse doit conduire à des actions même avant

(6), Hartmann, "Ich-Psychologie und Anpassungsproblem" *Int. Z. Pse*, ou "Ego Psychology and the problem of Adaptation", traduction David Rapaport dans *Organization and Pathology of Thought*.

(7), Vol XV, p. 127-59, 142-3.

que le changement ait lieu. La description du mécanisme du changement doit être élargie. En devenant conscient du manque d'agressivité de l'analyste, le patient devient capable d'agir de façon différente. Pendant la séance son action peut consister en un regard amical, un changement dans le ton de sa voix, un sourire ou des larmes comportant une franche reconnaissance du besoin. Ces actes signifient plus que l'absence de l'agressivité ; ce sont des actions positives de plein droit.

Mais ces actions ne restent pas confinées dans les séances d'analyse ; elles s'étendent à l'entourage du patient. Il y a de bonnes raisons de croire que la plupart de ces actions ont lieu en dehors de la thérapie. Mais les actions décisives, les premières actions de ce nouveau modèle de comportement auront lieu pendant la séance, l'analyste étant l'objet de la pulsion. Les analystes savent que seuls les problèmes qui apparaissent dans le transfert peuvent être atteints profondément ; et nous connaissons tous la phrase souvent répétée que "le patient doit présenter ses troubles dans le transfert plutôt que dans la vie réelle".

Cependant, la contrepartie du principe que le patient doit vivre et résoudre ses problèmes dans le transfert est moins connue, bien qu'également nécessaire. Ce principe est simplement qu'il doit *aussi* vivre et résoudre ces mêmes problèmes dans sa vie courante. Le patient se rend compte du contraste entre une pulsion antérieurement refoulée et la nature réelle de l'analyste. Il commence alors à agir de façon différente envers celui-ci. Il doit aussi, si ce mode d'action est bien consolidé, commencer à agir différemment avec d'autres personnes. Un mode de comportement interpersonnel limité à une seule personne pendant cinq heures par semaine pourrait difficilement devenir une partie stable de la personnalité.

Le fait que la plus grande partie de l'action modificatrice a lieu en dehors de la thérapie ne diminue en rien la nécessité de la perlaboration. On ne peut pas prétendre que, dès qu'il reçoit le bénéfice d'une interprétation incisive, le patient commence et continue à agir en conséquence, et qu'ainsi se réalisera le changement de sa personnalité. Le nouveau mode d'action *expérimental* - bien que potentiellement susceptible de produire une décharge de tension plus complète - s'oppose à des modes névrotiques bien établis. L'analyste doit répéter ces interprétations dans des contextes différents afin d'alimenter et de renforcer le nouveau mode de comportement.

Certains thérapeutes ont l'habitude de considérer *l'acting out* comme invariablement mauvais et préféreraient que le patient verbalise un conflit plutôt que de le révéler par l'action. Mais ceux qui pensent ainsi n'ont en vue que l'action qui utilise un mode de décharge d'énergies non approprié ou imprudent qui, à la longue, produira de nouveaux troubles.

Il s'agit dans ce cas d'une ancienne "solution" qui est nettement mauvaise, ou d'une nouvelle "solution" peut-être encore pire que l'ancienne. Cela veut dire que ces actions ont un but totalement ou partiellement inconscient. Dans la mesure où de telles actions produisent une décharge de tension partielle et temporaire, elles interfèrent avec les efforts du thérapeute pour rendre consciente la pulsion, et constituent une résistance qui doit être attaquée. Mais les analystes parlent trop peu des *acting out* qui sont salutaires, qui sont approuvés, et sans lesquels aucun changement n'aura lieu. Aucune accumulation de jonglerie purement verbale avec des concepts, aucune discussion inconsistante sur des sentiments ou des souvenirs ne peut opérer des changements de personnalité

sans de telles actions. Strachey l'a exprimé en d'autres termes : "Une interprétation modificatrice, dit-il, ne peut s'appliquer qu'à une pulsion du ça qui se trouve véritablement en état d'investissement. Cela semble évident en soi ; car les changements dynamiques dans le psychisme du patient qui découlent d'une interprétation modificatrice ne peuvent être déterminés que par l'opération d'une charge d'énergie provenant du patient lui-même. La fonction de l'analyste est simplement d'assurer que cette énergie soit canalisée dans une direction plutôt que dans une autre. Il s'ensuit donc que l'interprétation informative du type "dictionnaire" ne sera pas modificatrice, bien qu'elle puisse être utile comme un prélude aux interprétations modificatrices⁽⁸⁾".

Le fait que l'on ait si peu réfléchi sur le rôle de l'action dans le changement de la personnalité et si peu fait valoir son importance dans le développement de la théorie est responsable de quelques critiques adressées à la psychanalyse.

Mais il y a peut-être des raisons historiques qui expliquent que la psychanalyse ait négligé la place importante de l'action dans le changement thérapeutique. Lorsque l'on considère l'inutilité des tentatives de guérir les névroses rien qu'en ordonnant aux malades de se comporter différemment ou de changer leurs "habitudes", ignorant le fait que les facteurs indispensables pour l'établissement d'un nouveau mode d'action sont inconscients et par là-même inaccessibles aux patients ; et lorsque l'on considère que, bien qu'inutile, cette thérapie était, avant Freud, presque la seule dont on disposait, on peut mieux comprendre que l'intérêt de l'analyse

(8), *International Journal of Psycho-Analysis*, 1934, p.149-50
"Nature de l'action thérapeutique en psychanalyse".

se soit centré d'abord sur l'inconscient et sur la nature des forces qui opposent la connaissance consciente aux pulsions refoulées.

Il convient de souligner ici que ces propos ne concernent que la théorie du changement de la personnalité, et non pas la technique de la thérapie. Du point de vue de la technique de l'analyse, il n'y a peut-être pas de règle plus solidement établie que celle qui, sauf de rares exceptions, impose à l'analyste de ne pas dicter au patient ce qu'il doit faire ou ne pas faire, de ne pas l'encourager ni le pousser dans une ligne d'action considérée comme "saine" ou "normale". Lorsque l'analyste le fait, il compromet dangereusement et rend même souvent impossible l'accomplissement du seul service qu'il puisse rendre au patient. Mais le fait qu'en analyse il n'encourage pas ses patients à agir d'une certaine façon ne doit pas cacher le rôle de l'action dans les changements de personnalité qui se produisent.

Elsa R. HAWELKA.

Pierre Geissmann

RAPPORT ENTRE LA CAPACITE DE CHANGEMENT
ET LA RESISTANCE AU CHANGEMENT

À propos d'un cas : étude des indications et contre-indications du déroulement de la cure et évaluation des résultats.

À la suite des études théoriques portant sur le thème du changement, il nous revient de présenter un cas clinique. Celui que nous avons choisi ne constitue pas un cas facile et ne représente pas une analyse idéale. Mais il nous a semblé qu'il pourrait permettre la mise en évidence de problèmes liés au changement.

L'exposé de ce cas ne vise que cet objectif ; il aurait pu être étudié sous d'autres angles : l'étude du phénomène de changement au cours de la cure n'est que l'étude d'une des dimensions de celle-ci.

Dans ce cas, suivi sous le contrôle du professeur Lagache, nous avons été amenés à évaluer de façon aussi précise que possible, à chaque séance hebdomadaire de contrôle, ce qui avait pu être noté comme changements du triple point de vue clinique, transférentiel et phantasmatique : une méthode qui nous faisait disposer d'une sorte de grille permettant, au fur et à mesure du déroulement de l'analyse, de porter un jugement plus objectif sur l'évolution de la patiente.

Il s'agit d'une procédure utilisée au cours d'un contrôle, ce qui rend compte de son caractère systématique. Il semble qu'on puisse néanmoins s'en inspirer de façon plus souple comme d'un moyen moins subjectif et moins empirique d'évaluation clinique de ce qui se passe dans une cure à un moment donné.

La patiente, que nous appellerons Scholastique, était une jeune fille de 23 ans, qui nous avait été adressée par son médecin traitant pour une symptomatologie hystérique, avec plaintes d'ordre somatique (céphalées, crises hépatiques, cervicalgies, dorsalgies, vaginites, amaigrissement), une symptomatologie névrotique variée (asthénie, état dépressif, anorexie, insomnies) et des troubles caractériels. Dans son observation, le médecin de famille nous indique qu'elle prétendait s'imposer à sa mère comme chef de famille, pour tout surveiller, faire face à tout, alors qu'il n'en est rien".

Elle "interpréterait et transposerait" toute parole venant de sa mère.

Dès lors, apparaît ce trait fondamental de personnalité dominatrice et cette attitude narcissique qui ne fera que se confirmer au long de la cure.

Voici son histoire telle qu'on peut la reconstituer au stade actuel de l'analyse : Scholastique est la fille d'un homme décrit comme brutal, sadique et d'une mère considérée comme faible et un peu superficielle. Le père est diplomate de carrière et vit à l'étranger, séparé de sa famille. La mère tient un commerce de luxe et a à sa charge la patiente et sa sœur, de huit ans plus jeune.

A l'âge de six mois, Scholastique fut abandonnée par ses parents et confiée aux grands-parents qui en assumèrent l'édu-

cation jusqu'à l'âge de sept ans et demi. Cette séparation était en fait due à des circonstances extérieures, notamment la guerre, mais avait été vécue dans l'enfance de la patiente comme un abandon par des parents peu aimants. On dit à l'enfant que sa mère n'avait pas de lait, et son père pas d'argent. Les grands-parents s'étaient bien occupés de la petite fille ; dans son souvenir, Scholastique leur vouait une véritable adoration. La grand-mère est parée de toutes les qualités que requiert le personnage traditionnel de la bonne grand-mère.

Quant au grand-père, elle avait coutume de s'asseoir sur ses genoux ; la patiente nous décrit à ce propos un type de relation assez particulier dans la perspective du transfert : ce qu'elle aimait par dessus tout, c'était les longs moments où le grand-père, silencieux, se livrait à des *analyses* (il était chimiste), tandis qu'elle pouvait jacasser tout à loisir.

Les parents eux, n'étaient vécus que comme deux personnages visibles sur des photos sur le buffet de la salle à manger. Ces personnages étaient antipathiques, et les quelques visites qu'ils firent, lorsque l'enfant avait entre deux ans et sept ans, renforcèrent encore ce sentiment négatif.

Lorsque Scholastique eut sept ans, ses parents décidèrent de la reprendre et de l'emmener avec eux à l'étranger : elle quitte alors cet univers paradisiaque pour entrer dans ce qu'elle décrit comme un enfer.

Lors du départ, les grands-parents confièrent à l'enfant que les parents ne s'entendaient pas bien et lui recommandèrent de bien veiller sur sa mère. Scholastique eut bientôt l'occasion de constater la réalité de ces difficultés entre ses parents : elle assista à de nombreuses scènes de violence, à des

disputes, des fugues de la part du père. Ces conflits sont déjà vécus de façon extrêmement dramatique par l'enfant, qui commence à présenter des symptômes d'angoisse, d'insomnies, de terreurs nocturnes, de cauchemars. Deux cauchemars à répétition sont encore l'objet d'une angoisse rétrospective lorsqu'ils sont racontés au début de l'analyse.

Dans un premier cauchemar, l'enfant est dans sa chambre et tient à la main le berceau de sa poupée dans lequel il y a un enfant vivant qui est une petite sœur (notons à ce propos que la véritable sœur ne naquit qu'un an après).

Dans le cauchemar, le père veut entrer dans la chambre de sa fille, mais la porte est fermée à clé. Il existe dans le pays où se passe l'histoire une forme particulière de boutons de porte qui sont "bizarres" ; en appuyant sur ce bouton de porte, l'enfant voit avec terreur que son père va pouvoir entrer. Elle prend alors sa poupée-sœur dans les bras et va se réfugier dans un placard qui se trouve à l'autre bout de la pièce. Dans le cauchemar, il est toujours grand temps de se réfugier dans ce placard car c'est à ce moment que le père fait irruption dans la pièce. Il se précipite sur le placard, en secoue les portes pour les ouvrir.

A ce moment, l'enfant hurle et a, dans son cauchemar, l'impression de perdre connaissance, cependant que les portes de l'armoire s'ouvrent et que le père apparaît sous la forme d'un boa menaçant.

Dans un autre cauchemar répétitif, l'enfant se trouve seule dans le lit de ses parents. Ce lit est brusquement infesté de milliers de petits serpents noirs, qui sont précisément les serpents dont elle devait se méfier lorsqu'elle marchait dans les bananeraies de son père.

Les cauchemars et les angoisses cessèrent lors du retour en France avec la mère seule ; elle habite à nouveau chez ses grands-parents maternels. Cependant, de nouveaux problèmes se posent, qui sont toujours des conflits avec le père, lesquels se règlent a présent par voie épistolaire. L'enfant est alors atteinte d'une nouvelle série de troubles avec malaises et pertes de connaissance. Ces difficultés la font consulter de nombreux spécialistes, qui la tiennent pour épileptique. L'attitude menaçante de la mère et des médecins, qui la considèrent dès lors comme une tarée, "qui n'aura pas le droit de se marier" ; "qui ne pourra pas avoir d'enfants" ; "qui est atteinte d'une maladie honteuse" ; n'arrange pas les choses.

A quatorze ans, nouvel épisode : la patiente est victime d'un grave accident de voiture, au cours duquel elle aurait eu quatre vertèbres fracturées. Cette interruption et la mise au repos forcée, est l'occasion pour elle d'une série de réflexions qui l'amènent à des "décisions" importantes. Le problème apparemment le plus important est celui de la foi. Jusque-là, elle était soumise à un système d'éducation essentiellement religieux, et dans l'esprit de sa mère et dans celui de ses éducateurs, était destinée à entrer dans les ordres. Brusquement, elle décide que Dieu n'existe pas. Elle décida en même temps de rayer son père de son histoire et de ses pensées. Parallèlement se dessine une évolution vers des troubles caractériels.

Cependant, les conflits entre les parents s'aggravent et Scholastique commence à prendre fait et cause pour sa mère, à s'occuper de ses affaires ; elle assure que c'est elle-même qui avait décidé du divorce et qui s'est occupée de toutes les démarches. Elle a à ce moment seize ans ; commencent alors les troubles

dont elle se plaint encore au moment de commencer son analyse.

Plusieurs essais de psychothérapie sont voués à l'échec. Tous les psychothérapeutes sont pris l'un après l'autre à partie de façon véhémement et accusés d'incapacité. Pendant cette même période, on assiste à toute une série d'échecs de rapprochement avec des hommes. Elle rejette l'un après l'autre des types d'homme très différents, sous des prétextes divers. Malgré toute la liberté personnelle qu'elle a su acquérir, à aucun moment elle n'a de rapport sexuel. Cette période est marquée par la poursuite de ses études qui, lorsqu'elles ne sont pas interrompues par des manifestations psychosomatiques ou névrotiques, sont assez brillantes. Il s'agit d'études de Lettres.

C'est dans ces conditions que Scholastique vint me voir un jour en m'annonçant :

- 1) que son médecin avait conseillé une psychanalyse,
- 2) que sa mère désirait qu'elle fît une psychanalyse,
- 3) qu'elle-même souhaitait, depuis de nombreuses années entreprendre une psychanalyse à la suite de lectures qu'elle avait faites.

Fallait-il alors poser une telle indication ?

Ici, la résistance au changement était manifeste. La position narcissique de la patiente, sa disposition à interpréter, à agir, son impulsivité, son agressivité, son opposition à sa mère, étaient des éléments qui semblaient profondément enracinés et difficiles à dépasser. Son comportement avec la plupart des hommes, et des médecins, avait un caractère répétitif : elle était accoutumée à nouer une relation puis à la rompre en invectivant l'autre de façon véhémement.

La chose s'était produite avec une bonne douzaine de médecins qui l'avaient prise en charge et avec autant de fiancés ou de prétendants. Cela s'était passé encore avec la plupart de ses professeurs ainsi qu'avec ses amis.

Cependant, on notait parallèlement des possibilités importantes de changement. N'avait-elle pas réussi à s'adapter à des circonstances imprévues et difficiles ? N'avait-elle pas supporté de passer de ses parents à des grands-parents, puis à nouveau à ses parents, ensuite d'être l'enfant et l'enjeu d'une famille dissociée, enfin de vivre seule ? A plusieurs reprises, notamment à l'âge de 14 ans, elle avait montré la possibilité de modifier ses idées, et, par là-même, le cours de son existence. Sa rébellion, à 14 ans, contre la forme de vie religieuse qu'on voulait lui imposer en est un exemple.

Elle manifestait ainsi la possibilité d'investissements nouveaux, jusques et y compris dans ses changements fréquents de psychothérapeutes. Assurément ces changements témoignaient de ses fortes résistances et pouvaient être mis en rapport avec une instabilité caractérielle ; mais ils indiquent en même temps un désir de changer en rapport avec des forces pulsionnelles positives.

Le poids relatif de ces éléments ne semblait pas de nature à exclure la cure psychanalytique que la patiente nous demandait.

*

* *

La première séance de Scholastique fut remarquable. Elle en utilisa les trois quarts d'heure pour invectiver le psychanalyste, lui attribuer tous les défauts des hommes qu'elle avait connus jusque-là, l'attaquer, au moins sur un plan verbal, avec

toutes les ressources, qui étalent grandes, de son imagination.

À la fin de cette séance, Scholastique se leva et dit à l'analyste toujours silencieux qu'elle ne reviendrait plus, paya... et prit la porte.

Cette réaction typique par la fuite constitue chez elle un mode de défense qui se répétera par la suite, sous d'autres formes, à de nombreuses reprises au cours de l'analyse.

Elle revient deux mois après, s'excusa et... continua son analyse. Celle-ci est toujours en cours et dure maintenant depuis trois ans et demi. Au début, on pouvait remarquer une certaine affectation dans les attitudes et le ton ; le récit était théâtral et fourmillait d'anecdotes présentées à la manière d'un roman. Scholastique put ainsi, pendant un mois, ne relater l'histoire de sa vie, après quoi s'instaura une longue période de silence. Elle n'avait rien à dire. Elle ne pouvait pas parler seule. Elle aurait voulu que je dise "un mot".

Après trois mois d'un silence interrompu par des supplications pour me demander de lui donner ce mot, je lui dis : "vous voudriez que je vous dise ce que vous ne voulez pas dire". À partir de là, la patiente fut amenée à analyser sa relation avec moi ; bien entendu elle parlait de transfert (d'après ce qu'elle en savait), elle pensait qu'il s'agissait d'un "sentiment" ; mais que dans son cas il n'était pas question qu'elle éprouvât rien de semblable ; c'était bon pour les autres. Après ces précautions oratoires, elle parla de son père. Son père était sadique et silencieux.

Lors d'une séance, émotionnellement très chargée, elle me raconta une scène de séduction par ce père, dont elle n'aurait été sauvée que par l'apparition providentielle d'une servante.

Le père l'avait prise sur ses genoux et tentait des manœuvres dont elle ne précise pas la nature. La servante entre et dit : "Mademoiselle, voulez-vous retourner dans votre chambre".

Une fois surmontée la résistance à raconter cette scène, Scholastique put de nouveau parler ; ce fut alors surtout pour critiquer les autres. Tout le monde était critiquable dans son monde personnel et elle pouvait parler d'abondance. Elle se mit de plus en plus à relater par le détail les événements de sa vie quotidienne, qui comportait des conflits vécus de façon très agressive avec la mère.

On note ici que l'interprétation a pu ramener à la surface un matériel transférentiel ; malgré la contestation qui s'en suivit, la patiente put parler de son père. En fin de compte, ce qui déterminait la résistance était la difficulté à relater sa scène de séduction par son père.

Pendant les grandes vacances qui suivirent cette période. Scholastique essaya à plusieurs reprises de me rencontrer, car elle avait des choses "importantes" à me dire. Mais je m'en tins à la convention que nous avions passée ; l'analyse reprendrait à la rentrée.

À ce moment, elle m'expliqua qu'elle avait désiré interrompre cette analyse, mais qu'elle avait changé d'avis. En effet, il s'était produit pendant cette interruption d'importants changements dans son existence, qui pouvaient se résumer dans une liaison qu'elle avait maintenant avec son supérieur hiérarchique, celui-là même contre qui elle n'avait pas ménagé les critiques dans la période précédente. Elle me racontait dans le détail les circonstances de la séduction, insistant bien sur le fait qu'elle n'avait cédé qu'à la dernière extrémité. Cependant, elle était très amoureuse de lui et ne pouvait plus

envisager sa vie autrement. Elle avait découvert un monde nouveau, celui de la sexualité, et se disait particulièrement comblée de ce point de vue. On pouvait se poser la question d'une manifestation latérale du transfert contre lequel elle se défendait avec l'analyste. Il n'était pas possible d'interpréter ; mais Il semble rétrospectivement intéressant d'étudier le processus des changements tels qu'ils peuvent intervenir pendant *l'absence* du psychanalyste.

Dans le cas présent, les choses se présentent en résumé de la façon suivante : nous avons dit comment la scène de séduction par le père put être racontée par la patiente, et comment cette séduction n'avait pu arriver à un terme du fait de la survenue d'un tiers. Or c'est en profitant de l'absence du tiers que constitue l'analyste dans cette scène fantasmatique, que Scholastique reproduit, dans la réalité, une scène de séduction *par le patron*, qui, cette fois, aboutit à une réalisation sexuelle. Le problème de l'"acting out" est également posé dans cette circonstance. Mais, quoi qu'on en pense de ce point de vue, on est en présence d'un *changement*, qui pourrait constituer en l'occurrence quelque chose de l'ordre d'un progrès clinique.

Jusque-là, la patiente avait été très irrégulière dans ses rendez-vous, accumulant les retards et les excuses d'ordre divers. A partir de ce moment, elle annonce d'elle-même un changement qui se marquera dans une plus grande régularité, sans qu'on atteigne jamais cependant un comportement parfait de ce point de vue. Malgré le désir de changement ainsi annoncé, le contenu du discours reste le même, mais il fourmille d'anecdotes sur toutes sortes de sujets ; Scholastique parle fort peu d'elle-même. À travers ces fortes défenses, elle est néanmoins amenée à

raconter une deuxième fois son passé ; elle fait un effort pour mieux en dégager les aspects psychologiques, les événements importants. Dans ce second récit de son passé, il se produit une scotomisation complète de la scène de séduction par le père. D'un point de vue transférentiel, cette phase de l'analyse est toujours marquée par une forte défense : "le psychanalyste est un expert dans une langue étrangère qui serait auprès d'elle pour la conseiller dans une traduction difficile". De ce point de vue, un rêve marque cependant un tournant : au milieu du laboratoire de son grand-père, elle voit un lit sur lequel une de ses amies est étendue. Cette amie est en danger de mort ; elle a quelque chose au cœur, "comme sa mère". Il y a un médecin, mais on ne voit pas qui c'est et on se demande si on pourra sauver la malade. Le médecin dit qu'on peut la sauver, mais il faut rester auprès d'elle : "Votre présence lui fera du bien".

Dans les associations qui suivirent ce rêve, la patiente pensait à l'opération à cœur ouvert et je lui avais fait remarquer que la psychanalyse était aussi une sorte d'opération de ce genre. Elle se défendit contre cette interprétation, mais avait cependant le sentiment que ce rêve représentait quelque chose de la situation analytique.

Ce tournant dans l'analyse se traduit par une recrudescence de l'agressivité ; les séances sont remplies de critiques acerbes et d'attaques véhémentes contre l'ensemble de l'entourage, et, au-delà contre tous les philosophes, politiciens, littérateurs, etc. avec lesquels elle n'est pas d'accord, et ils sont nombreux.

Peu à peu elle arrive cependant à se livrer davantage. À plusieurs reprises, elle est amenée à confier de manière plus

sincère des affects douloureux et aborde le chapitre du besoin d'être aimée et de l'insatisfaction amoureuse. Il est remarquable que chaque fois qu'elle se livre ainsi, il se produit chez elle toutes sortes de malaises et de troubles psychosomatiques qui entraînent des absences à nouveau nombreuses.

En résumé, dans cette révision du passé, la scène de séduction a disparu ; en même temps, on note, malgré une "impersonnalisation" de l'analyste, un rêve de transfert. L'analyste est maintenant présent dans le rêve ; la patiente est elle-même plus présente, plus sincère, moins rigide. Il se dégage aussi, d'un point de vue clinique, un aspect obsessionnel de la personnalité qui était masqué jusque là.

Les grandes vacances suivantes sont marquées par un nouveau changement ; pendant l'absence de l'analyste elle décide de quitter sa mère avec laquelle elle vivait depuis l'âge de 12 ans ; il faut noter qu'elle a alors 25 ans et que cette décision, qui pourrait paraître banale, prend une grande valeur pour Scholastique qui entreprend de s'en justifier au cours de plusieurs séances de critiques contre sa mère à qui elle reproche sa froideur, son inaffectivité et aussi de ne pas lui donner d'argent. Elle manifeste l'intention de créer son propre foyer. Elle y vivra seule et se trouvera satisfaite si elle peut maintenir la liaison qu'elle a actuellement. Mise à part cette liaison, elle n'envisage pas de donner à son amant un rôle important dans son existence. Elle estime que c'est à elle seule de jouer le rôle de chef de famille, le rôle que, d'après elle, son père n'a jamais voulu remplir.

Cependant, cette tentative de conquérir son indépendance aboutit à un échec relatif ; elle ne trouve pas d'appartement et ses moyens ne lui permettent pas d'en acheter un.

Cette insuffisance est alors vécue comme un manque. Il ne s'agit pas simplement de difficultés financières, mais elle a la notion d'un manque de "quelque chose d'obscur" ; qui lui fait défaut, qui la rend "incomplète" ; ce manque est vécu de façon angoissée. Elle remarque que ce "quelque chose" lui paraît détruire au fur et à mesure tout ce qu'elle voudrait construire.

Scholastique s'en prend alors à l'analyste. Je posséderais les éléments qui lui manquent. Elle ne sait pas s'il est "bien" que je ne les lui communique pas, ou si ce n'est pas "bien".

À la suite de mon observation comme quoi il lui apparaît que je posséderais ce "quelque chose" qui lui manque, elle essaye de préciser les caractères de sa relation avec moi.

Elle se demande s'il est préférable que je reste impersonnel, - un "poteau indicateur" - ou que je sois alors un homme particulier envers qui elle ne pourrait se montrer que réservée, hostile, comme lors de sa première séance, qu'elle rappelle à cette occasion. Une série de souvenirs lui revient alors ; il s'agit notamment de la difficulté qu'elle éprouvait lorsqu'elle était obligée d'écrire à son père à l'âge de 15 ans ; à cette époque, elle avait le sentiment qu'elle ne voyait pas ce qu'elle pouvait avoir à lui dire. Les sentiments négatifs qui étaient portés au père, nous l'avons dit, étaient contemporains du détachement progressif de la croyance en Dieu ; à cette occasion, elle nous signale qu'elle se représentait un Dieu vivant dans un monde païen, bienveillant, souriant dans sa barbe, n'intervenant pas dans les actions des humains, assis sur un nuage (dont je fis remarquer à Scholastique qu'il ressemblait à mon fauteuil).

Elle parle encore de son amant, qui se trouve être en même temps son patron et avec qui elle a des relations singulières.

Elle le voit une fois par semaine pendant trois heures, et tout ce laps de temps serait occupé par une relation sexuelle interminable et extatique. Pendant ce coït de longue durée, les amants restent silencieux. On peut observer qu'elle passait pendant le même temps trois heures par semaine avec moi, mais elle n'avait pas le droit d'agir et elle ne pouvait que parler.

Cette prise de conscience progressive du rôle fantasmatique de l'analyste est contemporaine de la redécouverte plus détaillée de souvenirs, de fantasmes ou de rêves traumatiques infantiles, d'absences significatives au moment des phases les plus anxiogènes de l'analyse et de la reconnaissance d'un narcissisme paraissant assez profond.

C'est pour elle l'occasion de *raconter une troisième* fois sa biographie d'une façon à nouveau différente mais en insistant cette fois sur les événements traumatisants qui sont extrêmement nombreux. Les absences significatives et analysées peuvent être décrites par l'exemple suivant : à la suite de l'évocation du Dieu bienveillant assis sur son nuage la patiente est absente trois semaines : elle présentait, non dans le sens médical mais littéralement, une extinction de voix.

La reconnaissance du narcissisme, de la satisfaction qu'elle a de contempler ses qualités morales et physiques, du soin qu'elle apporte à son corps etc., est contemporaine d'une amélioration de l'état clinique général de Scholastique, mais aussi d'une plus grande aisance dans sa relation. Ses phrases sont moins alambiquées, son maintien corporel est plus souple, tant dans la démarche pour entrer ou sortir du cabinet du psychanalyste, que dans une attitude moins rigide sur le divan.

Ces changements cliniques s'accompagnent de changements dans la façon dont le passé se présente à elle. Bien que son récit fourmille encore d'anecdotes et de détails, certains points essentiels se dégagent progressivement. C'est ainsi qu'elle s'interroge sur le rôle exact qu'elle a pu jouer dans la séparation de ses parents. Alors qu'elle se vivait jusque-là comme une petite fille courageuse à qui le grand-père avait donné pour mission de veiller sur sa mère, et qui prenait en mains le rôle d'autorité du chef de famille, elle perçoit à présent que son rôle a été à la fois plus important et plus discret. Plus important, car, par ses intrigues, son agressivité, ses troubles caractériels et ses crises nerveuses, elle a fortement contribué à aggraver le climat familial ; elle en arrive à admettre que, n'ayant pu posséder son père, elle a fait son possible pour le rejeter de la famille et y est parvenue. Rôle plus discret, car, à aucun moment elle n'a eu l'importante activité de pseudo-chef de famille que jusque-là elle s'attribuait complaisamment.

On en arrive aussi à mettre en cause les prétendues crises d'épilepsie. En fait, il s'était agi de crises de silence ou de colères déclenchées par la mise en question du rôle paternel du grand-père avec le souvenir du désir, perçu comme ayant été semi-conscient, que sa mère se sépare de son père. Elle simulait des chutes, des absences, des crises de mutisme. Le diagnostic d'épilepsie avait été porté par plusieurs médecins, mais sur la base de tracés électroencéphalographiques très peu caractéristiques. Le souvenir de ces crises est vécu avec d'autant plus d'angoisse qu'effectivement les crises nerveuses ont été un des prétextes de la séparation des parents.

Dans cette remise en question du passé, elle découvre également sa sexualité infantile. Dans une première phase de 4 à 6 ans, cette sexualité lui était apparue sous la forme de sentiments diffus, d'admiration de la nature et du soleil, d'un désir de s'exprimer par des poésies, ce qu'elle put faire d'autant plus qu'elle avait appris à écrire entre 4 et 5 ans. Elle décrit par la suite trois nouvelles crises d'éveil de la sexualité : l'une à 8 - 9 ans, l'autre à 11 - 12 ans, la troisième après 14 ans. La patiente est alors capable de mettre en rapport ces trois périodes d'éveil de la sexualité avec les trois moments considérés comme pathologiques des cauchemars de 8 ans, des crises nerveuses de 11 ans et des manifestations de type hystérique de l'adolescence. Enfin, certains des souvenirs montrent une image du père qui n'avait jamais été perçue jusque-là ; au lieu d'être un personnage uniquement pervers, sadique, effrayant, brutal, il devient un personnage ayant eu ses bons moments et présentant un côté attrayant et aimable.

Certes, la modification de la façon dont est vécue l'image du père s'accompagne d'une sévère résistance qui se manifeste dans la cure sous forme de retards, de silences, voire d'absences ou de refuges dans les banalités. C'est à ce moment que surviennent dans le discours de nombreux thèmes relatifs à la fécondité et à la contraception. La reconnaissance d'une relation plus personnelle avec le psychanalyste est implicitement faite, lorsque Scholastique s'excuse de ne pouvoir venir aux prochaines séances parce qu'elle aurait une rubéole, alors qu'elle a constaté, dit-elle, que la femme du psychanalyste était enceinte. De façon encore plus précise, elle analyse les sentiments positifs qu'elle ressent devant la neutralité de mon attitude en l'opposant aux interventions dites brutales des précédents médecins. Cependant,

elle m'adresse de sévères critiques quant à mon attitude raide et guindée et à mon silence trop systématique. Elle se demande pendant plusieurs séances s'il faut mettre ces points négatifs sur le compte de mon inexpérience ou de ce qu'elle appelle un dogmatisme théoricien abstrait, avec cependant une préférence pour la première hypothèse.

Dans la suite de l'analyse, ce sont surtout des éléments de la vie professionnelle avec les problèmes relationnels que cela suppose, qui sont évoqués. La patiente rapporte un rêve qui se trouve être le deuxième en quatre ans pendant cette analyse ; ce rêve a été fait à l'occasion d'une période d'examens où elle avait à manier des problèmes de philologie. Le rêve concerne l'ouverture des voyelles au XIème et au XIVème siècles. Il s'agit d'un cauchemar d'examen où elle recherche les endroits géographiques et les moments historiques où se place cette ouverture des voyelles. Ce rêve a pu être mis en rapport avec la propre ouverture au monde de la patiente à 11 ans et à 14 ans.

Lors d'une phase récente de cette analyse, la patiente rapporte un autre rêve au cours duquel un long serpent essaye, avec des soubresauts, de rentrer dans sa chambre par l'arrière de sa maison. Ce rêve mériterait des développements plus importants, car il s'entend à plusieurs niveaux. On dira ici que les niveaux qui ont été perçus sont les suivants : dans l'actuel, il existe un problème de relation sexuelle anale avec son amant ; dans la fantasmagorie de la patiente, le père avait toujours été représenté comme un serpent ; enfin, dans une perspective transférentielle, on note que la patiente insiste très lourdement sur la longueur du serpent, qui pourrait représenter assez bien la longueur de cette analyse.

Signalons encore que dans les problèmes actuels de Scholastique avec ses élèves, car elle est à présent professeur, elle voit une solution en me les envoyant ; à l'entendre, elle désirerait me confier tous ses enfants. Cependant, elle se rend compte assez vite de la valeur symbolique de ce don et cesse d'elle-même de m'adresser tous ces clients.

Enfin, au stade actuel de son analyse, au bout de 400 séances, elle en arrive à remanier largement sa fantasmagorie personnelle. Elle a réalisé de façon assez claire, qu'elle plaquait sans cesse, sur les situations qu'elle vivait, des souvenirs anciens traumatisants et notamment ses fantasmes personnels concernant ses parents et ses grands-parents. C'est ainsi que les hommes qui avaient sur elle de l'autorité étaient toujours vécus soit de façon extrêmement positive comme le grand-père, soit de façon négative comme le père et donnait lieu alors à des conflits perpétuels. Les femmes qu'elle avait l'occasion de rencontrer dans la vie courante étaient toujours dévalorisées, soit qu'elles fussent considérées comme sa mère, qui n'avait pas su l'aimer ni lui donner son lait, qui se révélait incapable de diriger son ménage et qu'elle avait reçu d'ailleurs mission de protéger, soit qu'elle les considérât comme sa sœur. Nous n'avons guère parlé de cette sœur qui joue un rôle assez important ; j'ai parlé des cauchemars traumatiques de l'âge de 8 ans au cours desquels elle désirait fortement avoir une sœur, manifestement de son père. La venue au monde de cette sœur, un an après, et la constatation de la réalité que cette sœur était bien l'enfant de son père et de sa mère, avaient été un des facteurs qui avaient déclenché l'apparition des crises nerveuses. Les perturbations de sa sexualité avaient également été mises en rapport avec des expériences infantiles dont le souvenir a aussi fait l'objet d'un remaniement pendant la cure.

*

* *

Si nous essayons de résumer cette observation au point de vue de l'étude du changement comme il a été dit plus haut, que voyons-nous ?

Au point de vue de l'évolution clinique tout d'abord : nous avons assisté à la disparition progressive de tous les symptômes de la série hystérique ainsi que des plaintes relatives à des syndromes vraisemblablement psychosomatiques. D'autre part il est manifeste, à l'écoute du récit que la patiente fait de sa relation avec les autres, que les troubles caractériels eux-mêmes subissent d'importantes modifications. Sur le plan psycho-sexuel, elle a abouti à des réalisations valables, du moins apparemment, et, même, a réussi à assumer une situation de liaison clandestine assez difficile.

D'un point de vue transférentiel, nous avons vu se succéder plusieurs étapes. À la suite de l'agression violente contre l'analyste à la première séance, il a été très peu parlé de l'analyste sinon pour dire soit qu'il n'existait pas, soit qu'il existait comme une sorte de "poteau indicateur" ou un expert en traduction. Il était d'ailleurs prié de ne pas modifier son silence qui était, d'après Scholastique, ce qu'il pouvait faire de mieux.

Dans une deuxième étape, la dénégation dans les mots du rôle de l'analyste s'accompagne d'un fréquent appel à lui pour des conseils, les demandes de la patiente allant jusqu'à la supplication soit de l'aider à parler, soit de lui donner un mot, soit de lui donner ce quelque chose qu'elle n'avait pas. Une attitude ambivalente était observée parallèlement à l'égard de la psychanalyse elle-même ; bien qu'ardemment souhaitée pendant de nombreuses années avant le début de la cure, cette analyse ne la satisfaisait pas. Elle reconnaissait les changements

qui se produisaient en elle, mais ne voyait pas en quoi l'analyse y était pour quelque chose : ils étaient dus aux vacances, au hasard, à son évolution personnelle ou au développement naturel de ses qualités propres.

Ce n'est que la reconnaissance, lente, progressive et parfois implicite de la relation transférentielle qui a amené au bout de trois ans la patiente à faire une part à l'analyse comme facteur qui lui avait peut-être permis d'opérer ces changements.

D'un point de vue fantasmatique, nous avons indiqué les points de repère du changement. Depuis la négation du rôle des parents, même en tant que géniteurs, jusqu'à la reconnaissance actuelle des facteurs positifs et négatifs dans le rôle joué auprès de Scholastique par ses parents, le changement est, là, considérable. La critique de sa conception de la mère faible qu'il faut diriger et du père sadique et séducteur qu'il faut invectiver, a été longue et a passé par la reconnaissance de son propre narcissisme et de son agressivité. Cependant, actuellement encore, il demeure une ambivalence dans la relation transférentielle entre cette image plus réaliste du père et le thème du grand-père compréhensif, qui écoute et qui se tait. On peut s'interroger encore sur la scotomisation de la scène de séduction par le père à l'âge de 8 ans. En effet, si nous considérons que la patiente nous a raconté trois fois sa vie, que cette scène qui se trouvait présente dans sa biographie la première fois n'a plus réapparu depuis, on peut se demander si cette disparition constitue la reconnaissance implicite d'un mensonge d'enfant ou s'il y a scotomisation d'une scène réelle ; la portée théorique de cette interrogation paraît importante au regard de la constance de l'élément de séduction par le père chez les hystériques.

En conclusion, on ne peut prétendre, sur un seul cas, faire une théorie du changement en Psychanalyse. À l'occasion d'une analyse, dont de nombreux aspects ont été laissés de côté, on a simplement tenté de dégager un certain nombre d'éléments frappants. L'étude des manifestations observées au cours de cette cure et de leurs variations, pourra peut-être servir d'exemple concret pour la discussion de notre thème : les rapports entre la capacité de changement et la résistance au changement.

Pierre GEISSMANN.

Roger Dorey

INTRODUCTION A LA DISCUSSION
de l'exposé de P. Geissmann

Continuant le mode d'échange qui a été le nôtre jusqu'à présent à propos de ton travail, je donnerai à mon intervention un tour très direct, m'adressant à toi pour te faire part de mes réflexions sur cette observation.

Et tout d'abord, je voudrais souligner les dangers que l'on court à présenter un cas clinique devant une société d'analystes. Si l'on se plaint généralement d'avoir de moins en moins de matériel clinique qui puisse être discuté, on accueille assez mal l'effort de celui qui accepte de rendre compte de sa pratique. Si bien qu'il faut être assez courageux pour accepter de le faire. Cette ambivalence d'attitude de la part des "juges" me paraît reposer sur la base suivante : si toute observation clinique psychanalytique peut être une précieuse source d'échanges entre nous, il demeure cependant que ceux qui écoutent le compte-rendu, resteront toujours très à distance du déroulement de la cure et que les commentaires qu'ils pourront en faire auront de toute façon un côté gratuit. Mais par ce fait même qu'ils se situent au dehors, cela peut leur permettre d'avoir une vue sinon plus objective, du moins plus neutre, plus générale, plus globale et ce n'est pas sans intérêt.

Aussi, pour ce que j'ai à dire, je t'inviterai ainsi que je m'y efforcerai moi-même, à la modestie. Non pas que j'aie

à faire des commentaires particulièrement révélateurs ; je voudrais simplement, en restant au plus près de ton compte-rendu de cure, dire ce qu'il m'a évoqué. Ce sont mes propres réflexions, je te demande de les accueillir avec la neutralité bienveillante à laquelle tu es entraîné. Ainsi pourrons-nous sans doute établir un dialogue.

*

* *

Je désirerais tout d'abord parler de la patiente elle-même, telle qu'elle s'est présentée à toi lorsque tu as porté l'indication de cette cure. Pour l'appréciation de celle-ci, je ne voudrais retenir que deux critères et savoir l'importance que tu leur as accordée. Ce sont d'une part, certains facteurs qui me paraissent en rapport direct avec la capacité de changement : les motivations à entreprendre une cure psychanalytique, la part des bénéfices secondaires dans les troubles avancés, celle de la complaisance et les réactions de la patiente devant les rigueurs du contrat. D'autre part, j'accorderais beaucoup d'intérêt à certains autres éléments, tenant plus à la structure même de sa personnalité et j'aimerais savoir ce que tu en penses. Je crois que chez cette malade, la fixation orale est particulièrement importante. Je n'en garderais pour preuve que l'usage qu'elle fait de la parole dans le déroulement même de la cure : périodes de logorrhée alternant avec des phases de mutisme, agressivité verbale et l'importance toute particulière accordée aux mots, tant ceux qu'elle travaille que celui qu'elle attend que tu lui donnes. - Que la parole soit manifestement érotisée, voilà un fait qui paraît assez évident.

Ensuite, l'indication de la cure ayant été posée, dès le

départ tu choisis d'en étudier le cours en notant chaque semaine, trois séries de points : "étudier le changement du triple point de vue clinique, transférentiel et fantasmatique" - Ce fait mérite déjà qu'on s'y arrête. En agissant de la sorte tu adoptes une certaine attitude de recul et d'appréciation que l'on conçoit parfaitement bien en soi, mais qui prend une signification toute particulière à partir du moment où elle devient régulière et systématique. Je me demande quelle en a été l'interférence sur le déroulement de cette cure dont nous savons par ailleurs qu'il s'agissait d'une analyse sous contrôle.

Toutefois, si l'on admet cette position d'appréciation et de bilan, il nous faut maintenant nous demander pourquoi ce triple point de vue ? En premier lieu, le plan clinique, celui des symptômes et de la conduite. Le comportement du sujet en dehors de l'analyse, on ne sait généralement pas ce qu'il est. On n'en sait que ce qu'il veut bien nous en dire. Et ce qu'il nous en dit, de son comportement comme de ses symptômes, a un sens très précis dans le transfert. Cela peut-être entre autres : "Je vais mieux, - sous entendu grâce à vous", ou "c'est toujours pareil, c'est bien de votre faute". Et puis, il y a danger à vouloir pendant le déroulement d'une analyse accorder quelque importance aux symptômes. Si nous avons la volonté de les réduire, je dirais qu'il ne faut cependant point s'en soucier. Notre but ultime dans la cure n'est pas là, elle ne se termine point quand les symptômes ont disparu, encore faut-il en effet que le sujet ait reconnu leur rôle de prétexte, de faux-semblant, de masque et qu'il ait pu poser la question de leur sens dans un discours qui sera autre chose que le dire symptomatique. Si l'on veut bien considérer que le but de la cure est de découvrir

ce qu'il en est du rapport du sujet à son propre désir, il est certain que les symptômes pour lesquels il est cependant venu ont une valeur très secondaire. Personnellement, pour étudier le changement, je ne leur aurais pas accordé grande importance.

Pour ce qui est des 2 autres plans, je leur accorde autrement plus d'intérêt, mais je le ferais différemment de toi. Comment séparer en effet, sur un plan clinique, fantasme et transfert ? Monsieur Lagache lui-même a souvent répété que la psychanalyse c'est l'analyse des fantasmes. Mais la spécificité de l'analyse, c'est aussi le phénomène de transfert. Dans une certaine mesure, les deux points de vue me paraissent inséparables.

Pourquoi donc n'avoir pas centré plus même encore que tu l'as fait, ton intérêt sur le transfert et le contre-transfert au travers desquels te serait apparue plus nettement encore toute l'importante activité fantasmatique de cette patiente ?

Que tu aies été sans cesse au cœur même de celle-ci, tu ne l'ignores pas. Toutefois, tu accordes une assez grande importance à la scène de séduction à l'âge de 3 ans. Tu t'étonnes qu'elle n'en ait plus parlé et te demandes si c'est un souvenir refoulé, une scotomisation d'une scène réelle, ou s'il s'agit d'un mensonge d'enfant. Je crois qu'il ne s'agit ni de l'un ni de l'autre, à proprement parler. En effet, comment est intervenue cette confiance ? Elle apparaît après trois mois de silence. À cette époque, elle te réclame "un mot". Tu réponds à sa demande et tu le lui donnes : "vous voudriez que je vous dise ce que vous ne voulez pas dire". - Moi j'entends : "Vous voudriez que je vous fasse ce que vous n'osez pas faire", - C'est bien d'ailleurs ce qu'elle a entendu. En parlant ainsi, tu dévoiles ton propre désir, en écho à ses

propres fantasmes. Là où tu étais dans le transfert, tes paroles sont paroles de séduction. C'est tellement vrai, que tu dis par exemple : "peu à peu, elle arrive à *se livrer* davantage". - Il est en outre remarquable que chaque fois qu'elle se "livre" ainsi, il se produit chez elle toutes sortes de malaises et troubles psycho-somatiques qui entraînent des absences nombreuses. Que se passe-t-il alors après ton intervention ? Elle se met à parler, elle qui érotise tant la parole. Elle te parle de son père et pour te dire qu'il était sadique et silencieux ? Ensuite, elle raconte la scène d'enfance avec lui. À ce propos, tu sembles revenir à la théorie freudienne de la séduction. Je crois que ce qui est important, ce n'est pas tant une scène réelle, que les fantasmes liés à la sexualité infantile. Ils ont été réveillés par ton intervention, mais ne l'étaient-ils pas déjà d'ailleurs par la situation analytique elle-même ? Les scènes réelles qui, sans doute, ont le mieux favorisé le développement des fantasmes de séduction, je les verrais davantage lorsqu'intervient le grand-père, plutôt que le père lui-même. En particulier, je ferais comme toi, un rapprochement qui me paraît très évocateur entre les longs moments où, assise dans le laboratoire de son grand-père, elle le regardait se livrer à des analyses, tout en jacassant dit-elle, mais sans doute tout aussi bien en se taisant, subissant passivement un effet de séduction et la situation psychanalytique elle-même. C'est le même thème qui réapparaît dans le rêve du laboratoire et à cet égard, il est tout à fait intéressant de voir se rejoindre ici, l'onirique, le fantasme, la réalité vécue fantasmatiquement et le transfert.

Ce qui a, dans le cours de l'analyse, suivi "l'aveu" de la scène de séduction doit aussi être interprété en fonction de ce

qui vient d'être dit, c'est-à-dire re-situé très précisément en fonction du transfert et de ses avatars. Pendant la période de vacances, elle cherche à plusieurs reprises à reprendre contact avec toi pour que tu lui donnes une séance ; mais ce qui, comme tu l'as souligné, prend valeur de passage à l'acte, c'est la liaison qu'elle crée avec son patron. Je crois que l'on peut dire qu'elle réalise alors son fantasme de séduction. Ce qui nous permet de l'affirmer, ce sont les caractères mêmes de l'évènement tel qu'il a été vécu, ou en tout cas rapporté : cette fois encore, elle n'y est pour rien, innocente et vierge elle subit passivement l'entreprise de l'homme et ne cède bien sûr qu'à la toute dernière extrémité. Dans cette expérience, on voit se mêler intimement la jouissance qu'elle décrit plus tard comme extatique et à coup sûr, une grande frayeur.

Pour me résumer, je pense comme toi, que ce moment de l'analyse marqué par ton intervention et par ce qu'elle a déclenché, à savoir essentiellement la verbalisation du fantasme de séduction, est une phase particulièrement importante de cette cure. On assiste semble-t-il à une sorte de nutation des investissements objectaux. À la fixation à la mère et à l'agressivité à l'égard du père font place progressivement par une sorte de retournement, une fixation à l'image paternelle avec agressivité à l'endroit de la mère.

On observe une modification analogue dans le transfert et un changement très important dans le discours de la patiente. Comme tu l'as bien noté, tout est lié, et l'on voit apparaître aussitôt une série de transformations dans sa conduite. Nous sommes donc certainement là en plein "changement".

*

* *

En somme, ce que j'ai voulu dire en centrant mon propos sur le fantasme de séduction et sur l'écho que ton intervention a eu en fonction de lui, c'est que le changement s'il peut être étudié en psychanalyse et notamment à propos d'un cas, ne peut l'être à mon avis efficacement que sous cet angle privilégié du fantasme. Qu'à procéder de la sorte, nous sommes au plus près de la clinique et au cœur même de l'expérience psychanalytique, c'est-à-dire du phénomène de transfert à travers lequel se révèle la fantasmatique du patient où se dévoile très précisément le rapport du sujet à son propre désir.

Roger DOREY

Jean-Claude Lavie

INTERVENTION

Au moment de répondre à Geissmann, c'est-à-dire de lui faire connaître en retour ma pensée et mon sentiment, de même qu'en entendant ceux qui viennent de lui répondre, je mesure combien il est difficile, même à nous, d'écouter une observation psychanalytique.

Nous qui nous proposons à Geissmann comme interlocuteurs, nous témoignons par notre intervention même de la part que nous avons prise à sa parole. Mais ne témoignons-nous pas, aussi et inévitablement, de la part où nous sommes pris par cette parole. Et notre interlocution de louange ou de réfutation ne divulguera-t-elle pas notre mode d'écoute ?

Tels compliments peuvent être déclaration d'affinité, comme tels autres compliments peuvent n'être que figure de style. Mais toute critique, aussi constructive qu'elle soit voulue, ne peut éviter d'impliquer que les choses eussent pu être mieux autrement. Cela introduit une inattendue notion de perfectibilité dans la clinique psychanalytique, comparablement à la psychiatrie où l'observateur peut et doit s'effacer derrière l'observation.

La clinique psychanalytique n'est-elle pas, en opposition à cela, toujours le compte rendu d'une relation dont celui qui en rend compte en rend justement compte, au delà de son compte-rendu, par son rapport même à ce compte-rendu.

C'est pourquoi on ne peut que savoir gré à ceux qui comme Geissmann acceptent de présenter, comme il l'a fait, des moments de cure analytique d'une façon aussi substantielle et aussi précieuse à notre expérience.

Je suis bien d'accord avec Dorey pour penser qu'accepte de courir un risque l'analyste qui présente, ainsi, un cas. Mais n'y a-t-il pas exactement le même risque pour celui qui lui répond par une simple réfutation.

En effet, il est intéressant de constater, à l'occasion de telles présentations de cas, combien nos sensibilités particulières nous font percevoir différemment tel ou tel aspect du cas, dont les éléments nous viennent par celui même dont notre point de vue diffère. Mais est-il pour cela défendable que puisse être opposé à celui qui présente le cas, donc une part de lui-même, que ce n'est pas ainsi que nous aurions senti les choses et donc plus ou moins qu'il aurait du voir le cas autrement. Ce qui revient à lui demander d'être autre qu'il n'est et de préférence d'être semblable à nous, en définitive d'avoir à éviter de nous mettre en question en étant différent de nous et en réussissant néanmoins à être. D'où la critique et ce qu'elle peut davantage révéler de nos refus que des manques de l'autre.

Vouloir effacer la pathologie dans la relation psychanalytique ou prôner la standardisation de cette relation ne procède-t-il pas d'un malentendu ? Et ce mal entendu n'est-il pas lié à la difficulté de l'écoute en psychanalyse ? Point d'où je parlais tout à l'heure.

Puisqu'on a parlé de changement au niveau fantasmatique je voudrais demander si on attend ce changement au niveau du

patient ou au niveau de l'analyste. Car le patient risque, à tout le moins, d'être pris dans le fantasme de l'analyste. Somme toute après avoir permis au patient de se trouver pris dans le fantasme de l'analyste, la cure psychanalytique pourrait consister à faire en sorte que puisse, aussi lui être permis de s'en sortir. Hors de cette dynamique spécifique le reste ne serait qu'anecdotes. Dès lors, si louanges ou critiques concernent le niveau fantasmatique, ne pourrions-nous pas nous interroger sur leur véritable portée et, pourquoi pas leur véritable visée.

Jean-Claude LAVIE.

NOTES CRITIQUES

André Berge

DIALOGUES AVEC LE CHRIST – MOINES EN PSYCHANALYSE

par Grégoire Lemerrier (Grasset)

La flambée d'intérêt qu'a suscitée dans le public l'annonce de cette expérience d'un monastère mexicain "en psychanalyse" a probablement rendu plus difficile l'accès à ce que cette expérience avait de plus profond et de plus neuf. Je gage qu'il s'est trouvé des imaginations obscurément échauffées, comme si le rapprochement de ces trois mots : Mexique, moines, psychanalyse, ne pouvait qu'évoquer un couvent libidineux dans un décor de luxuriant exotisme.

La lecture du livre, à commencer par la présentation de Françoise Verny, où s'intercale le mémorandum rédigé en 1965 par le Père Lemerrier, me paraît de nature à dissiper cette "aura" trompeuse. Ces premiers chapitres situent l'expérience dans son contexte : ils nous montrent comment, après s'être trouvé aux prises avec de considérables difficultés et avoir d'abord cru à la suffisance d'une sorte de psychothérapie institutionnelle religieuse et paternaliste, pour remettre en équilibre quelques uns de ceux dont il avait la charge, le Père Grégoire Lemerrier a fait appel pour deux de ses moines à des psychothérapeutes non psychanalystes, puis, devant leur semi-échec a résisté, par honnêteté et refus de la facilité, à la tentation de s'adresser en exclusivité à des psychanalystes croyants, pour enfin, à la suite d'une grande épreuve, se soumettre lui-même à une psychanalyse freudienne régulière, avant d'engager son monastère - sans obligation pour personne - dans une psychanalyse de groupe, menée par des spécialistes qualifiés.

La discussion des relations de la psychanalyse et de la religion qui ne peut alors manquer de s'ouvrir, n'est pas nouvelle ; en l'occurrence, elle s'enrichit d'un témoignage vécu. Sans doute garde-t-elle ici une nuance de plaidoyer, assez compréhensible pour qui connaît la suspicion où certaines autorités ecclésiastiques tiennent sans discrimination les travaux de Freud dont la technique a pourtant pu être utilisée pour une "psychanalyse de l'athéisme" (Ignace Lepp) après l'avoir été pour une

psychanalyse de la croyance en Dieu. À la vérité, toute conviction métaphysique aboutit à un postulat irréductible qui est question de foi ; et l'analyse ne saurait faire autre chose que d'en déblayer les approches.

Mais il serait dommage que ce problème théorique - certes à l'ordre du jour - accaparât l'attention au point de la détourner d'un aspect plus profond, plus intime, et qui constitue sans doute ce que l'œuvre de Grégoire Lemerrier nous offre de plus original.

Un survol rapide de ces pieuses méditations permettrait à peine de les distinguer d'autres pieuses méditations, quelque peu ennuyeuses, comme il s'en trouve en masse dans les librairies qui avoisinent les paroisses.

Mais si l'on passe outre à cette impression, on découvre dans ces pages une riche pensée mystique, curieusement nourrie par la psychanalyse, non point grâce à l'adjonction d'une superstructure à la C.J. Jung, mais grâce à un impitoyable approfondissement intérieur. Il n'est donc pas question ici de "refoulement du sublime", mais d'une spiritualité sévère, trouvée dans la vérité de soi-même sans complaisance ni culpabilité factice.

Aussi le Père Grégoire a-t-il vécu sa psychanalyse comme un ascèse qui lui a servi à se dégager des illusions verbales, en lui faisant acquérir le sentiment de toucher enfin la réalité et d'accéder à l'amour vrai. On en jugera par le rapprochement de deux phrases du dialogue : "Quitter ma famille à cause de ton Nom c'est couper les liens imparfaits par lesquels mon égoïsme s'attache à ma famille" et plus loin "Recevoir le centuple, c'est tout en me libérant de l'égoïsme familial retrouver un frère et une sœur dans chaque membre de la famille humaine".

Il semble que l'éclaircissement analytique des problèmes familiaux vécus par l'auteur (et plus spécialement des sérieux problèmes qu'ont dû poser ses relations avec son père) l'aient conduit à discerner - en dehors des contingences, et à travers l'histoire du Christ - une essence du "paternel" et une essence du "filial", mettant en jeu les processus fondamentaux de la création, du don et de l'échange, de telle façon qu'il lui devenait possible de participer et même s'identifier à l'une et à l'autre sans contradiction, de même que le Christ pouvait se dire Dieu et le Fils de Dieu tout à la fois.

Une des principales originalités de ces dialogues intériorisés réside en effet dans un nouveau mode de résolution des ambivalences, admises sans effroi au lieu d'être faussement niées et menant par là même l'interlocuteur du Christ, non seulement à une nouvelle forme de sublimation mais à la découverte conjointe de l'humain et du divin en lui, et à la reconnaissance mystique de son identification inéluctable et simultanée à Dieu et au Diable une fois leurs images épurées de tout l'apport mythologique.

Il va de soi que ce livre n'échappera pas aux critiques qui lui viendront de tous les bords ; mais tel qu'il est, on ne saurait refuser de rendre hommage à la sincérité de son accent et à la valeur de cette tentative pour ouvrir une vue nouvelle vers les régions de l'impénétrable.

André BERGE

André Bourguignon

LA DISCUSSION ENTRE FREUD ET LAFORGUE
SUR LA "SCOTOMISATION"

La correspondance Freud-Laforgue(1) qui s'étend sur 14 années - de 1923 à 1937 - présente des intérêts divers. D'abord un intérêt historique, car elle nous révèle la nature des relations qui se sont établies entre Freud et le fondateur du mouvement psychanalytique français, ensuite un intérêt doctrinal, car en voulant introduire dans la théorie psychanalytique de nouveaux concepts, Laforgue a entraîné Freud à prendre fermement position face à ces innovations. Les échanges épistolaires entre les deux hommes furent grandement facilités par le fait que Laforgue, alsacien, ayant fait ses études en Alsace occupée et en Allemagne, était un bilingue parfait.

Le concept laforguien qui fut l'objet de la plus longue discussion est celui de *scotomisation*. Cette discussion n'eut pratiquement pas de fin puisque Freud et Laforgue semblent n'avoir jamais abouti à un accord explicite.

Laforgue, dont l'analyse avec Madame Sokolnika dura sans doute de 1923 à 1925, a très tôt élaboré ce concept. Le 1er Mai 1925 il écrit à Freud :

"Odier m'a écrit que pour 'scotomisation' vous avez déjà proposé 'maculation', mais que cette conception n'a pas été retenue. Je n'en savais rien et à l'avenir je reviendrai à votre conception relative à la tâche aveugle psychique. Le mot scotomisation a été prononcé quelquefois en salle de garde lorsqu'une personne voulait en ignorer une autre".

Comme Laforgue avait envoyé à Vienne divers articles où le concept était souvent utilisé, Freud put dès le 28 Mai 1925

(1), Nous tenons à remercier Madame Laforgue qui a bien voulu nous confier la photocopie de cette correspondance dont les manuscrits sont en sa possession.

lui donner son avis : “un point très important me paraît être que vous distinguez du *refoulement*, die Verdrängung, une *scotomatisation*. Cela je crois, n'a pas de raison d'être. Nous avons affirmé : le refoulement consiste en ceci qu'une pulsion a été réprimée (unterdrückt) et la conscience privée (entzogen) de son représentant-représentation (Vorstellungsrepräsentanz). Pourquoi scinder ce processus unique en deux ? Je n'ai du reste jamais utilisé un mot comme scotomiser ou maculisation(2) (sic). Je ne comprends pas les autres différences que vous introduisez entre refouler et scotomiser”.

Malgré cette fin de non-recevoir, Freud, comme nous le verrons, restera tourmenté par la question. De son côté Laforgue garde l'impression de n'avoir pas été compris, c'est pourquoi dès le 10 Juin 1925 il précise :

“La scotomisation est un point d'une importance toute particulière quand on veut analyser (zergliedern) la schizophrénie. Nous croyons pouvoir ramener la méconnaissance (Verkennung) de la réalité à la scotomisation qui est en rapport avec le désir infantile, *non refoulé*, de ne pas reconnaître le monde extérieur, mais au contraire de mettre à sa place le moi propre. Pour autant que le processus de refoulement n'a pas franchi normalement les stades primitifs, mais les a au contraire laissés persister. Je crois qu'on ne peut pas aller plus loin dans la pathogénie de la schizophrénie, qui m'intéresse beaucoup, si l'on ne peut pas se faire une idée claire de la tendance du malade à scotomiser”. Et Laforgue avoue aussitôt après : “Je ne comprends pas ce passage de votre lettre : “et la conscience privée de son représentant-représentation”. Si vous le permettez, au congrès, je vous importunerai encore une fois à ce sujet”. On voit qu'à cette époque Laforgue n'avait pas encore fait le tour de la métapsychologie freudienne.

Ce concept de scotomisation ne laissait cependant pas Freud en repos, car le 16 Juin 1925 il promet à son correspondant d'y réfléchir à nouveau et le 31 Août 1925 il doit avouer : “...le concept de scotomisation n'arrive pas à se clarifier pour moi. Mais il ne faut pas que cela vous gêne”.

Malgré ces observations, en Septembre 1925, Laforgue adresse à l'*Internationale Zeitschrift für äztliche Psychoanalyse* un article intitulé “*Verdrängung und Skotomisation*” (1926, 12 p. 54-65) dans lequel il oppose toujours les deux mécanismes. Au début de 1926 l'article paraît, et Freud en

(2), Il doit s'agir d'une faute de frappe dans une lettre dictée et dactylographiée.

prend connaissance, puis écrit le 18 Février 1926 : "J'ai lu en entier votre article en allemand sur la scotomisation. Je comprends maintenant pourquoi ce concept et son rapport avec le refoulement me causent de telles difficultés. Je m'aperçois que vous m'avez abandonné sur un point. Vous n'adoptez pas la présentation métapsychologique, laquelle s'efforce de caractériser un fait psychique sous l'aspect dynamique, topique et économique, pour ainsi dire d'après trois coordonnées. En négligeant particulièrement la coordonnée topique, vous renoncez à une sorte de précision, ce qui devient ensuite partout perceptible. Vous ne vous souciez guère de ce qui se passe dans les trois couches du conscient, du préconscient et de l'inconscient, et les phénomènes restent alors susceptibles de bien des interprétations. Vraisemblablement vous n'avez pas osé présenter à vos compatriotes cet élément de complication et de spéculation. J'ai beaucoup parlé de cela avec la princesse que vous reverrez à la fin de ce mois à Paris.

Ne vous chagrinez pas de ma critique et recevez mes remerciements cordiaux pour votre très précieuse collaboration".

Toujours en 1926, dans le même *Internationale Zeitschrift* paraît un second article de Laforgue : "*Ueber Skotomisation in der Schizophrenie*" (1926, 12 p. 451-456), dans lequel l'auteur maintient sa position.

Pour Freud la discussion personnelle avec Laforgue est terminée, le débat doit être maintenant porté sur la place publique. Autrement dit, Freud va, dans ses écrits, en 1926 et 1927, donner son opinion sur la scotomisation.

Il s'agit d'abord d'une allusion dans *Inhibition, symptôme et angoisse* :

"(le contre-investissement hystérique) prend la forme d'une vigilance particulière qui, par des limitations du moi, évite des situations dans lesquelles la perception devrait se produire et parvient à retirer l'attention de cette perception si malgré tout elle a surgi. Des auteurs français (Laforgue) ont récemment choisi pour caractériser ce procédé de l'hystérie le terme de 'scotomisation'"⁽³⁾.

Cette allusion est assez surprenante, d'abord parce qu'elle ressemble à une reconnaissance implicite du terme, ensuite parce que Laforgue considérait la scotomisation comme

(3), S. Freud - *Inhibition, symptôme et angoisse* - Traduction M. Tort - PARIS 1965, P.U.F. - p. 87.

un processus psychotique et n'en avait jamais parlé explicitement à propos de l'hystérie.

L'année suivante, dans son article sur *le fétichisme*, Freud prend position de façon beaucoup plus précise, beaucoup plus nette, et rejette même le terme. Au début de l'article après avoir évoqué la position du petit garçon qui tout à la fois refuse et admet la castration féminine, il écrit : "si je ne me trompe, Laforgue dirait en ce cas : le garçon : 'scotomise' la perception du manque de pénis chez la femme*. Un nouveau terme est en ce cas justifié s'il décrit ou met en relief un nouvel état des choses. Ce n'est pas le cas ici ; la plus vieille partie de notre terminologie psychanalytique, le mot 'refoulement', se rapporte déjà à ce processus pathologique. Veut-on, en lui, séparer plus rigoureusement le destin de la représentation de celui de l'affect et réserver le mot 'refoulement' à l'affect, en ce cas, pour le destin de la représentation, la désignation allemande correcte serait 'déli' (Verleugnung). 'Scotomisation' me paraît particulièrement inapproprié, car il éveille l'idée que la perception serait totalement absente, de sorte que l'effet serait identique à celui d'un stimulus visuel tombant sur la tache aveugle de la rétine. Pourtant notre situation montre au contraire que la perception a persisté et qu'une action très énergique a été entreprise pour maintenir le déni de la perception. Ce n'est pas vrai qu'après avoir observé la femme, l'enfant ait gardé inchangée sa croyance au phallus féminin. Il l'a conservée, mais il l'a aussi abandonnée ; dans le conflit entre le poids de la perception non désirée et la force du contre-désir, un compromis est intervenu ; comme cela est possible, seulement sous l'empire des lois de la pensée inconsciente - le processus primaire -"(4).

A part une allusion dans une lettre de 1928, à propos d'un nouvel article de lui dans l'*Internationale Zeitschrift "Ueberlegungen zum Begriff der Verdrängung"*, 1928, 14 p. 371-374), Laforgue ne reparlera plus de la scotomisation à Freud. Mais dans son livre de 1937, *Relativité de la réalité*, il maintiendra le terme et le concept ! "Celui-ci (le refoulement) représenterait l'activité psychique tendant à repousser

* Note de Freud - "Je rectifie moi-même : j'ajoute toutefois que j'ai les meilleures raisons de penser que Laforgue ne dirait jamais cela. D'après ses propres exposés, 'scotomisation' est un terme qui provient de la description de la démence précoce, qui ne s'est pas formé à la faveur d'une traduction des conceptions psychanalytiques sur les psychoses et les processus de développement, et qui ne s'applique en rien à la formation des névroses. Sa présentation dans le texte s'efforce de rendre manifeste son incongruité."

dans l'inconscient tout ce qui empêche l'être de réaliser le contact avec la réalité, tandis que la *scotomisation* tend à refouler la réalité et le présent au profit de ce qui devrait être refoulé ou, comme dit Freud, réprimé. Il s'agit peut-être du même travail de refoulement, mais, dans le premier cas, il se fait dans le sens normal, alors que, dans le second, il se fait plutôt dans une direction pathologique".(5)

Dans le même chapitre Laforgue rejette le terme de déni (de la réalité) : "Freud dit que son esprit (l'esprit du malade) opère une espèce de reniement (*Verleugnung*). Avec Pichon, nous disons qu'il fait une *Scotomisation*. Le terme nous paraît plus approprié puisqu'il s'agit d'un processus psychologique inconscient et que le reniement s'applique plutôt à une opération consciente".(6)

Trente ans ont passé, le terme de scotomisation ne subsiste plus que dans la langue vulgaire et pourtant l'école kleinienne lui était restée fidèle. Joan Rivière écrit : "... je n'ai aucunement l'intention de sous-estimer l'importance de nombreux autres mécanismes (de défense) qui agissent avec plus ou moins de force depuis le début, ni surtout du déni et de la scotomisation, qui se lient directement au stade narcissique hallucinatoire, ni, bientôt après, du refoulement proprement dit"(7). Suzan Isaacs, elle, met en parallèle le déni et la scotomisation utilisant plutôt *déni* : pour parler du monde intérieur et *scotomisation* pour parler du monde extérieur : "... le mécanisme de déni s'exprime dans le psychisme du sujet à peu près de la façon suivante : 'Si je ne l'admets pas (il s'agit d'un fait pénible) il n'existe pas'... Le mécanisme de *scotomisation* est vécu à peu près dans les termes suivants : 'Ce que je ne vois pas, je n'ai pas besoin de le croire' ; ou : 'ce que je ne vois pas, les autres ne le voient pas non plus, et cela n'existe pas'".(8)

En somme, la discussion entre Freud et Laforgue, pleine de malentendus, peut se résumer assez simplement.

(4) , S. Freud - *Fetischismus* 1927. G.W. XIV, p. 312 et 313

(5) , R. Laforgue - *Relativité de la réalité* - Paris, 1937, Les éditions Denoël, p. 21 et 22

(6) , R. Laforgue - op. cit. p. 21

(7) , J. Rivière - "Introduction générale" aux *Développements de la psychanalyse* - Paris, 1966, P.U.F. - p. 38

(8) , S. Isaacs - "Nature et fonction du phantasme", in *Développements de la Psychanalyse*, Paris, 1966, P.U.F. - p. 102

Laforgue appelle scotomisation un processus de méconnaissance de la réalité extérieure qui serait propre aux psychotiques. Non seulement ce processus, lié au narcissisme primaire, est distinct du refoulement, mais il se maintient ou réapparaît par suite de la faiblesse du refoulement.

Freud semble d'abord ne pas comprendre et refuse de distinguer la scotomisation du refoulement. L'assimilation des deux concepts l'un à l'autre s'avéra impossible, il recourt au terme de déni dont il use depuis peu pour désigner le processus infantile de méconnaissance de l'absence de pénis chez la fille. Il est très vraisemblable que la discussion sur la scotomisation ait conduit Freud à une élaboration plus précise du concept de déni, celle que nous trouvons dans le *Fétichisme*.

Finalement, tout en critiquant le terme qui, pour lui, évoque trop la psychologie de conscience, Laforgue reconnaît que le *déni* freudien est équivalent à la scotomisation. Cet accord, en réalité, cache un véritable malentendu. En effet, Laplanche et Pontalis ont bien montré que le problème du déni n'est sans doute pas lié à la perception : "Si c'est le manque de pénis de la femme qui est dénié, il est difficile de parler de perception ou de réalité, car une absence n'est pas perçue comme telle, elle ne devient réalité que dans la mesure où elle est mise en relation avec une présence possible. Si c'est la castration elle-même qui est rejetée, le déni porterait non sur une perception (la castration n'étant jamais perçue comme telle) mais sur une théorie explicative des faits (une 'théorie sexuelle infantile')"(9).

Si donc pour Freud le déni est en étroite relation avec la castration, et par conséquent quelque peu étranger à la perception, il ne semble pas en être de même pour Laforgue. Pour cet auteur en effet la scotomisation porte sur la réalité extérieure perçue et présente, ce qui devrait faire distinguer ce processus du déni. Autrement dit, dans un cas, celui du déni, le sujet reconnaît ce qui n'existe pas, donc qu'il n'a pas perçu, et dans l'autre, celui de la scotomisation, il méconnaît ce qui existe et qu'il a perçu. C'est d'ailleurs en ce sens que l'école kleinienne comprendra la scotomisation, considérant ce processus comme corollaire de la perception du monde extérieur.

Si la scotomisation correspond à la méconnaissance de ce qui est perçu, le terme de scotomisation est tout à fait impropre, la critique de Freud est alors parfaitement justifiée.

(9), J. Laplanche et J.B. Pontalis - *Vocabulaire de la psychanalyse* - Paris 1967, P.Ü.F. - p. 116

et il convient de remplacer ce terme par un autre. En effet, il ne pourrait s'appliquer qu'à une non-perception, analogue à celle qu'on observerait dans le cas où une partie du champ perceptif serait envahie ou amputée par un scotome, auditif ou visuel par exemple.

Quoi qu'il en soit, la question reste posée de savoir si le concept de déni de la réalité, tel que Freud l'a élaboré en terme de méconnaissance d'une absence ou d'une perte, peut à lui seul rendre compte de tous les défauts* susceptibles d'affecter les processus de perception et de reconnaissance de la réalité extérieure. Il ne semble pas. De fait la clinique révèle des modalités et des effets très divers de la perception et de la reconnaissance, tant sont nombreux les facteurs quantitatifs et qualitatifs intervenant dans ces processus.

André BOURGUIGNON.

* Dans le double sens de manque et d'anomalie.

Roland Doron

CRITIQUE DES FONDEMENTS DE LA PSYCHOLOGIE
par G. Politzer, P.U.F., nouvelle édition 1967

La réédition par les P.U.F., en 1967, du livre de Politzer *Critique des fondements de la psychologie*(1) achève le premier quarantenaire officiel du mouvement psychanalytique français puisque le texte en fut probablement rédigé en 1927 (date de l'Avant-propos), année qui vit paraître les premiers numéros de la *Revue française de psychanalyse*. Malgré son titre, ou n'apparaît que la psychologie(2), le livre intéresse au plus haut point les psychanalystes de nos jours, dont les rapports avec les psychologues sont loin d'être encore élucidés : "la psychanalyse seule peut donner aujourd'hui la vision de la vraie psychologie, puisqu'elle seule en est déjà une incarnation."(3) Pour notre discipline, que signifie exactement cet hommage ? C'est ce que nous voudrions nous efforcer de comprendre, laissant dans l'ombre des passages importants plus spécifiquement psychologiques ou philosophiques.

*

* *

Entre une introduction d'ordre méthodologique et des conclusions épistémologiques et philosophiques, l'ouvrage comporte cinq chapitres :

- 1) Les découvertes psychologiques dans la psychanalyse et l'orientation vers le concret.
- 2) L'introspection classique et la méthode psychanalytique.
- 3) La charpente théorique de la psychanalyse et les survivances de l'abstraction.

(1) , La première édition, chez Rieder, date de 1928.

(2) , Mais il existe un sous-titre : "la psychologie et la psychanalyse".

(3) , p. 21. Nous citerons toujours l'édition des P.U.F. (1967)

- 4) L'hypothèse de l'inconscient et la psychologie concrète.
- 5) La dualité de l'abstrait et du concret dans la psychanalyse et le problème de la psychologie concrète.

S'appuyant sur Freud(4), Politzer met d'abord l'accent sur la théorie du rêve. Grâce à elle, nous sommes en présence d'une découverte psychologique authentique, qui, associée à celle du complexe d'Œdipe, confère au psychanalyste sagesse et efficacité : montrer que le rêve a un sens individuel et concret, c'est rompre avec la psychologie classique et définir le point de vue d'où la vie humaine pourra être étudiée scientifiquement. Jusqu'à maintenant, en effet, l'on avait procédé par abstraction, commençant "par détacher le rêve du sujet dont il est le rêve" pour le considérer "non pas comme *fait* par le sujet, mais comme produit par des causes impersonnelles"(5). Bien au contraire, "ce que la psychanalyse cherche partout, c'est la compréhension des faits psychologiques en fonction du sujet"(6). Or c'est justement par là que la psychologie conquiert son domaine propre : "le caractère le plus évident des faits psychologiques, c'est celui d'être en première personne"(7). Pour éclairer cette formule, notre auteur se détourne en même temps du formalisme biologique qui réduit le sujet à un "centre fonctionnel"(8) et du formalisme de Kant, pour qui le sujet s'identifie à l'unité d'aperception transcendantale. Dans les deux cas, il s'agit toujours d'un sujet impersonnel.

Or le sujet réel, l'individu particulier que nous rencontrons dans l'expérience, s'il ne peut être appréhendé dans ses nuances qualitatives comme le voulait Bergson, existe dans sa singularité dramatique : "mon fils pleure parce qu'on va le coucher. Voilà l'événement". Il est dérisoire d'y substituer une abstraction : *sécrétion lacrymale consécutive à une représentation contrariant une tendance profonde*(9). C'est donc en se donnant comme objet commun le drame(10) humain que la psy-

(4) , p. 25

(5) , p. 38

(6) , p. 41

(7) , p. 42

(8) , p. 49

(9) , p. 52

(10), Ce mot, au début du livre (p. 11, note 1), désigne un fait excluant toute résonance "romantique" ou "émouvante" ; après l'analyse de nombreux exemples, on comprend vers la fin qu'il s'agit du "geste éclairé par le récit" (p. 248) dont "l'élément proprement dramatique n'est plus spatial... puisqu'il n'est rien d'autre que la signification" (p. 251). Ainsi peut-on ranger Politzer parmi les auteurs qui ont tenté de faire de l'*action* l'objet de la psychologie en connotant à la fois sous ce terme l'élément *moteur* et *signifiant* des conduites (Janet-Moreno).

chanalyse et la psychologie se rapprochent pour devenir scientifiques : “le désir assure au rêve précisément la continuité de cette présence du je. En un mot, *par la théorie du rêve-désir, le rêve devient un acte*(11).

Dans ces conditions, la démarche des deux sciences sera aussi la même : l’interprétation ; car l’observation et l’introspection ne peuvent plus suffire au psychologue. La première a toujours tendance à ne voir dans le drame humain qu’un “comportement” watsonien ; la seconde fait du phénomène conscient l’objet de la science psychologique, alors que celle-ci se propose d’élaborer son sens. Mais si le psychologue ou le psychanalyste doit surtout organiser des enquêtes pour construire la signification individuelle des gestes ou des rêves, on doit conclure que, réciproquement, les “hypothèses de structure” sont défendues au psychanalyste ; pas plus que le psychologue il ne peut chercher des mécanismes sous-jacents : “c’est vers une psychologie sans vie intérieure que nous oriente la psychanalyse”.(12)

Résumant l’essentiel de ce qui vient d’être établi, le début du troisième chapitre en propose le commentaire suivant : “la manière même dont le problème du rêve est posé implique une définition du fait psychologique qui déplace l’intérêt des entités spirituelles à la vie dramatique de l’individu, et la méthode telle qu’elle est conçue par Freud se détourne de l’investigation de la réalité intérieure pour ne s’occuper que de l’analyse du *drame*”(13). Notons immédiatement combien cette psychologie “concrète” ressemble à la psychologie “clinique” que Lagache devait définir vingt ans plus tard : “la méthode clinique est la méthode appropriée à l’approche scientifique de la conduite humaine. La conduite humaine est un émergent original, qui comporte un autre mode d’administration de la preuve que l’objet physique et la possibilité d’un autre degré de probabilité”(14).

La question est de savoir si les mots “drame” et “conduite” sont équivalents ? Pour y répondre, voyons maintenant comment Politzer envisage la *théorie* après avoir caractérisé la découverte psychanalytique. Par opposition à cette dernière, il entend surtout par théorie “la conception que Freud se fait des rapports du contenu manifeste et du contenu latent et de la forme d’existence psychologique qui convient à ce dernier”(15).

(11), p. 69

(12), p. 109

(13), p. 110

(14), *L’unité de la psychologie* - p. 33

(15), p. 114

C'est en particulier l'examen de la fameuse "Psychologie du chapitre VII"(16) qui permettra à notre critique d'affirmer "que Freud n'a pas su se dégager des démarches constitutives de la psychologie classique"(17).

Dans un premier temps, l'appareil psychique nous est bien présenté dans la perspective de la psychologie concrète : on n'explique pas la "relativité de la conscience" comme un manque à percevoir du genre de celui qui limitait l'accès au nou-mène dans la théorie Kantienne de la connaissance. La cen-sure se fonde sur une conception positive du refoulement : nous sommes "en présence d'un conflit, non pas entre représentations, mais entre les manières d'être, dont les unes sont réelles, mais condamnées, les autres désirées, mais irréalisables. La *conscience* telle que nous la considérons maintenant, est tout autre chose qu'une forme de l'expérience, elle est essentielle-ment un acte de reconnaissance, de responsabilité, voire d'iden-tification, - bref cet aspect des actions individuelles par lequel leur rattachement au *je* devient manifeste et leur recon-nnaissance effective"(18).

Une difficulté se révèle cependant dès qu'il s'agit de dé-finir l'"action" : si la conscience est située à l'extrémité mo-trice, c'est bien qu'elle y assume une responsabilité. Le terme action "signifie alors un *fait* du sujet"(19). Toutefois, Freud s'exprime trop souvent dans un langage abstrait et impersonnel : son orientation biologique le ramène dès lors au niveau du for-malisme fonctionnel : l'action humaine, individuelle, qui s'ef-fectue à l'extrémité motrice, n'intéresse plus que la "motilité" aux dépens de sa signification : "le mot acte a précisément per-du son sens dramatique et humain, et même tout sens en général : il n'est plus pour Freud que ce qu'il est pour le physiologiste, un mouvement, ou plutôt *du* mouvement en général, une forme nou-velle de l'excitation"(20).

Au total, nous sommes amenés à conclure, dans le langage de Politzer, que l'explication se fait "en troisième personne" ; elle va "de la chose à la chose" et dès l'instant où les élé-ments du drame sont détachés du sujet au profit des "lois ordi-naires de la psychologie"(21) la théorie n'est plus qu'un méca-nisme qui fonctionne à vide, dans "une région psychologiquement aveugle"(22).

(16), Lue dans la traduction de la *Science des Rêves* (Meyerson - Alcan 1927)

(17), p. 155

(18), p. 123

(19), p. 129

(20), ibidem

(21), Citation de Freud

(22), p. 145

Mais le reproche le plus grave adressé à Freud concerne surtout le statut de l'inconscient : "les psychanalystes ont vraiment tort de croire que psychanalyse et inconscient sont inséparables"(23). Pour Politzer, "l'inconscient ne représente dans la psychanalyse que *la mesure de l'abstraction qui survit à l'intérieur de la psychologie concrète*"(24).

Schématisée pour les besoins de ces notes de lecture nécessairement brèves, l'argumentation est double. Elle concerne d'abord la psychanalyse elle-même. Par exemple, "dans le rêve de l'injection faite à Irma, *Irma a mal à la gorge* signifie je souhaite *une erreur de diagnostic*"(25). Il s'agit donc d'une relation "scénique" et "linguistique" : "le désir de l'erreur de diagnostic explique alors le mal de gorge, comme le latin *pater* explique le terme français *père*, ou plutôt comme la jalousie explique le geste d'Othello"(26).

Mais si l'on exprime une telle relation en usant du vocabulaire psychologique "*mal de gorge* deviendra *image* et *erreur de diagnostic* représentation, et le fait que c'est le sens de la *représentation* qui commande la présence de l'*image* sera traduit sur le plan *ontologique* en faisant de la première la cause et de la seconde l'effet."(27) Autrement dit, la latence du sens, fait de psychologie concrète, conduit à l'hypothèse de l'inconscient dès que les entités de la psychologie classique s'immiscent dans le vécu : "ce n'est que *l'exigence réaliste* qui transforme les faits en preuve de l'inconscient"(28).

C'est pourquoi l'argumentation s'élargit pour rendre compte de cette déformation par le postulat de la pensée récitative, spécifique de la science traditionnelle du psychisme :

"on pose en principe que l'on ne peut pas vivre plus qu'on ne pense, qu'en d'autres termes, tout comportement suppose un récit adéquat d'où il procède"(29). Si, comme nous l'avons vu, la vocation concrète de la psychanalyse l'entraîne à souligner "l'inadéquation entre la pensée récitative immédiate et la signification réelle de l'acte vécu par le sujet"(30), il existe malgré tout chez Freud la tentation d'étaler dans l'inconscient le récit conventionnel postulé par l'explication du rêve : "en effet, dire que le sujet a fait des difficultés à avouer qu'il

(23), p. 191

(24), p. 156

(25), (26), p. 169

(27), p. 169

(28), p. 170

(29), p. 189

(30), p. 192

avait des pensées incestueuses, et dire qu'il a résisté à l'idée d'inceste, n'est pas du tout la même chose, car il s'agit dans le premier cas d'une simple constatation humaine, et dans le second d'une description psychologique impliquant le réalisme"(31).

Cette inconséquence comporte un double dommage pour le progrès des sciences humaines : d'une part on oublie que "la donnée immédiate ne peut toujours être que la *signification*"(32) et, d'autre part, "on se substitue donc en quelque sorte au sujet pour faire, conformément à certaines exigences, un récit que le sujet n'a pas fait".(33)

*

* *

Malgré les mutilations que nous avons du faire subir au texte de Politzer pour en caractériser rapidement les thèmes qui nous intéressent le plus, nous voudrions avoir suscité chez nos collègues le désir de le parcourir. En effet, bien des préoccupations de la *Critique* anticipaient sur les nôtres et il est toujours fructueux d'étudier la pensée d'un auteur qui se situe à l'extérieur du champ psychanalytique pour mieux saisir "a contrario" la spécificité de notre discipline.

CRITIQUE PHILOSOPHIQUE ET DOCTRINE FREUDIENNE

On peut d'abord saisir l'ambiguïté des tentatives pour apprécier le freudisme selon les conceptions antérieures : le reproche de *réalisme* qu'on lui adresse ici ne laisse pas de surprendre si l'on songe qu'une dizaine d'années plus tard, Dalbiez devait justement voir dans cette orientation philosophique le biais par lequel Freud mérite la considération des penseurs.

Mais au cours de ces vingt dernières années, ce sont surtout les phénoménologues qui ont relu Freud. On ne manquera pas d'être frappé par le parallélisme des développements de Politzer et de ceux de Sartre, à propos de la "psychanalyse existentielle". Pour ce dernier également, l'affirmation de l'inconscient participe de l'"illusion des arrière-mondes" : la conscience ne peut qu'être "conscience de part en part", elle accède directement aux significations. De même que Sartre

(31), p. 173

(32), p. 200

(33), p. 201

réduisait le génie de Racine à la somme de ses tragédies, Politzer nie tout contenu inconscient : "le sujet a rêvé : c'est tout ce qu'il avait à faire. Il ne connaît pas le sens du rêve ; il n'a pas à le connaître en tant que sujet pur et simple, car cette connaissance regarde le psychologue ; bref, le contenu latent, c'est-à-dire la connaissance du sens du rêve, ne peut être *avant l'analyse* ni conscient, ni inconscient : il n'existe pas, parce que la science ne résulte que de l'œuvre du savant."(34) Si la psychologie a une utilité quelconque, c'est que son objet ne peut se trouver dans les sujets, que ce soit d'ailleurs sous la forme de la conscience, ou de l'inconscient : "*vie et connaissance ne sont pas synonymes* : le sujet qui a la vie psychologique n'est pas forcé d'avoir en même temps la connaissance psychologique."(35) C'est pourquoi les hypothèses de structure, qu'elles concernent tel ou tel aspect plus ou moins "profond" de la vie mentale, sont disqualifiées à l'avance, comme les entités de la vie "intérieure" : en renonçant au postulat de la pensée récitative le philosophe est sur le chemin qui conduit à faire de la conscience un "néant".

Toutefois, l'épistémologie nominaliste à laquelle Politzer paraît ainsi se limiter en confiant au seul savant l'élaboration du sens des "conduites", ne dissout-elle pas le "drame" lui-même plus que ne l'y autorise cette psychologie concrète dont on veut bien croire encore qu'elle résulte de la découverte psychanalytique ?

THEORIE PSYCHOLOGIQUE ET PRATIQUE ANALYTIQUE

Politzer n'a pas négligé de préciser l'opinion de Freud au sujet des rapports de la psychanalyse et de la psychologie ; elles se situent "sur deux plans différents : l'attitude psychanalytique est autre chose que la recherche de la psychologie même des faits et, d'autre part, la recherche de l'explication psychologique implique l'abandon de l'attitude proprement psychanalytique."(36) Pour notre critique, il en résulte que "Freud est aussi étonnement abstrait dans ses théories qu'il est concret dans ses découvertes"(37) : "un psychanalyste pur dont l'occupation essentielle est la pratique même de la méthode psychanalytique devait nécessairement aboutir à cette contradiction."(38) Comment peut-on exprimer ce jugement après avoir admis plus haut que la psychanalyse est l'incarnation de la vraie psychologie ?

(34), p. 205

(35), p. 207

(36), p. 213

(37), p. 209(38), p. 218

À vrai dire, Politzer reconnaît “le caractère véritable d’un certain nombre de notions nouvelles”(39) : l’identification et le complexe d’Œdipe. On trouve dans l’une et l’autre “la *signification* qui fait d’un ensemble de mouvements une scène humaine”(40). Il s’agit bien là de modèles primitifs d’explication grâce auxquels on peut reconstituer “des comportements aussi complexes que l’amour”(41).

Mais le moins averti des psychanalystes est surpris de lire la liste de ces notions concrètes qui “existent effectivement dans la psychanalyse”(42). Certes, il serait fastidieux de les énumérer *toutes* ; c’est le choix qui paraît curieux, puisqu’il sacrifie au même titre : le transfert, l’introjection et le complexe d’infériorité d’A. Adler... Paradoxalement, Politzer s’attache à démontrer l’authenticité de deux des notions (identification, Œdipe) les plus propres à se confondre avec les lois impersonnelles de la psychologie classique tant qu’on omet, comme il le fait justement, de les rattacher au sujet réel dont le conflit défensif est analysé dans sa relation transférentielle avec le thérapeute : “la relation générale est à la fois vraie et irréelle, puisqu’idéale ; l’interprétation de la réalité psychologique qu’elle donne, si les données de fait sont suffisamment nombreuses et convergentes, est à la fois probable et réelle”(43). Tout se passe, en un sens, comme si le champ psychanalytique n’était présent dans la *Critique* que par allusions trop discrètes. Dès lors, il est bien naturel que Freud paraisse “abstrait” !

*

* *

Il serait facile de retourner le reproche et de prévenir le lecteur qu’il aura souvent de la peine à suivre une dialectique très serrée, soucieuse de prouver et de démontrer faute de s’insérer dans une situation qui permettrait de voir et de sentir. Sans doute est-ce le même jeu de compensation qui conduit notre auteur à privilégier “la première personne” en faisant du “sujet” une sorte de point de départ absolu de la recherche. La psychanalyse n’est-elle pas plus concrète en

(39), p. 230

(40), p. 234

(41), P. 276

(42), p. 230, note 1

(43), Lagache : *L’unité de la psychologie* - p. 39

envisageant le récit comme un "secteur particulier de la conduite" (D.Lagache) et en y intégrant les productions imaginaires(44) au sein desquelles la personne se découvre tâche plus que donnée initiale ?

En tout cas, nous devons remercier les P.U.F. de nous rappeler, en rééditant un texte introuvable et précieux, que la méfiance éveillée en France par la psychanalyse à ses débuts n'y a jamais empêché les meilleurs esprits de lui accorder la plus honorable des sympathies, celle qui n'exclut ni la vigilance, ni la culture.

Roland DORON

François Gantheret

RECHERCHES SUR LES PETITS GROUPES – par W. R. Bion –
(P.U.F. 1965) traduction française de E. L. Herbert

Recherches sur les petits groupes se compose de plusieurs articles écrits entre 1943 et 1952, regroupés par l'auteur en deux grandes parties ; la première, "Prospection", comporte un article de 1943 : "L'étude par le groupe de ses tensions internes", qui a une fonction d'introduction, et une série d'articles parus de 1948 à 1951 dans la revue *Human Relations* et intitulés "Recherches sur les petits groupes", qui constituent le corps de l'ouvrage. La seconde partie, "Retrospection", est constituée par l'article "Dynamique des groupes", paru en 1952 dans *International Journal of Psycho-Analysis*.

L'évolution de la pensée de Bion y est très lisible. Le premier article est une "ouverture", qui centre l'intérêt sur le groupe et les phénomènes de groupe ; la partie "Recherches sur les petits groupes" est la mise en place de concepts, notions et hypothèses fondamentales, véritable prospection et débroussaillage par l'auteur du champ des phénomènes de groupe. Le dernier article est un "regard en arrière" sur l'ensemble de cette expérience clinique et de son élaboration conceptuelle, à la fois une reprise plus ferme de certaines conclusions, et une ouverture sur des hypothèses explicatives nouvelles. Marquons tout de suite, avant d'en reprendre plus précisément l'examen, le sens le plus important de cette évolution. Bion, observateur et analyste des phénomènes de groupe, se montre très prudent dans la conceptualisation de son expérience. Il fait, notamment, appel à des concepts (hypothèse de base, attaque-fuite, dépendance,...) neufs, non marqués par leur appartenance à une théorie déjà élaborée dans un autre champ : c'est, bien sûr, un effort de dégagement de la théorie psychanalytique que tente Bion, afin de n'y pas inféoder à priori son observation. Mais, à l'expérience, "en tant que psychanalyste, nous dit-il, je suis frappé par le fait que le traitement psychanalytique de l'individu et l'analyse du groupe telle qu'elle est décrite dans les pages qui suivent s'attaquent à des aspects différents du même phénomène.

La combinaison des deux méthodes fournit au praticien quelque chose comme les rudiments d'une vision binoculaire."

C'est donc à un accord de fond avec la théorie freudienne que pense parvenir Bion. Mais cette théorie lui paraît cependant insuffisante pour rendre compte de la totalité des phénomènes de groupe, et dans la dernière partie de son ouvrage, il en indique la prolongation nécessaire : ce sont les travaux de M. Klein, et les concepts kleinien, qui peuvent fournir une compréhension plus poussée des phénomènes de groupe. Nous reprendrons plus loin ces aspects importants de la pensée de Bion. Mais considérons d'abord, et pas à pas, l'ensemble notionnel qui nous est proposé.

*

* *

Le premier article, "L'étude par le groupe de ses tensions internes", est très limité, dans son étendue et dans sa portée. Il relate deux expériences de thérapie de groupe dans le service de réadaptation d'un hôpital psychiatrique militaire. Il s'agit là, à l'évidence, des expériences qui ont introduit Bion aux problèmes de groupe, et il nous les présente comme telles. Les positions de départ sont réduites, et prudemment formulées. Relevons cependant deux d'entre elles.

Bion pose d'emblée le problème classique : psychothérapie "en groupe" ou psychothérapie "de groupe". À savoir, faut-il traiter des individus réunis en séance, ou traiter directement un groupe, "y développer méthodiquement les forces capables de faciliter une activité de coopération" ? Sans que cela soit dit explicitement, il semble bien qu'il y ait là, pour l'auteur, un faux problème, puisque, "quoi qu'il en soit, l'effet thérapeutique du groupe consiste à faire acquérir aux participants la connaissance et l'expérience qui favorisent un *bon esprit de groupe*." Il y a là un pari sur le "bon groupe", le "bon esprit de groupe", l'"esprit de corps", - on retrouve plusieurs fois ces expressions dans le texte -, qui peut paraître simpliste et surtout hérité de l'idéologie "groupiste" qui inspire si fortement la psychosociologie. Nous verrons cependant que Bion par la suite donne à ce parti-pris un fondement conceptuel beaucoup plus approfondi.(1)

(1), Reste entière la question d'une idéologie sous-jacente du "bon groupe", même si elle s'exprime dans une rationalisation cohérente.

En second lieu, un principe essentiel est dès le départ posé : “dans le traitement individuel, la névrose apparaît comme le problème de l’individu. Dans le traitement de groupe, elle doit apparaître comme le problème du groupe”. La formulation reste ambiguë : s’agit-il de “la névrose” comme problème de chaque individu, et de sa prise en charge comme danger commun à tous, quoique diversifié, en tant que problème auquel doit s’attaquer le groupe ? ou s’agit-il d’une “névrose du groupe”, fonctionnement déréel d’un collectif ? Dans ce premier article, il est impossible de trancher ; la première acception est certes valable ; Bion part en effet de l’hypothèse de travail suivante :

1°) La présence de l’ennemi /qui/ crée à la fois un danger et un but communs ;

2°) La présence d’un officier qui, grâce à son expérience, connaît ses propres défauts, respecte l’être propre de ses hommes et ne craint ni leur camaraderie, ni leur hostilité”, voilà ce qui, au front, peut souder un “bataillon de tire-au-flanc”. Quel peut être le danger commun, demande Bion ? A l’évidence, “le danger commun est le handicap que représente pour la communauté la présence de névroses”. Donc, la Névrose, dans son acception la plus générale, dans sa signification de danger, doit apparaître comme le problème du groupe.

Une idéologie du “bon esprit de groupe”, reposant sur le bon chef démocratique, pour lutter contre les dangers de l’inconscient, voilà le point de départ. Bion a l’honnêteté de nous le restituer tel qu’il apparaît au début de son expérience, tel qu’il fonde, à la vérité, la psychosociologie et la psychiatrie les plus courantes. Ce qui va être important, c’est, de ce point de départ, l’évolution de la pensée de Bion, qui retrace en quelque sorte l’évolution d’un groupe : évolution qui n’est pas le fruit d’une critique idéologique aux fondements aussi peu scientifiques que les postulats auxquels elle s’attaque, mais qui est la transformation progressive, *par les données de l’expérience et de l’analyse*, de ce schéma initial. La méthode de cette transformation est analytique, et dès ce premier article, nous en voyons une mise en place. C’est, paradoxalement, ici où la conceptualisation est la plus faible, le seul moment où Bion esquisse ce que peut représenter la mise en place d’une telle méthode *au niveau d’une institution*.

Analyste, Bion ne peut manquer, à partir du moment où il se pose le problème de la méthode analytique dans une institution, de voir son point de vue sur l’objet de l’analyse radicalement transformé. Ce n’est plus de la Névrose dans son sens le plus général et avec son poids mythique de danger qu’il s’agit,

mais bien de la névrose d'une collectivité, formation psychopathologique cohérente et explicable. "Les sociétés n'ont pas encore été poussées à chercher la guérison de leurs troubles psychiques par des méthodes psychologiques, parce qu'elles n'ont pas encore acquis une conscience suffisante de la nature de leur mal" écrit-il. Il me fallait donc organiser le service de réadaptation de telle façon que le progrès de cette compréhension ne fut pas entravé". Bion met en place une "organisation de secteur comme une construction entourée de murs transparents" : un certain nombre de règles de fonctionnement structurent cet espace imaginaire, dans lequel chacun peut se déplacer librement "selon la résultante des pulsions en conflit". Dans un tel espace, les "mouvements individuels et collectifs"(2) prennent un sens, y compris celui de la transgression, et ce sens peut être repris : Bion imagine à cet effet une réunion quotidienne de trente minutes. Son espoir avoué est que cette réunion fournira "la possibilité d'examiner son fonctionnement avec le détachement de simples spectateurs", et sera "le premier pas vers la formation de groupes de thérapie". Possibilité donc du mouvement, règles qui fournissent un sens à ce mouvement, et lieu de lecture de ce sens : nous trouvons là, à notre avis, le fondement d'une méthode analytique dans une institution(1).

Cette esquisse est à notre avis un point essentiel - et que l'on ne retrouve pas par la suite - de l'ouvrage de Bion.

Ce premier article, qui comporte également une brève relation, par J. Rickman, d'une expérience de thérapie de groupe conduits dans une petite salle du même hôpital, s'achève sur l'énoncé des qualités d'un "bon esprit de groupe" : présence d'un objectif commun, prise de conscience des limites, flexibilité, absence de sous-groupe aux limites rigides, possibilité du mouvement individuel, capacité de défense, et dimension (au moins trois membres).

Toutes ces qualités du bon esprit de groupe, qui semblent nous ramener au modèle initial, nous verrons qu'ultérieurement, Bion les reprendra comme les caractéristiques d'un "niveau" du groupe : le groupe de travail, au sein d'une conceptualisation beaucoup plus élaborée.

*

* *

(2), Ceci n'est pas sans rappeler la mise en place et l'utilisation, dans certains collectifs psychiatriques se posant le même genre de problèmes, d'une "grille" de fonctionnement.

C'est à cette mise en place qu'est consacré le corps de l'ouvrage, "Recherches sur les petits groupes". Certains de ces concepts sont déjà utilisés dans la culture psychosociologique française, où les articles de Bion ont eu un écho important depuis une dizaine d'années. D'autres sont beaucoup moins connus. L'expérience clinique sur laquelle ils se fondent est issue du travail de Bion, depuis 1948, à la "Tavistock Clinic".

MENTALITE DU GROUPE ET MENTALITES INDIVIDUELLES. CULTURE DU GROUPE.

La manière dont Bion dégage les principaux concepts qu'il propose est particulièrement vivante. De nombreuses séquences de séances de groupe sont exposées, et le corpus auquel il est fait appel pour étayer les hypothèses comprend toujours les réactions, sentiments, réflexions de l'analyste : fondements indispensables d'une méthode clinique et analytique.

Le premier concept ainsi dégagé est celui de mentalité du groupe : si la perception de l'analyste parvient à se dégager, - par un "autre réglage" -, de la diversité des apports individuels, et de l'image cohérente et consciente que dessinent ensemble ces contributions individuelles, il lui est donné d'appréhender une autre image : un "fonds commun où sont versées les contributions anonymes et grâce auquel les pulsions et les désirs que celles-ci contiennent peuvent être satisfaits". Un discours commun est donc prononcé, qu'ignorent les individus, quoiqu'ils en soient les seuls constructeurs, chacun y portant une pierre anonyme. Cette mentalité du groupe s'oppose, par son uniformité, à la diversité des mentalités individuelles, et s'oppose également dans son texte aux buts conscients poursuivis par les individus. Dans l'un des exemples donnés par Bion, "si chacun des membres pouvait sincèrement nier sa propre hostilité, c'est sans doute parce que l'hostilité du groupe tout entier s'exprimait d'une manière anonyme".

Par ailleurs, pour Bion, le groupe est un lieu naturel de l'homme, animal politique, lieu nécessaire à la satisfaction de ses besoins. L'individu cherche dans le groupe une satisfaction. Or, - c'est une donnée d'expérience -, dans tous les groupes ce qui domine, c'est le sentiment de frustration. Pour Bion, la cause de ce sentiment tient essentiellement "à l'expression, dans le groupe, de pulsions que l'individu cherche à satisfaire de façon anonyme, ainsi qu'à la frustration résultant pour lui de cette satisfaction". Les individus ont donc collectivement et anonymement créé une "mentalité du groupe" qui ne satisfait pas l'individu.

La "mentalité du groupe" constitue donc une menace à la satisfaction des besoins individuels. En réponse à cette menace s'élabore une "*culture du groupe*", dont Bion nous dit que, dans un sens très vague, elle comprend "la structure du groupe à un moment donné, ses occupations et son organisation". Ainsi, dans un exemple donné par Bion, l'émergence d'une certaine culture leader omnipotent/suiveurs est la réponse du groupe à une situation indéfinie, mais menaçante, la mentalité du groupe. C'est, pour le groupe, "un moyen de faire face au défi présenté à sa capacité de satisfaire les besoins de l'individu". La culture du groupe est donc représentée par "des aspects du comportement d'un groupe qui résultent du conflit entre la mentalité du groupe et les désirs de l'individu".

À ce point, la conceptualisation de Bion repose donc sur une triade : individu-mentalité-culture. À l'expérience, cependant, et particulièrement à l'expérience de l'effet des interprétations fondées sur cette hypothèse, elle va lui paraître insuffisante. Bion est amené à introduire ici le : concept d'*Hypothèse de Base* (Basic Assumption).

LES HYPOTHESES DE BASE

Bion remarque en effet que des formes précises de comportement du groupe se répètent, à la suite de ses interprétations. Ces formes de comportement semblent reposer sur des "hypothèses de base" ; la première concerne le couple : deux membres d'un groupe se mettent à discuter ; ils ont "affaire" l'un avec l'autre, et le reste du groupe, silencieux, admet cet état de choses. L'hypothèse de base, pour le groupe comme pour le couple, dit Bion, semble être celle d'une situation sexuelle. Si une méthode d'investigation - la psychanalyse en l'occurrence - met au centre de ses préoccupations les motivations sexuelles, c'est parce qu'elle met en présence deux individus, et que cette situation rend active l'hypothèse de base qui vient d'être envisagée.(3) Cette première hypothèse de base est appelée "*Couplage*" (Pairing),

Une seconde observation de Bion est que le groupe ne semble connaître que deux techniques d'auto-conservation : attaquer ou fuir. Le "leader" du groupe, même si c'est l'analyste, n'échappe pas à cette hypothèse de base : ses interventions, sa présence, ses buts sont saisis à travers ces modes de perception. Cette hypothèse de base est appelée "*Attaque-fuite*" (Fight-fly).

(3), On voit là les prémisses d'un écart important avec la théorie freudienne. Nous aurons à revenir sur ce point.

Il s'agit donc là d'hypothèses de base "concernant le but des relations de couple et des relations de groupe."

Une troisième hypothèse de base "consiste à croire qu'il existe un objet externe dont la fonction est d'assurer la sécurité d'un organisme immature." Le groupe exige du leader (qui peut être présent ou absent, qui peut être l'analyste ou un membre du groupe, ou une idée, un objet inanimé, l'histoire du groupe par exemple dans l'hypothèse dont il est question), qu'il soit un "leader-sorcier" ; le groupe se comporte comme une communauté religieuse ou une secte. Il s'agit là de l'hypothèse de base de "*Dépendance*".

Le concept de mentalité du groupe se trouve modifié par ces nouvelles hypothèses. La mentalité du groupe, dit Bion, est "l'expression unanime de la volonté du groupe, à laquelle l'individu contribue de façon inconsciente, mais qui le met mal à l'aise chaque fois qu'il pense ou agit en désaccord avec les hypothèses de base." Il s'agit donc d'un mécanisme destiné à garantir l'accord de la vie du groupe avec les hypothèses de base, en provoquant le conflit si l'individu s'écarte de l'hypothèse de base.

Ce conflit, nous avons vu qu'il est à l'origine de la culture du groupe : ainsi toute culture de groupe est révélatrice de l'existence des hypothèses de base sous-jacentes.

À partir de ce moment, d'ailleurs, Bion va surtout parler de Culture de dépendance (ou d'attaque-fuite, ou de couplage). Il nomme "groupe de base" le niveau de fonctionnement d'un groupe centré sur une hypothèse de base.

Il y a une alternance des groupes de base, c'est-à-dire de l'activation des différentes hypothèses de base sous-jacentes. Ceci tient, pour Bion, au fait que la participation à une HB implique certaines émotions, pas toutes agréables, et qui peuvent devenir gênantes. Ces changements sont dûs, soit à l'évolution propre du groupe, soit à l'intervention de l'analyste. Ainsi, dans le groupe de dépendance, il y a opposition violente entre l'hypothèse de base et les besoins de l'individu adulte. Dans le groupe attaque-fuite, la haine peut devenir difficilement supportable (d'autant plus que dans cette culture de groupe, le leader n'est pas sécurisant comme dans le groupe de dépendance, car il participe de cette culture attaque-fuite, et existe pour exprimer le même genre d'émotions). Il y a donc bascule - et soulagement concomitant - d'un groupe de base dans un autre, de façon apparemment incessante.

Il n'y a pas conflit entre les hypothèses de base, mais alternance ; par contre, il y a conflit entre le niveau "groupe de base" et un autre niveau du groupe, distingué par Bion sous le nom de *groupe rationnel* ou *groupe de travail*.

Un groupe se réunit toujours pour faire quelque chose, dans une coopération consciente des individus, à un niveau rationnel. L'activité du groupe de travail est dirigée vers une tâche, et est donc en rapport avec la réalité. Bion lui confère des caractéristiques analogues à celles du Moi. Le rapport entretenu entre le groupe de travail et les hypothèses de base est le suivant : le groupe de travail est "envahi" par les émotions liées à l'hypothèse de base active. Il s'y oppose dans la mesure où pour lui, "c'est le besoin de se développer qui est reconnu plutôt que celui de se reposer sur l'efficacité de la magie" ; mais il mobilise en même temps à son profit les émotions liées à l'hypothèse de base active, pour lutter contre les émotions et phénomènes produits par les autres. C'est là ce qui explique l'apparent conflit entre les hypothèses de base.

Quel est le statut des hypothèses de base inopérantes ? Bion fait, pour l'expliquer, l'hypothèse d'un "stade protomental", matrice dans laquelle "le physique, le psychologique et le mental" sont indifférenciés, où coexistent des prototypes des trois hypothèses de base, matrice des maladies du groupe.

Pour Bion, le système protomental ne doit être compris comme appartenant à l'individu : "le stade protomental chez l'individu n'est qu'une partie du système protomental, car les phénomènes protomentaux sont fonction du groupe, et ne peuvent donc être étudiés ailleurs que dans le groupe."

A partir de ces hypothèses, Bion esquisse une recherche qui devrait être statistique, et porter sur la pathologie. Il s'agit pour lui d'étudier les maladies physiques, et en particulier psychosomatiques, comme appartenant à la socio-dynamique ; c'est-à-dire d'en répartir les causes, matrices et affiliations psychologiques selon la distinction du protomental et de l'hypothèse de base active.

Une notion qui doit être mentionnée(4) est celle de *leadership* en rapport avec les hypothèses de base. Nous avons vu que dans le groupe de dépendance, le leader est un leader-

(4), Il est évident que je suis astreint à ne retenir ici qu'une partie des propositions de Bion : celle qui permet d'esquisser à minima sa théorie.

sorcier, divinité ou représentant de la divinité (que celle-ci soit déçue ou omnipotente). La culture du groupe de dépendance est religieuse.

Le leader du groupe de couplage est d'un autre ordre. L'atmosphère, note Bion, est d'espoir et d'attente ; quelque chose doit advenir, qui sauvera le groupe : le leader n'est pas né, c'est un leader-Messie (homme, idée ou utopie). Il importe qu'il ne soit pas né, pour que l'espoir persiste.

Dans le groupe de base attaque-fuite, le leader est celui dont les exigences donnent au groupe des occasions de fuite ou d'agression.

Des groupes de travail spécialisés existent, qui fonctionnent de façon privilégiée sur chacune de ces hypothèses de base : l'Armée pour l'H.B. attaque-fuite, l'Eglise pour l'H.B. dépendance, et l'Aristocratie pour l'H.B. couplage.

*

* *

Nous voyons donc se dessiner un ensemble notionnel ; la mise en place de ces notions est précieuse, elle repose toute entière sur l'observation clinique. Chacune répond à "quelque chose" dont on ne peut ignorer la répétition dans le fonctionnement d'un groupe ; l'édification d'une théorie, à savoir l'établissement de liens explicatifs entre ces notions, donc leur passage au statut de concepts, est moins évidente. Certaines de ces constructions ont un aspect hautement probable, d'autres sont très fragilement étayées. Sans vouloir nous attarder sur chacune d'elles, nous nous proposons d'en venir immédiatement à ce qui nous paraît au cœur de ce problème : à savoir les rapports des théories de Bion avec la théorie freudienne. C'est là d'ailleurs ce qui reste en suspens dans l'ouvrage, ce qui est repris principalement dans la dernière partie "Retrospection", et qui nous paraît important et surtout latent dans l'œuvre de Bion.(5)

Il est hors de doute que Bion, après avoir fait un "effort délibéré" pour se "débarrasser de toutes les théories psychanalytiques sur le groupe", en vient à énoncer certaines hypothèses qui rappellent beaucoup la théorie freudienne. Ainsi de la "mentalité de groupe", dont il nous dit que le temps n'y joue

(5), On retrouve également dans ce dernier article la précision de certaines conclusions, que nous avons fait entrer dans les développements précédents.

aucun rôle et qu'elle est immuable, sans évolution possible. Ces qualités sont celles-mêmes de l'inconscient ; la mentalité de base n'apparaît qu'en fonction du conflit dans lequel elle est engagée avec un autre aspect de la vie mentale du groupe, le groupe de travail, auquel ses qualités d'organisation, de temporalisation, d'épreuve de la réalité confèrent, selon Bion lui-même, des caractéristiques "analogues à celles que Freud attribuait au Moi".

L'élaboration symbolique de cette interaction entre hypothèse de base et groupe de travail, c'est la "culture du groupe". À l'horizon métapsychologique est hypostasié un "système proto-mental", lieu de naissance, matrice des hypothèses de base, et lieu des H.B. inopérantes.

Un tel ensemble aurait pu, logiquement, donner lieu à une confrontation fructueuse avec la théorie freudienne. Ce n'est pas le cas. Au contraire, un double dépassement est immédiatement amorcé par Bion, et dans deux directions fort différentes : l'un, qui cherche à englober la psychanalyse comme cas particulier d'une conceptualisation plus vaste, au prix d'une limitation du champ de la sexualité ; l'autre, au contraire, qui tente de rendre compte des hypothèses avancées dans la ligne d'un approfondissement de la théorie freudienne, en se servant des concepts kleinien.

La première de ces directions apparaît déjà dans les "Recherches sur les petits groupes". Bion s'y déclare d'accord avec Freud sur le point suivant : il n'y a pas de phénomènes nouveaux qui se manifestent dans les groupes. Ce qui y est en jeu n'est pas spécifique, ni dû au nombre, mais est déjà fondamentalement présent en chaque individu ; simplement, la situation de groupe est l'occasion, le révélateur de certaines caractéristiques de l'homme, animal grégaire. En d'autres termes, ce que la psychanalyse a découvert n'est que partie de caractéristiques plus vastes, mais dont la dimension ne pouvait apparaître que sur le terrain d'études où elle devient intelligible, à savoir le groupe. La théorie freudienne, pour Bion, est parfaitement valable en ce qui concerne son champ d'études propre : la relation analyste-analysé. Mais, considérée du point de vue du groupe, cette théorie est partielle et partiale. En effet, pour Bion, la psychanalyse, situation à deux, est un groupe de travail tendant à favoriser l'hypothèse de couplage. C'est pourquoi elle accorde à la sexualité une place prépondérante, et c'est pourquoi elle est attaquée, comme constituant elle-même une activité sexuelle. Ce qui a gêné Freud dans ses tentatives (particulièrement dans *Psychologie collective et Analyse du Moi*) pour rendre compte des situations collectives,

“c’est d’avoir à déduire les situations de groupe de l’étude du transfert”. Voilà pourquoi Freud a rendu compte des groupes de travail spécialisés : Armée et Eglise, en termes de liens libidinaux, et pourquoi il n’a pas pu rendre compte du groupe de travail spécialisé le plus susceptible d’avoir affaire avec l’hypothèse de couplage, qui est pour Bion l’Aristocratie.

Ceci conduit Bion à reprendre certains concepts freudiens : ainsi la suggestion, l’imitation..., dans lesquels Freud voit la manifestation psychologique du lien libidinal, sont pour Bion des aspects d’un concept plus large, la “valence”, ou “faculté qu’ont les individus de se combiner instantanément avec d’autres individus pour se comporter selon un certain code, celui des hypothèses de base”. De même, la *libido* ne trouve son emploi, comme lien interindividuel, que dans le champ de l’hypothèse de couplage ; mais au niveau de l’ensemble des hypothèses de base, Bion préfère l’englober dans le concept plus large de “coopération”.

Cette première direction théorique apparaît donc comme un affaiblissement, et même un affadissement de la théorie freudienne, une limitation du champ de la sexualité dont on voit mal la justification : car on comprend difficilement – sauf à donner au mot sexualité un sens prépsychanalytique – ce qui permet de nier le rôle de la sexualité, et du lien libidinal, dans les hypothèses de base de dépendance et d’attaque-fuite.

En vérité, cette direction n’est qu’un versant de la pensée de Bion ; l’autre versant est contradictoire ; il ne restreint pas le champ de la sexualité, mais l’approfondit. Le point d’oscillation entre ces deux directions est peut être révélateur de ce qui est en jeu dans ce paradoxe : à savoir la reconnaissance de la mise en œuvre, dans le comportement des groupes, de mécanismes d’ordre psychotique. Cette reconnaissance conduit Bion à une position nouvelle. Alors qu’il rejetait l’explication freudienne du comportement de tout groupe à partir du modèle du groupe familial, (“Plus le groupe est perturbé, moins il pourra être compris selon le modèle des relations familiales”), il en vient à une position inverse (“... la conception de Freud selon laquelle le groupe familial est le prototype de base de tous les groupes ne manque pas de fondement. Si je n’ai pas insisté sur ce point, c’est qu’il ne me paraît pas aller assez loin”). Mais il faut pouvoir rendre compte de mécanismes plus primitifs, dont les hypothèses de base sont des formations secondaires. Bion esquisse cette direction en s’appuyant sur les recherches de M. Klein.(6)

(6), Principalement sur les “Notes on Some Schizoid Mechanisms” 1946, traduit in *Développements de la psychanalyse*, P.U.F. 1966.

Le point de départ de cette nouvelle direction est le suivant : aucun groupe de base ne peut se maintenir statiquement. Tôt ou tard apparaissent des changements en apparence aberrants : tendance au schisme dans le groupe de couplage, absorption d'un autre groupe dans le groupe attaque-fuite, appel à un groupe nouveau dans le groupe dépendant. Ces changements ont les caractéristiques de réactions de défense contre l'anxiété ; Bion remarque que "chacune des hypothèses de base présente certains aspects qui correspondent de si près à des objets partiels extrêmement primitifs que, tôt ou tard, apparaît une anxiété psychotique qui est le propre de ces relations primitives". Les mécanismes de cette défense contre l'anxiété, clivage et projection-introjection, Bion les montre à l'œuvre, au moins dans un exemple clinique, et pense qu'ils caractérisent tout groupe. L'investigation, (même dans un groupe non perturbé) doit chercher à atteindre ce niveau psychotique, à faire apparaître les hypothèses de base comme formations secondaires d'une scène primitive très ancienne, éprouvée au niveau des objets partiels et associée à l'anxiété psychotique et aux mécanismes de défense qu'elle induit.

Ainsi, Bion prend, à partir de cette reconnaissance de mécanismes psychotiques dans le groupe, une tout autre direction que la précédente. Le champ de la libido, par exemple, n'est plus limité pour s'englober dans une "coopération" plus vaste, mais bien pour laisser la place à la pulsion de mort, à son action "muette" à l'intérieur de l'organisme, muette jusqu'à sa déflexion défensive à l'extérieur.(7)

Cette nouvelle direction, nous avons dit qu'elle n'est qu'esquissée ; en effet, et bien qu'affirmée avec force par Bion, elle n'est pas soutenue par le même corpus clinique que ses concepts précédents. Bion signale dans sa préface (de 1961) qu'il prépare un travail centré sur ces problèmes "de l'importance fondamentale des théories kleiniennes sur l'identification projective et sur le rapport entre la position schizoïde-paranoïde et la position dépressive."

*

* *

(7), Ceci n'est pas explicitement exposé par Bion, mais se situe dans le prolongement de son appel aux théories de M. Klein, prolongement qu'énonce en particulier Paula Heimann "Notes sur la théorie de la Pulsion de vie et de la Pulsion de mort", in *Développements de la Psychanalyse*.

Voici donc un ouvrage vivant : il n'est pas la sédimentation d'une théorie, mais retrace très exactement l'aventure intellectuelle d'un analyste qui s'attache à une compréhension analytique des phénomènes de groupe. Le fait est assez rare pour être noté. La démarche de cette recherche, parfaitement clinique, est exemplaire. Trop souvent, sinon exclusivement, nous avons vu traiter de la dynamique des groupes et des institutions d'une façon dogmatique. Une théorie était élaborée, sinon démarquée de toutes pièces d'un autre domaine, et les faits étaient astreints à s'y plier, (ce qu'ils font d'ailleurs d'une façon étonnamment docile !).

Nous ne savons pas ce qu'il adviendra des dernières hypothèses qui sont proposées par Bion, à savoir de l'utilisation des concepts kleinien dans la compréhension des phénomènes dégroupés. Elles ne doivent pas, à notre avis, être considérées comme un aboutissement, mais comme une étape dans la recherche de Bion.

Quoi qu'il en soit, dans ce domaine que nous commençons à peine à défricher, de la possibilité et de la validité d'une méthode psychanalytique pour la compréhension d'un collectif, l'ouvrage de Bion nous semble d'ores et déjà un livre de référence.

François GANTHERET.

Marianne Lagache

MA SŒUR, MON EPOUSE (Biographie de
Lou Andrés-Salomé), par H.P. Peters,
Gallimard, 1967 - Collection
Connaissance de l'inconscient

H.F. Peters, après avoir lu Lebensrückblick, l'autobiographie de Lou Andrés Salomé, publiée en 1951, a été intrigué par tout ce que contenait cet ouvrage, ce qui était dit et ce qui n'était pas dit. Sa curiosité l'a poussé à prendre contact avec l'éditeur de l'ouvrage, Pfeiffer, un ancien ami de Lou, à qui elle avait confié la plupart de ses manuscrits, ses lettres et son journal peu de temps avant sa mort. Le titre de ce livre "Ma sœur, mon épouse" est tiré du Cantique des Cantiques, que la tradition attribue au Roi Salomon. Rilke aimait à lire avec Lou des passages de l'Ancien Testament, au début de leur rencontre. Le Cantique des Cantiques était bien le poème qui pouvait exprimer le mieux ses sentiments à la femme bien-aimée.

"Tu as ravi mon cœur
Par un seul de tes regards
Par une seule perle de ton collier
Que ton amour est beau Ma sœur, mon épouse
Que ton amour est délicieux... meilleur que le vin"

Si Peters a choisi ce titre, c'est qu'il était à son tour fasciné par la personne de celle dont il faisait la biographie : "voilà une femme", écrit-il dans son avant-propos. Peters ne ménage pas les détails de la vie de Lou depuis son enfance jusqu'à sa mort ; il expose largement le contenu de ses œuvres et cite bien des extraits de lettres ou des poèmes qui lui sont adressés. La figure qui en ressort est celle d'une femme belle, prestigieuse, fort intelligente, pleine de ferveur et de spontanéité, entraînée au travail intellectuel par une sévère discipline, capable de manier des idées dans bien des domaines, ardente dans ses échanges, décidée à faire ce qu'elle avait pro-

jeté, souvent prête à se reprendre sans se laisser fléchir, mais surtout pleine d'une séduction qui a touché et ravagé bien des cœurs. Nietzsche la pleure dans le chant du tombeau : (Ainsi parlait Zarathoustra). "Ô regards d'amour, instants divins ! Comme vous vous êtes tôt évanouis ! Je songe à vous aujourd'hui comme à des morts bien aimés [...] oui créés pour la fidélité, ainsi que moi-même et pour une tendre pérennité, faut-il maintenant que je vous dénomme d'après votre infidélité ? Ô regards et instants divins : je n'ai pas encore appris à vous donner un autre nom. [...] Le mal que vous m'avez fait est plus grand que tous les meurtres ; vous m'avez pris l'irremplaçable : c'est ainsi que je vous parle, mes ennemis ! [...] Autrefois je désirais d'heureux présages, alors vous avez fait passer sur mon chemin un monstrueux, un néfaste hibou. Hélas ! où donc s'est enfui mon tendre désir."

Plusieurs événements importants marquent la vie de Lou et la font progresser vers ce qu'elle devait devenir. Les Salomé étaient des huguenots qui s'étaient exilés de France lors des persécutions religieuses du 16^{ème} siècle et s'étaient d'abord installés à Strasbourg avant de partir vers l'Est au service du Roi de Prusse puis à Saint-Petersbourg. Le père de Lou était un Général russe, plein de dignité et d'autorité, courageux, militant luthérien. Toute la famille vivait avec faste et luxe dans un palais de l'Etat Major Général. Lou Salomé était la dernière de six enfants, fille unique, très aimée et protégée par son père, âgé lorsqu'elle est née, de 57 ans. Son enfance fut facile : une enfance de conte de fées. Rêveuse, elle cherchait à être seule pour vivre avec elle-même au milieu de ses rêves. Les conversations et les confidences faites à Dieu occupaient une place importante dans sa vie imaginaire. Au cours d'une de ses conversations avec Dieu, elle se heurta soudain à l'absence de réponse de son Dieu. Ce silence l'amena à conclure que l'univers était sans Dieu. Le renoncement au Dieu complaisant et protecteur fut la première épreuve de Lou Salomé. Elle sut la porter seule jusqu'à son adolescence.

L'adolescence se passa sous le signe de la découverte de la vie et de l'affranchissement des valeurs familiales. Lou fuyait de plus en plus le faste, le monde, le formalisme. Influencée par son père qui déplorait la situation économique et sociale de son pays, aidée par l'idéalisme révolutionnaire de ses contemporains, Lou se jetait à corps perdu dans le monde des idées et prenait violemment position contre l'échelle de valeurs de ses parents et surtout de sa mère. Elle s'élevait en particulier contre le statut de la femme dans le mariage.

La rencontre avec Gillot, ministre du Culte de l'Eglise hollandaise réformée, homme libéral, beaucoup moins dogmatique que le pasteur luthérien vint résoudre une difficulté extrême : Lou en effet ne pouvait s'engager dans la foi luthérienne qu'elle avait abandonnée et ne voulait pas faire à sa famille la concession d'une confirmation purement formelle. Elle ne cherchait qu'à se libérer du pouvoir de la foi luthérienne, mais comment faire sans s'opposer violemment à sa mère, peiner un père qui était sur le point de mourir et risquer le rejet de la Société russe ? Gillot fut l'homme qui lui apporta l'aide nécessaire et mit fin à sa solitude. Alarmé par le débordement de son imagination, il la forma et l'instruisit lors de ses visites secrètes, dans le but de la rendre maîtresse d'elle-même. Survinrent la mort de son père, sa rupture avec l'Eglise et la déclaration d'amour de Gillot. Lou était incapable de recevoir l'hommage de la passion de Gillot. Pour échapper à cette situation difficile, elle décida de quitter la Russie et de reprendre ses études à Zurich. À 19 ans, Lou Salomé avait rompu avec l'Eglise, avec les valeurs traditionnelles de sa famille, avec son enfance, avec son pays natal.

A partir de ce moment commença la longue période où Lou Salomé nourrit des projets de vie studieuse à trois (la Sainte Trinité) dans un appartement commun, elle étant l'unique femme en compagnie de deux amis. Elle était entourée en même temps par Rée qui était fort amoureux d'elle et par Nietzsche qui lui proposa le mariage. Malgré le désir clairement exprimé par Lou de rester libre, de ne pas se marier, mais de trouver un ami, un frère ou des frères, Rée resta amoureux et Nietzsche continua à nourrir ses espoirs ; c'est ainsi que tous deux s'engagèrent dans une suite de manœuvres diplomatiques soutenues par la rivalité et la jalousie et cherchèrent timidement à mettre en forme le projet de la "sainte alliance" pour ne pas perdre Lou Salomé. Lou rejoignit tour à tour Rée dans sa famille puis Nietzsche à Tautenburg puis revint à Rée après avoir laissé Nietzsche dans le désespoir.

Le projet de la "Sainte Trinité" s'évanouissait. Pendant cinq ans, elle vécut avec le frère Rée dans une bonne amitié, souvent éprouvante pour Rée mais confortable pour elle jusqu'au moment où elle rencontra Andréas et l'épousa, probablement contrainte par la tentative de suicide qui a précédé de quelques jours son mariage. Andréas était le mari officiel astreint en fait au célibat. Andréas est le dernier de la série des frères, tous plus âgés qu'elle, de 15 ou de 20 ans parfois. Jusqu'à 34 ans, Lou Andréas-Salomé conduisit sa vie comme elle l'avait désiré, en compagnie d'un frère, d'un ami ou d'un pseudo-mari ; elle poursuivait sa vie de travail et d'écrivain, nouait d'autres amitiés, multipliait des échanges tout en conservant sa liberté. Comme elle l'avait dit à Nietzsche, le chapitre de l'amour était clos pour elle depuis son grand amour pour son maître en Russie.

Sa relation avec le Docteur Pineles, surnomme Zemek (l'homme de la terre) annonce une nouvelle période de vie pour Lou. Elle se lia alors à des hommes tous plus jeunes qu'elle : Zemek avait 7 ans de moins qu'elle : Rilke, de 14 ans plus jeune fut le plus marquant de tous ses amants. La liaison dura 3 ans. Mais l'été 1897 fut la période la plus heureuse et la plus lyrique pour Rilke et Lou : l'adoration de Rilke fit de Lou une madone sinon un Dieu : deux voyages en Russie marquèrent cette liaison et donnèrent une nouvelle jeunesse à Lou. Cette résurrection de Lou, au contact du peuple russe, de sa famille, de son passé, l'éloigna de Rilke, souvent en proie à l'angoisse et à des accès dépressifs. Rilke fut remplacé brutalement par Zemek avec lequel elle n'avait d'ailleurs jamais rompu. Zemek aida Lou à dépasser une période difficile liée au suicide de Rée. Nouvel incident important pour Lou : enceinte de Zemek, elle renonça à sa grossesse au nom de son mariage avec Andréas, et du même coup étouffa ses projets de divorce et de remariage avec Zemek. La rupture avec Zemek, la nouvelle liaison avec Bjerre (de 15 ans plus jeune) psychanalyste suédois, l'amènèrent à Freud en 1911.

La formation de Lou par Freud lui apporta la confirmation d'un grand nombre de ses thèmes de pensée. Son admiration pour Freud l'engagea à s'écarter d'Adler et de Jung. Son choix était fait sans hésitation mais n'était pas aveugle. Elle n'avait pas accepté servilement les idées de Freud et c'est bien ce trait de caractère qu'elle aimait dans la personne du Docteur Tausk, un de ses derniers amants, de 16 ans plus jeune qui luttait pour suivre à la fois la pensée de son Maître et la sienne, impétueuse, peu formée et mal dégrossie. Les liens de Freud et de Lou se resserrèrent de plus en plus. Lou se voua à son travail de psychothérapeute avec la ferveur qui lui était habituelle jusqu'à sa mort.

De nombreux écrits, témoignages qui parlent de Lou font l'éloge de son intelligence et de sa personnalité. Même Nietzsche dit dans une lettre non datée adressée à Frau Overbeck quelques années après la rupture avec Lou :

“En dehors de toute idéalisation, éclairage dans lequel on me l'avait présentée (sous l'aspect d'une martyre et plus encore d'une héroïne) elle est et reste pour moi un être de tout premier ordre pour lequel j'aurai toujours des regrets. L'énergie de son être et l'originalité de son esprit la promettaient à de grandes choses. Elle me manque.”

(Cf H.W. Brann : Nietzsche und die Frauen. 1931)

Dans une lettre de Nietzsche à Rée en 1882, nous entendons un autre son de cloche :

“Au printemps, j’ai pensé avoir trouvé un être humain capable de m’aider, ce qui exigeait non seulement une solide intelligence mais encore une moralité de tout premier rang. Au lieu de cela, nous avons découvert un être qui veut s’amuser et qui a assez d’impudeur pour croire que les esprits les plus distingués de la terre y seront juste assez bons.”

(Nietzsche und die Frauen seiner Zeit. E. Förster Nietzsche 1935).

Comment comprendre la façon dont Lou a conduit sa vie qui a soulevé à la fois tant de passions et de réprobations, de scandales ?

Lou a fait très précocement l’expérience de la solitude. Petite fille, elle était plongée dans le rêve et conversait avec son Dieu qui savait l’approuver silencieusement jusqu’au jour où elle découvrit l’illusion dans laquelle elle vivait.

En perdant son Dieu protecteur, elle subissait une double perte. Car comment comprendre la place de la rêverie dans son enfance si ce n’est comme une façon de rendre présent le père bien-aimé qui ne partageait pas sa vie à tout instant ? Accepter l’idée que son Dieu, ami et père n’existait pas, c’était aussi accepter le fait que son père n’était pas son bien propre et qu’elle ne pouvait communier à tout instant avec lui.

Sa solitude était d’autant plus lourde à porter que la relation avec sa mère était difficile : Lou était une enfant turbulente, souvent en rébellion. Sa mère était toujours quelque peu surprise par sa fille tout comme elle l’avait été par sa naissance.

Cette solitude prend fin à l’adolescence grâce à Gillot qui lui fournit les armes propres à lutter contre le déchaînement de ses émotions et à s’affranchir de son milieu. La mort de son père ne peut que retentir favorablement sur la relation de Gillot avec Lou. Lou l’a déjà investi du prestige d’un père : elle retrouve auprès de lui un monde plus rassurant jusqu’au jour où il lui fait sa déclaration. La tentative de combler sa solitude se heurte à un nouvel échec. Son habileté et son besoin de ne pas perdre le substitut paternel fraîchement acquis réussissent à faire reprendre à Gillot son rôle protecteur. Elle refuse la proposition de mariage et obtient que Gillot la confirme en Hollande. La confirmation était une pièce nécessaire : il fallait obtenir un passeport pour son départ en Suisse. Il n’en reste pas moins que si son attachement pour Gillot est grand, elle a perdu le père qu’il représentait pour elle. Perte douloureuse qui entraîne

derrière elle la séparation d'avec sa famille et son pays natal.

Pendant la période qui suit, la nostalgie de vivre en fraternité mènera la vie de Lou : le projet de la Sainte Trinité exprime son espoir de créer un point de rencontre, de retrouver une famille pour ainsi dire, dont l'image maternelle serait exclue. Ses deux amis seraient ses frères, elle serait la femme, la fille unique, comme dans sa famille (Lou préférait deux de ses frères, l'ainé Sacha et le troisième Eugène). Le Docteur Rée, philosophe rationaliste, prolongeait l'œuvre de Gillot et contrebalançait l'action de Nietzsche dont le prestige, l'ardeur, la fougue et la pensée l'émouvaient. Rée lui était d'autant plus nécessaire que depuis la rupture avec Gillot l'image paternelle s'était à nouveau écroulée et le monde de la raison avec elle. Lou ne pouvait dès lors que chercher à réaliser d'une autre manière les exigences de l'interdit grâce à une famille d'emprunt (la famille Rée - la famille Nietzsche) ou la Sainte Alliance. Il lui fallut du temps pour réparer ce nouvel échec dans la recherche du père, cette solitude agrandie ; il lui fallut prendre des précautions pour ne pas mettre en cause les nouvelles tentatives de réparation : l'âge de Rée et celui de Nietzsche étaient une garantie contre l'infraction à l'interdit. Andréas arrive à prendre place dans la vie de Lou, en profitant d'un moment de faiblesse de Rée qui supportait mal cette situation. Andréas épouse le rôle du frère Rée. Rationaliste, mais de tempérament passionné, très cultivé, linguiste ardent, beaucoup plus âgé qu'elle, il est de taille à remplir la fonction que Lou lui assigne, celle d'être une amarre solide et stable qui puisse la protéger contre "la perte" si douloureusement ressentie. C'est dans la lutte âpre et violente avec Andréas et ses revendications conjugales que Lou va se constituer doucement en "Töchtling" (petite fille) surnom qu'Andréas lui donnait. Andréas refuse obstinément le divorce en échange de quoi Lou obtient sa liberté d'action. Ce marché devait en partie répondre aux besoins de Lou, car pendant 46 ans, elle est revenue à son point d'attache que représentait Andréas.

Une fois sa liberté reconquise, elle part en voyage, fait des rencontres, dont le Dr. Pineles et Rilke. Un nouveau monde s'ouvre à Lou, le monde de l'amour, de la passion lyrique, de l'adoration : Rilke, qui sait aimer ouvre les vannes de son monde sensible. Mais il est jeune, il est souvent pris pour le fils de Lou. Si Lou se laisse séduire et emporter par le fleuve des émotions, les digues sont là : l'âge de Rilke. Très rapidement la liaison s'altère : Lou devient le professeur de Rilke et lui fait étudier le Russe, pour lui assurer son ave-

nir et mieux l'armer. Elle forme son amant, comme elle avait été formée par Gillot. Comme Gillot avait craint pour Lou, elle craint pour la vulnérabilité de Rilke devant la vie et pense que seul un travail discipliné peut l'aider à pallier à son angoisse. Le rôle que prit Lou dans cette liaison n'améliora pas leur relation. Les deux voyages en Russie avec Rilke, s'ils ont permis à Lou de se replonger dans son passé et de retrouver sa jeunesse au point de n'avoir plus besoin de la jeunesse de Rilke n'ont cependant pas été déterminants dans leur rupture. C'était le grand besoin que Rilke avait d'elle, sa difficulté ou sa quasi impossibilité de vivre sans elle, qui l'ont fait songer rapidement à la rupture. Cette difficulté de Rilke, Lou la connaissait bien, pour l'avoir vécue et avoir tenté de la surmonter. Comment aurait-elle pu accepter d'être la madone, la Divinité pour Rilke, alors qu'elle-même n'avait pas encore complètement renoncé pour son compte au Dieu paternel. Combien avait-elle du payer pour renoncer à la perte de son Dieu à elle et réparer l'échec sans y réussir ? D'autre part, elle savait par expérience que tout croyant était exposé à vivre un jour ou l'autre l'angoisse du Fils de Dieu qui à son agonie n'a pas trouvé le secours du Père céleste : "Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné" ? Aussi elle ne voulait pas jouer le rôle d'un Dieu aux yeux de Rilke : l'entretenir dans cette illusion, c'était le vouer à vivre l'expérience de l'abandon et de la déréliction, qu'elle savait être à l'horizon de toute adoration. Elle ne cessa d'ailleurs de répéter à Rilke comme une mère, de ne compter sur aucun être humain. Peut-être se le disait-elle en même temps à elle-même ! Lou s'était bien souvenue, lors de la rupture avec Rilke que très jeune elle avait senti et même écrit qu'elle serait toujours fidèle aux souvenirs et pas aux hommes. Il faut ajouter que Rilke, si même il était beau et séduisant, n'avait pas figure de Dieu... pour elle. Rilke et Lou se consumaient du même désir mais Lou avait déjà largement appris à faire sa voie seule.

Le Docteur Pineles qui remplaça Rilke apporta à Lou la joie de la maternité. Mais Lou ne peut aller jusqu'au bout de cette métamorphose. Cette fois, Andréas est le prétexte et celui qui interdit.

La rencontre avec Freud se fait sous le signe de l'échange libre et de l'admiration réciproque ; elle trouve auprès de lui la formation nécessaire, le prestige, et dans la théorie analytique, la trame nécessaire à la confirmation de tout ce qu'elle avait pensé jusque là et de toute sa façon d'être et de vivre. Lou en avait besoin. Car si elle nous donne l'impression d'avoir toujours mené sa vie comme elle l'entendait, elle a cependant

obéi à des mobiles impératifs, retrouver le père et chercher à y renoncer, à s'en affranchir sans le perdre totalement. En ce sens, elle n'était pas toujours libre de ses faits et gestes et pouvait aspirer à trouver une approbation rassurante. Sans doute Freud lui a-t-il apporté ce dont secrètement elle avait tant besoin.

Comment Lou a-t-elle réussi à donner au moins l'illusion de conduire sa vie librement en toute sérénité, malgré l'hostilité, la désapprobation et la condamnation qu'elle glanait autour d'elle ? À quel prix a-t-elle réussi à triompher de ces obstacles intérieurs et extérieurs ? Sa mère, Malvida, son amie de Rome, Madame Rée, Madame Pineles, la mère de Zemek l'ont souvent admonestée et lui ont quelquefois déclaré ouvertement la guerre. Quant à Elisabeth Nietzsche, elle a mené un combat féroce contre elle pour venger son frère. Il semble que Lou ait su triompher de sa mère, braver Elisabeth Nietzsche, se moquer de ses rivales et même prendre leur place sans hésitation et sans le moindre scrupule au moyen d'intrigues et de mensonges. Elle dit un jour à un de ses amants qui l'interrogeait sur le suicide de Rée que "la conscience est un signe de faiblesse". Voilà une phrase bien nietzschéenne qui recèle une défense bien connue, la négation de la culpabilité ou sa répression. Lou était cependant capable de laisser affleurer la pitié ou des vagues de culpabilité. Rée connaissait bien Lou et se rendait compte de sa vulnérabilité. C'est pourquoi, il laissa croire à Nietzsche mais aussi à Lou que la Sainte Trinité se formerait à Paris, alors qu'il avait pris intérieurement la décision de ne pas réaliser ce projet. Toute cette manœuvre visait à éviter des retours de flamme de Lou si elle voyait Nietzsche malheureux. Andréas aussi a dû pressentir la capacité de Lou de se sentir coupable. Sa tentative de suicide n'avait-elle pas pour fin d'exploiter cette veine là et de conquérir Lou par la culpabilisation ? Lou a réprimé la culpabilité comme elle a réprimé ses peurs. Elle a lutté contre le monde de l'irrationnel par l'intellectualisation et la rationalisation. C'est ce que montre bien son attachement à Rée, philosophe rationaliste. En voulant approfondir la pensée nietzschéenne, (elle savait passer dix heures par jour à philosopher en compagnie du "vieux magicien" selon ce que relate E. Förster Nietzsche) elle dominait d'une autre manière le monde de l'irrationnel et ses forces : en les verbalisant en "agissant" la ferveur émotionnelle dans le domaine des idées.

Si Lou a cherché à réprimer sa culpabilité, c'est qu'elle avait peut-être des raisons de se sentir coupable. Durant toute son enfance, elle avait rêvé d'une relation exclusive et intense

avec son père et c'est bien ce qu'elle cherchait à répéter tout au long de sa vie. Cette relation avec son père avait été tendre et permissive. Lou bénéficiait d'un statut spécial en qualité de fille unique. Son père, prestigieux et plein d'une autorité qui avait force de loi, était particulièrement indulgent envers elle. Il prenait la défense de Lou dans les querelles domestiques, accueillait ses refus et les valorisait, acceptait jusqu'à sa décision de ne pas apprendre le russe à l'école. Il avait une confiance très grande en ses dons "Louisa n'a pas besoin de l'instruction obligatoire". La mère de Lou n'approuvait guère ce statut particulier que le père réservait à sa fille unique. La félicité de Lou était à son comble lorsque son père jouait ou se promenait avec elle, la traitant avec la même courtoisie que sa mère. Lou et son père se vouaient une adoration réciproque. Que voulait dire Lou lorsqu'elle nous raconte qu'elle avait un immense plaisir à glisser silencieusement avec ses ballerines sur le parquet ciré du grand hall ce qui lui donnait l'impression d'être seule au monde ? Elle voulait dire seule au monde avec ses rêves, loin des fastes et des réceptions, près de son père ou de son Dieu exclusivement. D'ailleurs ses conversations avec Dieu comme celles avec son père avaient bien le caractère d'une relation exclusive. Ceci est tellement vrai que Lou appréciait peu la prière en commun : elle ne parvenait à être près de Dieu que lorsqu'elle était seule. Son désir d'une relation exclusive avait été franchement et naïvement exprimé lorsqu'elle avait crié à sa mère qui était en train de nager "Mouchka chérie, noie-toi, je t'en prie". Ses frères la traitaient aussi en petite sœur adulée et acceptaient avec complaisance ses caprices et s'il leur arrivait de montrer quelque exigence, elle leur tenait tête avec insolence.

Ainsi Lou, encensée, adorée par son père qui n'exigeait jamais rien devait se sentir puissante, puissante comme ce père doué d'une autorité sans contestation, puissante au point de pouvoir séduire l'homme le plus séduisant et le plus puissant, son père.

Voilà ce que Lou cherchait à répéter tout au long de sa vie, retrouver la félicité d'une relation avec un père fort et protecteur qui non seulement serait séduit par elle mais saurait la séduire dans une communion de toute puissance.

La source de son pouvoir de séduction n'a-t-elle pas été précisément dans ce halo narcissique qui baignait toute sa personne ?

Freud s'est douté du rôle que Lou voulait lui faire jouer. Lors de leur première rencontre, lorsque Lou demanda avec véhémence et impatience à suivre son enseignement et à étudier la psychanalyse, Freud lui rétorqua malicieusement qu'elle le prenait pour le "père Noël". Sans Jouer le père Noël, Freud lui apporta la confirmation d'elle-même et une liberté intérieure plus grande. Il mit fin à ce débat entre son monde de l'irrationnel et ses défenses. Il réussit à lui faire accepter l'existence du sentiment de culpabilité et ainsi lui ouvrit le monde des forces destructrices qu'elle avait toujours voulu nier. Ainsi Freud avait amené Lou à se libérer d'elle-même et de la nécessité de ponctuer son existence de longs retours sur elle-même pour se retrouver. Elle était maintenant capable d'écouter ses malades avec une "bonté conciliante" et avec "compassion". La période de son activité professionnelle ne fut pas sans épreuves mais elle les aborda avec sérénité. Car en Freud elle avait enfin trouvé un ami, son garant, le Maître bienveillant qui ne redoutait pas, malgré ses exigences rationalistes et scientifiques, de poursuivre sa recherche dans le monde de l'irrationnel.

Marianne LAGACHE.

Jacques Caïn

A PROPOS DES COLLOQUES DE MEDECINE
PSYCHO-SOMATIQUE DE MARSEILLE
1965 - 1966 - 1967

Nous donnerons ici une sorte de commentaire, plus un aperçu engagé qu'un résumé objectif, des Colloques de Médecine Psycho-somatique, qui, par un effet passé à l'habitude, se tiennent à Marseille depuis trois ans. Ces Colloques ont réuni pendant une journée pour les deux premiers, pendant un jour et demi pour le dernier, d'une part, un public important de médecins généralistes, d'autre part, des spécialistes dont l'énumération, pour être incomplète, et nous nous en excusons, peut comporter les noms suivants : MM. Boutier, Crosa, Dongier, Fain, Gachkel, Guyotat, Kaës, Raimbault, Sapir, Sutter, entre autres. Ces Colloques ont été organisés dans le cadre de la Clinique Médicale du Pr. Poinso et ont comporté, à chaque session, un thème particulier dont nous donnons l'intitulé ci-dessous. Lors de la première réunion, en Septembre 1965, la forme du Colloque a été en réalité celle d'une table ronde.

La seconde réunion et la troisième ont eu un caractère plus formaliste, de communications suivies de discussions. Les trois thèmes envisagés en ces trois années ont été les suivants : la Spécificité, la Fatigue, les Problèmes posés par l'Enseignement de la Psychologie aux médecins.

Les comptes rendus détaillés de ces réunions se trouvent ailleurs ; aussi, dans le cadre de ce qui peut nous intéresser ici, en tant que psychanalystes, nous ne donnerons qu'un aperçu des problèmes posés dans leur relation avec la discipline dont nous avons l'habitude.

Ces trois thèmes représentent d'une certaine façon l'éventail du champ psycho-somatique et de la recherche à son sujet : le premier est l'étude d'un signe, le symptôme fatigue ; le second, l'étude d'un problème qui fait le fondement de la médecine psycho-somatique, à savoir si elle est spécifique et en quoi ; le troisième, les rapports entre la médecine et la psychologie et plus particulièrement l'enseignement de la psychologie aux médecins. En somme, ces trois sujets permettent d'aborder

les préoccupations fondamentales de ceux qui s'intéressent à la psycho-somatique, de la séméiologie à l'enseignement en passant par la théorie.

*

* *

I - COLLOQUE DE SEPTEMBRE 1965 - LA SPECIFICITE

Le problème de la spécificité est le problème théorique fondamental qui met en cause l'originalité de la psycho-somatique et donc, si l'on garde une attitude critique, l'éventualité même de son existence. Il faut en effet se garder d'adhérer à l'attitude facile qui ne fait que transposer dans le corps des concepts analytiques. Le système freudien, né de la névrose, ne peut être porté dans un autre champ par un simple mécanisme de transposition, c'est-à-dire en en gardant la dynamique et en changeant les termes. De même, la psychophysiologie ne nous apporte pas grand chose dans ce domaine si ce n'est qu'elle permet de préciser les limites de ce qui n'appartient pas à la maladie psycho-somatique mais ressortit par exemple au simple comportement émotionnel. D'ailleurs, l'adoption de l'une ou l'autre attitude (celle provenant d'une banale extension des données analytiques, comme celle qui exploite la neurophysiologie dans une terminologie psychodynamique) n'aurait pour effet que de supprimer toute originalité à la chose. S'il en est de même, de façon conceptuelle, quant à ce que le sujet soit porteur d'une névrose d'angoisse ou d'une R.C.H., par définition on ne peut parler de spécificité en psycho-somatique.

Et pourtant, l'approche des malades psycho-somatiques nous met en présence d'une situation nouvelle et c'est en quoi nous pouvons dire qu'il y a là quelque originalité.

a) On peut partir, pour mieux comprendre, de notre contre-transfert, et voir ce qui se passe en nous, autant dans notre relation avec les malades que dans notre relation avec nos confrères analystes.

Le malade nous met dans une situation souvent agacée, propre à nous rendre agressif et à nous sentir mal à l'aise ; nous sentons avec lui que notre "ouverture" habituelle n'entraîne pas de réponse et que les systèmes habituellement employés n'ont plus cours ; tout de suite par contre, nous sommes à un niveau beaucoup plus en dehors et (même si cela paraît contradictoire) beaucoup plus profond, qui tendrait à nous entraîner vers une attitude sado-masochiste. Nous sommes mis en jeu et c'est là,

sans doute ce qui, nous rendant désarmés, tend à nous déterminer plus agressif au niveau de notre corps et du corps de l'autre, dans ce qu'il a d'objet pouvant être atteint et disparaître sans laisser les mêmes traces que laissent nos paroles ; en somme, au niveau de notre propre mort. Cette relation d'agression, soutenue sans doute par la pulsion de mort, et qui s'exprime au niveau du corps du malade dans son symptôme, tel qu'à notre tour, nous l'éprouvons, voilà le fonds contre-transférentiel de cette situation. On comprend qu'avec un tel soubassement la rupture soit facile, les dangers ou les complications violents et le refus de certains à s'occuper de ses malades fréquent.

Ce qui explique aussi les difficultés du psycho-somaticien analyste avec les autres analystes. D'autres ont déjà bien montré comment dans une société d'analystes, les psycho-somaticiens avaient une place à part ; parfois, mis entre parenthèses, parfois considérés comme marginaux mais de toute façon abordés avec un certain regard. D'aucuns voient dans leur pratique une nostalgie de la médecine, d'autres même une négation de leur vocation d'analyste. En fait, mutatis mutandis, nos collègues ont vis-à-vis de nous la même attitude que nous avons vis-à-vis de nos malades et telle que nous venons de la comprendre : chacun est dans l'autre l'épine qui lui rappelle que son corps existe et que la mort est là.

b) La chose psycho-somatique étant ainsi définie par notre réaction à son égard, on peut maintenant mieux cerner les contours de son originalité. Longtemps, on a cherché à trouver une spécificité caractérielle aux malades psycho-somatiques et c'est une erreur de la caractériologie analytique de s'être engagée dans cette voie. Il n'y a pas grand avantage à rechercher si certaines maladies apparaissent plus facilement sur des caractères hystériques, d'autres sur des caractères obsessionnels et de toutes façons les exceptions sont si nombreuses qu'il est difficile de tirer une conclusion des résultats d'une telle recherche. Ce qu'il y a de certain, c'est que la maladie psychosomatique ne met pas à l'abri de ces tendances névrotiques et qu'en effet on peut très facilement, chez un ulcéreux ou un diabétique, reconnaître les traits que nous avons l'habitude de rencontrer chez nos névrosés.

C'est peut-être plus profondément au niveau du Moi de ces malades qu'apparaissent les particularités. Dans la théorie de l'Ecole Psycho-somatique de la S.P.P., les travaux de Marty,

Pain, M'Uzan et David ont ainsi décrit chez ces malades un Moi dont les fonctions seraient purement opérationnelles, agissant

selon "un mode opératoire", en quelque sorte désinvesti et pouvant se rapprocher, dans sa description sinon dans sa nature, du Moi Autonome de Hartmann. On peut penser, partant des mêmes remarques, que le Moi du Psycho-somatique est en tous cas schismé, scindé, en une partie qu'on pourrait qualifier de normalement plus ou moins névrotique, et une autre partie qui n'est investie que par la maladie en cause et ses implications. De plus, et malgré ses apparences de solidité (peut-être en raison de son activité opératoire) ce Moi est fragile et s'effondre facilement dans ses défenses pour laisser apparaître des processus psychotiques. Chacun sait qu'une psychothérapie mal conduite d'un tel malade peut déclencher un accès de schizophrénie.

Au-delà du Moi et de sa structure, la caractéristique du malade psycho-somatique peut être cherchée dans son activité fantasmatique. Il faut reconnaître tout d'abord que cette activité fantasmatique est moindre chez ces malades que chez les névrosés, mais elle existe et se retrouve facilement dans leur activité onirique. Toutefois, les fantasmes ici ont une structure élémentaire qui paraît bien spécifique (je parle du noyau fantasmatique du sujet) : ils mettent, toujours ou presque, en cause le corps du malade de façon élémentaire, dans une relation où celui-ci est pénétré, que ce soit par une voie orificielle naturelle, que ce soit par effraction au niveau des téguments. C'est là le noyau fondamental des fantasmes de ces sujets dont les termes sont aussi peu élaborés que possible ; - non pas sous la forme ; telle chose ou telle personne pénètre mon corps ; - mais sous la forme anonyme et passive : mon corps est pénétré ou est percé. Une classification des maladies psychosomatiques pourrait d'ailleurs être envisagée selon l'un ou l'autre type de ces fantasmes.

Un dernier point corrélatif au précédent et qui nous paraît spécifique à la maladie psycho-somatique, tient à ceci que, chez ces malades et chez eux surtout, le réel est mis en jeu. Il s'agit bien là d'un corps réel, de lésion réelle, et en fin de compte d'une mort réelle. Ce qui explique aussi les difficultés que nous avons, tant dans notre langage que dans notre pratique si peu habitués à jouer avec ce registre, à comprendre ce type de manifestation.

*

* *

II - COLLOQUE DE JUIN 1966 - LA FATIGUE

Au-delà de tout ce qui a pu être dit dans cette réunion pour préparer le Congrès International de Médecine Psycho-Somatique de septembre 1966 sur le même sujet (en rapport autant avec les problèmes physiologiques qu'avec les problèmes psychiatriques soulevés par cette manifestation clinique), le point qui peut nous intéresser ici est le suivant : l'essai de caractériser le symptôme fatigue d'un point de vue économique, et d'un point de vue dynamique, quant à sa signification et quant à sa genèse.

En analyse, il est certes rare, sinon exceptionnel, de voir des malades venir nous consulter pour cela, ou que nous les prenions en traitement pour un tel symptôme. La plupart du temps, le tableau dominant est celui de la dépression, mais nous savons que dépression et fatigue ne sont pas précisément accolés. Ce qui est beaucoup plus fréquent, est le fait que, au cours d'une cure analytique, le mot de fatigue est prononcé et il intervient dans la cure comme un élément qui, à priori, peut être envisagé comme un symptôme, ou tout au moins, comme une défense chargée de signification. À ce niveau la fatigue est toujours vécue comme un manque énergétique, un manque d'appétit pour la vie ou pour les choses ; elle s'accompagne toujours d'une sensation cénesthésique diffuse, elle existe dans l'esprit et dans le corps, sans forcément d'éléments douloureux qui l'accompagnent ; - elle est diffuse, il n'y a pas d'objet interne choisi, en ce sens que l'on n'est pas fatigué d'un organe mais que l'on est fatigué de tout et de partout ; - mais il existe souvent une perturbation de la relation d'objet ; la fatigue n'existe parfois qu'en fonction de la chose à faire et chacun connaît la possibilité de se défatiguer d'activités intellectuelles non seulement en s'adonnant à des activités physiques, mais même à d'autres activités intellectuelles (du bridge aux mathématiques en passant par les mots croisés).

D'un point de vue social, la fatigue apparaît d'une façon relationnelle entre l'entourage et le sujet qui l'éprouve. Que la fatigue soit un refuge, cela est évident, et nous savons tous que le sujet en tire un bénéfice simple, comme dans n'importe quelle maladie. À cette différence essentielle près : c'est que la fatigue exprimée comme moyen bénéfique n'est jamais anxiogène pour l'entourage. Si l'on est malade, cela met en cause une tension anxieuse sur la question : de quelle maladie s'agit-il ? Si l'on est fatigué il n'y a pas de telle question et la réponse de l'entourage est : il est fatigué, il n'est pas malade,

il a besoin de se reposer, que l'on respecte son repos. Pendant un état de fatigue, les problèmes du moment sont suspendus, les conflits mis entre parenthèses, sans pour autant que l'inquiétude surgisse, elle-même génératrice d'autres conflits.

D'un point de vue analytique, on peut très vite se rendre compte, à s'interroger à propos des malades que nous soignons, que la fatigue apparaît toujours à la place d'autre chose ; en ce sens, c'est un symptôme qui à son tour peut disparaître par une activité fantasmatique. Mais de ce fantasme au symptôme de la fatigue vécue comme telle, il est possible de voir les mécanismes mis en cause.

Dans certains cas, la fatigue apparaît comme une conversion. Mais, en dehors du fait que tous les fatigués ne sont pas des hystériques (et que nous sommes de ceux qui pensent que la conversion est un phénomène spécifique à cette névrose) nous pouvons dire que le corps ici est investi d'une façon tout à fait différente. Il n'y a pas dans ces cas en particulier, passage dans le corps de quelque chose qui a pu être symbolisé et refoulé ; la sexualisation du symptôme n'existe pas.

L'agression est par contre un mécanisme, du moins un élément sous-jacent à la fatigue qui apparaît de façon évidente. Déjà, d'un point de vue superficiel, le fait de se présenter comme fatigué ennuie l'entourage. Mais, plus en profondeur, la fatigue est une façon agressive de se comporter, agression vis-à-vis de soi-même. C'est d'ailleurs très souvent, une des significations possibles de ce symptôme dans le cas ou le malade, névrosé par ailleurs et traité pour cela, vient sur le divan nous dire qu'il est fatigué. Fatigue et silence, très souvent, se rejoignent à la fois dans leur dire, dans leur éprouvé, dans leur sens enfin.

Mais c'est surtout comme une régression que la fatigue nous apparaît, et beaucoup plus là que dans les mécanismes névrotiques habituels. Régression de style corporel diffus, c'est-à-dire, remplaçant le sujet à un stade très archaïque. Chez un certain nombre de nos malades, chez deux en particulier, dont l'histoire est tout à fait caractéristique, nous avons vu d'une façon démonstrative dans le vécu de cette fatigue et dans son apparition, le besoin du retour à une phase extrêmement précoce du développement, à un moment où la relation maternelle était la seule vécue et où les situations ne pouvaient être éprouvées que sur un plan physique diffus. Grâce à la fatigue, les relations orales peuvent être rétablies, sécurisantes et venant combler le manque essentiel du sujet qui, l'instant précédent, l'avait en quelque sorte déprimé.

*

* *

III - COLLOQUE DE JUIN 1967 - PSYCHOLOGIE ET MEDECINE

Les rapports entre psychologie et médecine mettent en œuvre des points de vue différents, font appel à des théories diverses, mais surtout, s'appuient sur les dynamiques bien particulières.

Que la médecine comprenne dans ses branches la psychologie, cela est une évidence, et chacun sait que l'image du médecin s'assortit, aux yeux du public du moins, de l'esprit de finesse, même si à l'inverse, dans les Facultés, on cultive en lui de plus en plus l'esprit de géométrie. Les médecins feraient bien à ce sujet de relire Pascal et ils y apprendraient ce que l'on peut attendre de l'une ou l'autre de ces attitudes quant à la connaissance.

Pour ce qui est de la finesse cependant, on peut se demander si elle se cultive ou si elle est comme ça, au départ ou peu après ; et si à trop la cultiver on ne risque pas de tomber dans l'erreur inverse. À vouloir trop orienter les médecins vers la psychologie, on risque de les rendre psychologues et de les mettre dans une peau qui leur est étrangère ; parallèlement de diminuer en eux ce qui faisait qu'ils étaient bons médecins. Car un bon médecin n'a pas besoin de leçons de psychologie ; et certainement, pas d'être faussé dans sa spontanéité par des connaissances théoriques sur la psychodynamique de son malade. Le danger, à vouloir trop lui donner de notions psychologiques, est d'en faire ce que l'on disait d'un confrère : pour les poètes il était grand médecin, pour les médecins grand poète. En somme, la question est de savoir si, le médecin étant au départ un homme qui réussit dans son métier et qui le connaît, on ne risque pas de lui faire poser (et souvent essayer de résoudre) des problèmes qui sont en dehors de son domaine.

À cela, on peut répondre qu'un apprentissage plus poussé peut mettre le médecin à l'abri de ces dangers ; plus poussé, nous savons ce que cela veut dire : atteindre le niveau de l'analyse. Mais alors est-il concevable qu'un médecin entraîné dans le courant de l'analyse, une fois celle-ci arrivée à son terme, puisse retourner à ses consultations premières.

Pour répondre à cette question, il faut peut-être revenir au départ, c'est-à-dire, au moment où le médecin cherche à subir un "apprentissage" en psychologie. Si c'est un médecin insatisfait dont le métier n'a été là qu'en tant que compensation ratée, l'indication sera plus d'une analyse ou d'une psychothérapie, disons d'une thérapeutique, que d'un apprentissage vrai. Si c'est un médecin satisfait de son sort, ayant réussi,

les choses peuvent se poser différemment, mais il restera toujours en filigrane la question de sa motivation dans sa demande d'une information.

Il y aurait aussi, à s'attarder sur le sens du mot psychologie dans ces derniers cas ; l'expérience montre que de toutes manières et très rapidement, ce terme signifie pour les médecins bien autre chose que ce qu'ils y mettaient au départ.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il y a là un signifiant commode pour cacher les difficultés personnelles de chacun.

Dans cette recherche, survient un troisième terme qui nous concerne directement et qui ne doit pas être méconnu : cette psychologie demande à être enseignée par quelqu'un dont il faut connaître le statut. Il y a là surtout un certain narcissisme, parfois un peu spectaculaire à diriger des groupes de médecins et à se présenter devant eux comme leur Idéal du Moi.

Ceci posé, tant du côté des médecins que du côté des leaders, la question est maintenant de savoir comment cet enseignement peut être fait dans des groupes de médecins. Vu par l'analyste, trois types de groupes sont possibles dont nous allons voir successivement les caractéristiques :

a) Les groupes types Balint : nous ne nous étendrons pas sur leur structure et leur mode de fonctionnement. On peut dire, d'un point de vue dynamique qu'ils sont caractérisés par le maintien du système de défense propre à chaque élément du groupe et que le malade dont l'histoire est racontée, sert à la fois de barrière et de communication pour les fantasmes. L'avantage est la souplesse de la méthode qui permet au cours de la même séance d'aller plus ou moins loin avec chaque participant.

b) Les groupes auto-centrés : où le malade-paravent a pratiquement disparu et où les problèmes apparaissent à un niveau plus profond. Il n'y a pratiquement pas de différence entre ces groupes et les groupes de psychothérapie d'inspiration analytique. Ici, les défenses peuvent être abordées, les résistances mises en jeu, les fantasmes exprimés.

c) Enfin, l'analyse de groupe : qui bien sûr est la façon la plus riche d'approfondir les choses mais qui a des indications que nous n'avons pas à poser ici.

*

* *

On peut conclure sur le sens général de ces Colloques, encore qu'à les avoir organisés nous leur trouvions par essence plus de qualités que de défauts. Leur intérêt, plus qu'un approfondissement scientifique, nous semble résider en ceci : que la chose psycho-somatique, si mal définie et si mal conçue peut, en étant ainsi remuée, gagner en précision et en limite.

Jacques CAIN.

Jean-Louis Lang

LA PSYCHANALYSE DES ENFANTS
AU 25ème CONGRES DE L'I.P.A.
(Copenhague Juillet 1967)

Certes le Congrès de Copenhague fit à la psychanalyse des enfants une part moins belle que celui d'Amsterdam en 1965 : le sujet principal s'y prêtait moins sans doute, et les congressistes n'avaient pas la possibilité stimulante de consulter un document de travail, et partant de discussion, comparable à la remarquable observation de B. Bornstein sur le cas Frankie qui fut constamment repris tout au long du Congrès d'il y a deux ans.

1967 marque pourtant une étape dans les préoccupations des congressistes de l'IPA en ce qui regarde la psychanalyse de l'enfant : un rapport sur le thème principal (Lebovici), et 4 interventions, sans compter les allusions à l'enfant que Mlle Anna Freud fit dans son propre rapport sur ce même thème de l'*acting-out* ; 2 symposium de psychanalyse des enfants, groupant 6 communications et une douzaine d'interventions ; 8 communications intéressant plus ou moins directement la psychanalyse des enfants (dont 2 sur l'adolescent), quelques autres interventions encore : nous avons pu ainsi relever (et sans doute ne sommes nous pas complet) plus de 35 communications ou interventions, par 25 orateurs différents, ce qui prouve l'intérêt croissant des psychanalystes pour l'une des branches les plus actives de leur science et de leur pratique. Deux courtes réunions informelles lui furent de plus consacrées.

Branche plus ou moins autonome ou rejeton, dérivé, activité de psychanalyse appliquée ou spécialité exigeant une formation secondaire rigoureuse complète, la psychanalyse des enfants cherche encore sa véritable dimension au sein de la communauté analytique. Avec prudence et raison, la réunion informelle qui se tint au cours du congrès sous les auspices de Mlle A. Freud, Mme Frijling-Schreuder et S. Lebovici repoussa à plus tard toute discussion sur la création éventuelle d'un groupe de psychanalystes d'enfants au sein de l'I.P.A.

*

* *

I - *Acting-out*

A. Freud, dans son rapport général sur l'*acting-out* avait fait référence au problème particulier que pose celui-ci dans l'analyse d'enfants : où commence le passage à l'acte - où cesse le moyen d'expression. C'est à cette question que le rapport de Lebovici cherche à donner une réponse. Il l'envisage sous trois aspects.

Son aspect technique tout d'abord : les conditions particulières où se déroule en effet la cure, et notamment avec l'emploi des techniques de jeu, entraînent cette conséquence : en même temps qu'il exprime ses fantasmes, l'enfant, par son comportement, se place dans une position côtoyant sans cesse l'*acting-out*. Il est donc nécessaire de faire la part de ce qui revient au jeu thérapeutique en tant qu'il est l'expression des fantasmes, et ce qui ressort d'un comportement actif du type *acting-out*, diagnostic fort délicat bien souvent : telle attitude en effet peut être comprise aussi bien comme expression pulsionnelle, extériorisation de fantasmes agressifs, manifestation de transfert négatif, résistance, témoin d'une défense sur le mode de l'identification à l'agresseur... etc., ce qui met le thérapeute et son contre-transfert dans une position inconfortable. Dénoncer la défense risque de pousser l'enfant au passage à l'acte, surtout lorsque l'interprétation repose sur le registre de la culpabilité (tu as peur de ...). Il vaut mieux, dit Lebovici, songer au registre narcissique et faire appel au sentiment d'impuissance (tu ne peux pas, tu te sens impuissant ...)

Sur ce point plusieurs intervenants ont posé des questions au rapporteur, notamment Mme Frijling-Schreuder. Pour notre part, si nous sommes d'accord avec Lebovici sur sa façon fort claire de poser le problème, nous le suivons moins dans ses conclusions pratiques : l'appel au registre narcissique, pour meilleur qu'il soit que celui de la culpabilité, ne nous semble pas éviter l'écueil technique qu'il dénonce. Une communication de Rudolf Ekstein (Los Angeles) avait précédemment évoqué un problème analogue à propos des adolescents dont il présenta 2 observations.

Second aspect, théorique. Lebovici formule deux hypothèses concernant la théorie de la technique en tant qu'elle intéresse la relation entre comportement de jeu et *acting-out*.

L'une repose sur la compréhension de l'accession de l'enfant au jeu, et se réfère au fameux "fort-da" du jeu de la bobine décrit par Freud : c'est une séquence de jeu et non un

comportement simple ; elle permet un progrès dans la relation objectale, lequel influence cette dernière ; elle représente un procédé symbolique de maîtrise de l'objet intériorisé.

L'autre fait référence à la théorie du *splitting* de Mélanie Klein, en tant qu'il réalise une projection de l'objet introjecté, et peut ainsi s'interpréter comme un "modèle" de l'*acting-out*.

Les hypothèses pourraient alors se formuler ainsi : dans son comportement ludique l'enfant trouve un échappatoire à l'*acting-out* dans la maîtrise par le jeu ; par la projection dans le jeu, l'angoisse se transforme en plaisir.

Ces deux références théoriques entraînent des conséquences techniques : dans une situation psychanalytique "bien contrôlée", "bien en main" dit Lebovici, nous devons permettre à l'enfant de dépasser le mode hédonique sous-tendant la situation, et au delà de la répétition, le faire accéder à la remémoration et l'élaboration. Il ne faut donc pas se précipiter sur l'interprétation du jeu de l'enfant, mais renforcer d'abord la situation transférentielle et la laisser s'épanouir, afin de pouvoir ensuite saisir les fantasmes à travers les jeux. De même doit-on respecter l'inhibition dans les jeux. Et Lebovici conclut par une formule frappante : "l'*acting-out* doit devenir une élaboration, l'acte doit devenir un jeu".

Dernier aspect enfin : l'élaboration du jeu à travers le transfert ne peut se comprendre qu'en fonction de données métapsychologiques. Il faut saisir le moment où l'enfant passe de l'acte à la pensée, du registre du principe de plaisir à celui du principe de réalité, au plaisir différé, à l'hallucination du désir et non à l'action, mais à son contrôle.

Lebovici n'a pas développé ce passage, qui implique entre autre une référence à un point de vue topique et à un point de vue génétique. Ce dernier avait été évoqué dans une communication de Judith Kestenberg (New-York) sur "l'*acting-out* dans l'analyse des enfants et des adultes - considération génétiques et techniques". Sa conception peut se résumer ainsi : "l'externalisation" des tensions non soulagées sur des objets intermédiaires transitionnels ou accessoires, qui créent un lien entre les objets spécifiques d'une phase et les zones corporelles de cette phase, est caractéristique de la transition d'une phase à la suivante. Cette "externalisation" représente le mécanisme prévalent de la phase pré-œdipienne qui précède la dominance phallique, et plus tardivement de la phase prépubertaire, alors que l'"internalisation" croissante dans la phase phallique œdipienne et la phase de la génitalité

adolescente conduit à une acceptation de l'objet perdu par identification. "L'*acting-out* tente de transposer le passé dans le présent, les fantasmes créent le lien entre le passé et le futur. À partir des stratagèmes et des thèmes que l'"externalisation" des conflits produit dans l'*acting-out*, on peut retrouver le type de lien objectal (et notamment à la mère) que le sujet essaye de ressusciter par la mise en acte de ses souvenirs.

Une autre communication, de H.P. Blum (Hempstead, New-York) à propos de l'analyse d'un jeune adulte ayant présenté une maladie rhumatismale au moment de la phase œdipienne, développe également certaines considérations du même ordre. l'*acting-out* présenté au cours de l'analyse est mis en relation avec les efforts du sujet pour résoudre les conflits transférentiels dont la genèse est rapportée aux conséquences de la maladie : entrave au niveau de la motricité, renforcement de la passivité et des gratifications, masturbation avec ses effets défensifs et adaptatifs, exacerbation des sentiments de danger et de fuite devant lui.

En fait, bien d'autres observations relatées dans les rapports ou communications sur l'*acting-out* ont développé des thèmes analogues : point de vue génétique et références à la mémorisation. Certains discutants du rapport de Lebovici les ont également repris :

- Anna Freud : l'*acting-out* représente-t-il une résistance à l'analyse ou une relation interpersonnelle avec l'analyste ? S'il ne s'agit que d'une résistance, cela implique une possibilité d'élargir le champ de la mémorisation à tout le refoulé ; or il y a cependant certaines limites à la remémoration.

- Kchut, puis Rangel : le jeu du "fort-da" représente une maîtrise active permettant un dépassement de l'angoisse dépressive au moment où la mère quitte l'enfant. Il en est de même au moment des séparations (provisaires, telles les vacances, ou définitives) entre analyste et analysé, qui entraînent des comportements qui ne sont pas à interpréter comme *acting-out*.

- Enfin, lors du panel de clôture, A. Freud reviendra encore sur ces références essentielles : constance, perte et retrouvailles de l'objet, concepts à partir desquels l'on peut reposer la définition de l'*acting-out*.

Mais revenons au rapport de Lebovici. Celui-ci, comme presque tous les congressistes, tient à conserver au terme

d'*acting-out* son sens le plus restreint, interprétable en fonction de la seule situation transférentielle et dans la cure. Il doit être différencié du passage à l'acte : c'est de lui que procède l'élaboration secondaire et la compréhension fantasmatique. Le "fort-da" et le "splitting" permettent de comprendre le passage de l'*acting-out* au jeu ; il faut respecter ce passage et non "forcer" les fantasmes. Dans ce sens l'*acting-out* est une donnée fondamentale de la cure, qui peut conduire à l'organisation du jeu thérapeutique chez l'enfant, à l'organisation des fantasmes chez l'adulte. Phénomène peut-être regrettable, c'est souvent aussi un élément fort utilisable.

Nous ferons volontiers nôtres les conseils de prudence de Lebovici, notamment en ce qui concerne les interprétations de défense et le *forcing* de l'activité fantasmatique. À travers sa critique des positions techniques kleinienne, nous aurions cependant aimé qu'il nous précise un peu plus ce qu'il entend par "maniement correct de la cure", "contrôle" de la situation qu'il faut garder "bien en main". La réponse à l'*acting-out* est en effet inséparable du contre-transfert et l'on sait les problèmes que ce dernier peut poser à l'analyste d'enfants.

Mais c'est surtout sa seconde partie, ses hypothèses concernant la théorie de la technique qui nous paraissent riches de perspectives intéressantes. La discussion a quelque peu buté sur ses arguments et l'on peut regretter qu'elle ne se soit pas développée dans ce sens. Plus qu'une question de traduction, il nous a paru que c'est pour n'avoir pas plus défini un certain nombre de concepts de base et leurs rapports, que Lebovici n'a pas été suivi et mieux argumenté sur ses hypothèses de travail : différences entre *acting-out*, agir, passage à l'acte, entre comportement actif et jeu en tant qu'action ou expression, ceci en rapport avec la compréhension des comportements, celle de l'élaboration des fantasmes, celle enfin des relations entre le dire et le faire : le silence aussi est un comportement "actif" et peut également avoir le sens d'un passage à l'acte, de même que la parole prise peut parfois revêtir celui d'un *acting-out*.

Le prochain Congrès des Psychanalystes de Langues Romanes, dont l'un des deux thèmes est précisément "l'agir", nous donnera peut-être d'autres précisions sur ces concepts qui, chez l'enfant plus encore que chez l'adulte, nous posent des problèmes théoriques et techniques ardues.

II - Communications diverses

Nous avons déjà signalé 3 des communications intéressant la psychanalyse d'enfants. Nous résumerons brièvement les cinq autres.

L'une d'elle, présentée par H.F. Fink (Portland), concerne les répercussions des camps de concentration sur les adolescents. L'hypermnésie portant sur cette période de persécution recouvre passé et présent. Anxiété, manifestations psycho-somatiques et dépression, sont les troubles les plus caractéristiques. L'auteur suggère que la situation créée dans ces camps, organisée pour détruire toute identité et ne reposant sur aucune valeur constructive, est particulièrement préjudiciable au développement du moi et ceci à une période où l'adolescent tente normalement de se dégager de l'emprise parentale. Ainsi se forge une alliance permanente entre un surmoi inhumain et sadique et les vestiges non réélabrés de la "rage infantile" (Erikson) qui vont empêcher le moi adolescent d'accéder à une véritable autonomie au sein de son milieu social.

Deux autres communications portent également sur le développement de l'*ego*. Celle de Mrs. Bick (Londres), basée sur un cas de schizophrénie infantile et sur du matériel clinique provenant d'autres malades et d'observations d'enfants, envisage la fonction de la peau de l'enfant en rapport avec la peau de ses tous premiers objets comme préformatrice de toute relation objectale ultérieure. Celle de J.D. Call (Los Angeles) insiste sur le rôle au cours du maternage, des jeux "sein-doigt" dans l'établissement des premières relations mère-enfant. Il rappelle les principaux patterns de comportement primitifs (agrippement, *rooting*, fonction main-bouche, système visuel), responsables en dernier ressort de l'établissement de l'autonomie primaire, des fonctions synthétiques du moi, et de la capacité à établir des relations d'objet à but inhibé.

Nous citerons également l'exposé de D. Burlingham sur "occupations et jeux pour enfants aveugles", complété par un film de J. Robertson effectué au jardin d'enfants aveugles de la Hampstead Clinic. Trop souvent le nourrisson aveugle n'a rien à sa disposition pour pallier l'absence de référence à l'image réelle du corps de l'autre, donc du corps propre, et est de plus en butte à des interdits maladroits : peur qu'il ne se fasse du mal ou qu'il ne fasse des dégâts. Aussi ne dispose-t-il pas aussi tôt que l'enfant normal d'objets de transition. D'où l'importance de conseils aux parents et la nécessité de développer le toucher : jeux sur le corps de la mère, matériel de jeu adéquat. Cette communication, fort intéressante en elle-même, et qui

par certains cotés rejoint les préoccupations théoriques des deux précédentes, aurait toutefois mieux trouvé sa place dans un Congrès sur l'Enfance Inadaptée qu'à une réunion internationale de psychanalyse.

Signalons en terminant l'étude de Greenson sur les "dé-identifications" du garçon et de la fille par rapport à l'image maternelle. L'identification à la mère a aidé la fille à établir sa féminité, alors que chez le garçon elle est plutôt un obstacle à l'accession à la virilité. L'auteur se pose deux questions : qu'advient-il chez le garçon de l'identification primaire à la mère après qu'il se soit identifié au père ?

Quelle est, dans l'identification du garçon au père, la part du phénomène réactionnel ou de simple écran superficiel aux reliquats sous-jacents de l'identification à la mère.

Ces diverses communications se rejoignent ainsi dans leur visée : rôle des toutes premières identifications, rôle aussi des relations préobjectales les plus archaïques. Bien des points obscurs subsistent encore. À côté des questions posées par Greenson, nous avons relevé au cours du Congrès deux autres interrogations restées sans réponse et qui portent à réflexion : celle d'Orgel et Shengold qui, dans leurs communications sur Médée, se demandent pourquoi l'enfant n'est pas naturellement mieux armé pour se défendre de la dévoration maternelle - celle de Brenner, dans son travail sur les traits archaïques du fonctionnement du moi, qui, en évoquant la persistance à l'état normal de croyances infantiles et certaines positions ou comportements archaïques que nous ne sommes pas en droit de considérer comme pathologiques, se demande dans quelle mesure alors l'adulte doit être considéré comme différent de l'enfant.

III - Symposium

Quant au symposium de Psychanalyse des enfants, il avait comme thème : "l'influence des affections et malformations corporelles de la première enfance sur le développement mental".

Six communications furent présentées, au cours de deux réunions, où la discussion se centra autour de trois thèmes :

- l'influence des parents sur les conséquences mentales du trauma physique et le rôle du psychanalyste vis à vis notamment de la mère ;
- les relations pédiatres-psychanalystes ;
- le rôle de l'infirmité sur le développement des conflits infantiles.

Le premier aspect fut abordé à propos de la communication de R.A. Furman (Cleveland) qui présenta la très belle observation d'une enfant de 3 ans et demi borgne de naissance, et plus accessoirement celle de Winnicott qui, avec son brillant et son humour habituels nous donna un nouvel aperçu de sa fameuse technique du "tortillon" à propos du traitement, complété par des entretiens avec la mère, d'un garçon de 9 ans présentant une syndactylie palmaire et plantaire. Nous ne saurions résumer ces observations, mais des commentaires qui suivirent se dégagèrent plusieurs points :

- à côté du vécu de l'handicap physique, il faut attacher une importance primordiale aux conflits (réactionnels) ou aux troubles du développement (dans un sens plus structural) qui tiennent à l'attitude maternelle vis à vis de cet handicap (Kohut - A. Freud).
- dans cette attitude la culpabilité maternelle joue un rôle important qui l'amène à certaines erreurs ou certaines compulsions répétitives. En particulier, trop souvent l'entourage fait tout pour que, sur le plan de la réalité, l'enfant ignore son infirmité, qui n'est pas évoquée en tant que telle (A. Freud-Furman).
- Il faut donc aider les parents à surmonter leur culpabilité, à déconditionner leurs réactions, et les inciter à parler à l'enfant ouvertement de son infirmité, les conseiller aussi dans le domaine particulier de l'handicap en cause (rôle de l'infirmité sur le développement de l'image du corps). Cette action prophylactique, dont la portée paraît cependant assez limitée à certains (Lusuriage), permet d'éviter la fixation des conflits sur la base d'une image altérée du corps, ou les troubles réactionnels (Furman, A. Freud, Schur, Saimovici).

Et Madame Frijling Schreuder conclut en soulignant l'importance que l'analyste doit accorder, dans un but préventif, à ces aspects lorsqu'il est interrogé non comme thérapeute mais comme consultant.

C'est la communication de A.J. Solnit (New-Haven) sur une expérience de collaboration entre psychanalystes et pédiatres qui introduisit la discussion du second thème. Les avis à ce sujet, divergent. Pour l'orateur, cette collaboration fut des plus fructueuses. Elle agit au niveau de la formation psychologique complémentaire du pédiatre, lui évitant certaines erreurs et lui permettant une action préventive efficace. Elle dépasse même ce but en réalisant, à travers le pédiatre, une sorte de psychanalyse appliquée. Cette collaboration comporte un aspect pratique (discussion de cas rapportés par les pédiatres) et théorique (étude de psychanalyse génétique - théorie

du trauma et de la fixation - aspects psychanalytiques de la santé mentale - rôle des identifications, notamment dans le couple médecin-malade).

Cette démonstration nous a paru sujette à discussion, et le psychologisme qu'elle implique n'est sans doute pas sans danger, notamment dans la compréhension toute intellectuelle des symptômes et conflits donnés au pédiatre chargé de la traduire dans son abord des problèmes de l'enfant et dans ses conseils aux familles, ceci malgré certaines formules séduisantes ("la thérapie psychanalytique favorise les réactions transférentielles - la thérapie pédiatrique favorise les identifications partielles"). L'expérience citée par A. Freud, moins officielle et moins didactique, celle aussi rapportée par Saimovici et portant sur un domaine beaucoup plus restreint, celui de la collaboration entre analyste et chirurgien d'enfants, nous paraissent beaucoup plus prudentes.

Cette prudence, Lebovici la rappelle à propos de l'exposé de Solnit. Elle doit dominer notre compréhension du rôle de l'analyste dans la formation des autres catégories professionnelles et notamment des pédiatres. Sans aller jusqu'au pessimisme de Lusuriage qui ne croit guère à l'efficacité d'une telle formation analytique du pédiatre et qui l'estime même dangereuse (et nous serions pourtant volontiers de son avis), Lebovici n'en dénonce pas moins certains écueils : trop souvent le pédiatre formulera moins sa demande dans un but de perfectionnement technique qu'en fonction de ses propres conflits - certains mieux informés, plus doués ou plus tentés, ne risquent-ils pas d'abandonner leur pratique pour devenir... quoi ? en tous cas ni psychiatre, ni pédiatre, ni psychanalyste. Mlle Gardini est d'accord sur ces dangers, sauf lorsque le pédiatre est aussi un analyste régulièrement formé. Il n'en reste pas moins qu'il y a une demande et un besoin au niveau de la formation psychologique, voire psychiatrique ou psychanalytique du pédiatre et de l'étudiant en médecine (signalés également par Solnit et Frijling Schreuder). Mais si, comme elle le constate, les bases psychologiques de la pédiatrie actuelle sont bien minces, la question serait de savoir si c'est au psychanalyste seul à pourvoir à cette carence. Ceci mériterait une plus longue discussion.

Reprenant une affirmation de Mlle A. Freud "Dans les soins qu'il donne à l'enfant, le pédiatre prend à la mère une partie de la propriété du corps de l'enfant et peut ainsi la partager avec lui", Lebovici estime qu'en effet sur ce plan le pédiatre peut s'identifier à la "mère donnant des soins corporels" et

jouer un rôle non négligeable dans la désintrication de certains conflits. Notre première tâche est alors de l'aider à se situer à sa véritable place, qui doit lui permettre précisément de donner des conseils, et non de nous copier en s'abstenant d'en donner et de se maintenir dans son rôle qui est d'abord de s'occuper des soins que réclame le corps. C'est d'ailleurs dans ce sens que conclura le Pr Solnit : si l'enfant doit nous intéresser "comme un tout", il importe qu'il soit d'abord bien soigné sur le plan physique.

Quant au dernier point, pourtant le plus passionnant sans doute sur le plan de la stricte psychanalyse, il fut beaucoup moins discuté.

Anna Freud l'avait introduit en évoquant le triple aspect de l'influence des maladies et malformations corporelles sur le devenir mental de l'enfant : rôle sur le déroulement des conflits infantiles, réactions de l'enfant aux attitudes parentales vis à vis du handicap, perturbations au niveau de l'image du corps. Kohut avait opposé le vécu du handicap et la réponse aux attitudes maternelles. Lusuriage avait relancé la question sous son aspect technique : comment inclure dans l'analyse tout le matériel portant sur la maladie physique -comment repérer si des défenses ne se cachent pas derrière ce "matériel" somatique.

Les trois communications consacrées à cet aspect présentèrent des conceptions assez opposées :

- celle d'E. Rodriguez (Buenos Aires) fut surtout une tentative de classement des maladies physiques en fonction de leur gravité, celle-ci étant appréciée en fonction de l'étendue de la période vécue avant le traumatisme, de l'importance des séquelles, enfin des zones privilégiées touchées au moment du trauma (suivant qu'elles représentent des zones fortement chargées affectivement à une phase précise du développement libidinal). Tout en laissant transparaître une conception très psychogénique de l'influence de ces traumas physiques, l'orateur n'a pas développé les bases théoriques qui justifieraient sa tentative.
- l'exposé de J.L. Lang (Paris), basé sur des observations d'enfants psychotiques ayant présenté des affections somatiques graves au cours de la première enfance, fut par contre uniquement théorique. Il y défendit une thèse suivant laquelle tout recours à une perspective génétique en psychanalyse, toute référence à l'influence du trauma sur le développement du moi, doit passer par une analyse structurale des effets du trauma (en deçà de l'événement) et une étude des fantasmes primitifs (au delà du principe de plaisir, et suivant une conception "traumatique" de la psychose), pour aboutir à une compréhension de la façon dont le trauma a été intégré.

- entre cette conception de l'intégration du traumatisme, et une théorie historique du devenir psychologique des effets du traumatisme, se situe la communication de Bortoleschi et Noveletto (Rome). Après l'exposé d'un cas de tétralogie de Fallo chez un enfant de cinq ans et demi, les auteurs insistèrent essentiellement sur l'influence de la maladie sur le développement du moi, et d'abord du "moi corporel", du "sentiment du moi", et sur l'évolution du mode de relation d'objet. Suivant une perspective originale, qui tantôt emprunte ses arguments à une théorie hartmannienne, tantôt puise dans les références kleinienne, ils tentèrent de rendre compte des effets du traumatisme simultanément en tant qu'ils représentent une perturbation de l'image du corps et altèrent la dynamique pulsionnelle (notamment le devenir des pulsions agressives), en tant qu'ils sont une réponse aux attitudes maternelles conscientes ou non, à sa personnalité (noyau "complaisant" du moi, ou faux soi de Winnicott), enfin en tant qu'ils se produisent sur un terrain donné (référence constitutionnelle). Ils en font essentiellement pour finir, le noyau d'un trouble narcissique de la personnalité.

Tel que, ce symposium fut, malgré l'intérêt des communications et particulièrement des observations relatées, quelque peu décevant. Ceci tient surtout à l'ampleur du thème choisi, à la trop grande diversité des sujets abordés, enfin au temps restreint laissé à la discussion. L'on aurait préféré, pour un symposium, un sujet plus limité, introduit par un exposé définissant un certain nombre de questions et problèmes à débattre, et une large discussion animée par des orateurs désignés par avance, permettant une participation active de l'auditoire.

*

* *

Cette relation des travaux consacrés à la psychanalyse des enfants laisse apparaître ce qui nous a semblé être l'une des caractéristiques de ce Congrès (et contrairement à ce que nous avons retenu de celui d'Amsterdam) : l'importance relative des études ne portant pas directement sur la clinique et la théorie psychanalytiques stricto-sensu : études de psychologie psychanalytique, voire de psycho-sociologie examinées sous l'angle de la psychanalyse, recherches de psychanalyse appliquée à la mythologie ou à la littérature, hygiène mentale infantile et relations pédiatres-psychanalystes, prévention et action sur les parents, études de psychosomatique ...etc.

Non pas que nous soyons hostiles à de tels travaux, surpris seulement par leur relatif volume par rapport aux études consacrées à la clinique, et surtout à la théorie et la théorie de la technique - comme si les analystes pensaient n'avoir plus grand chose à dire de l'analyse elle-même, ou comme s'ils y cherchaient quelque échappatoire.

Il serait injuste cependant de laisser le lecteur sur cette impression ou d'y rester soi-même. Ce Congrès fut riche en débats animés, en réflexions fructueuses. S'il doit nous inciter à ne pas perdre de vue ce qui est l'essence même de notre science, il doit aussi, à l'instigation des auteurs anglo-saxons, nous engager, nous français, à mieux étayer nos considérations théoriques sur la base de notre expérience clinique et sur les observations concrètes de notre pratique.

Jean-Louis LANG.

IN MEMORIAM

Elsa Breuer
(1888 - 1967)

Elsa Breuer naquît à Budapest, le 8 septembre 1888, d'un père industriel qui donna à ses quatre enfants une excellente formation. Toute jeune, elle parlait déjà un allemand et un français presque parfaits ; plus tard, elle apprit l'anglais. Ses études secondaires terminées, elle s'inscrivit à la Faculté de Médecine de Budapest ; cinq ans plus tard, elle y fut reçue Docteur en Médecine et dès lors, travailla à la Clinique du Docteur P. Koranyi dont elle devint l'Assistante. C'est là qu'elle passa les années difficile de la première guerre mondiale.

Une triste expérience la bouleversa. Elle quitta la Hongrie pour Paris et, poursuivant la voie de la médecine mentale, s'intéressa fort à la psychanalyse. C'est ainsi que je la connus. Elève de la Société Psychanalytique de Paris, elle fut analysée par S.A.R. la Princesse Georges de Grèce et de Danemark, Marie Bonaparte, et fréquenta avec assiduité l'Institut que Marie Bonaparte avait fondé 117 Boulevard Saint-Germain. Moi-même, alors Interne puis Chef de Clinique, j'eus souvent l'occasion de la rencontrer, soit à la Société et à l'Institut de Psychanalyse, soit à la consultation que le Docteur Adrien Borel tenait dans le service de mon patron, le Professeur Henri Claude. Mais nous l'avons connue aussi de plus près. Certes, elle avait des amies : Madame le Docteur Claude Prévost, fille du philosophe Van Biéma, épouse et veuve de l'écrivain Jean Prévost, mon camarade et mon ancien ; Madame Denise van Straaten ; Madame Marcelle Spira ; après son analyse didactique, elle était devenue une amie pour la Princesse, mais une amie indépendante ; souvent aussi, elle parlait de son neveu, sans détails et sans même le nommer ; ce n'est qu'en n'apprenant la mort d'Elsa qu'il m'apprit son propre nom. Elsa se sentait souvent seule ; cette solitude, ce besoin de compagnie et d'affection l'amena plus d'une fois à nous rejoindre dans le Pays de Caux où je passais le plus volontiers mes vacances, depuis mes plus jeunes années ; elle aimait la nature : ce pays est beau, à la fois sauvage et riant ; elle aimait les enfants : mes deux aînées étaient encore très petites, mais il y avait les enfants Van Straaten.

Je la perdis de vue pendant la deuxième guerre mondiale. Ce n'est que par son neveu André Biro que j'ai appris qu'elle avait passé la guerre à Nyons, fort mêlée à la Résistance. Puis elle revint à Paris où elle se trouva fort démunie et désespérée. C'est ainsi que je l'appelai à Clermont-Ferrand, pour remplacer une psychanalyste d'enfants que la mort avait emportée. Marly Péricoud. Je n'ai pas eu l'occasion de collaborer avec Elsa : en 1945, je repartis pour Strasbourg ; mais le Professeur Bernard Pommé, Marianne Hossenlopp, alors Assistante du Service Médico-psychologique pour enfants et adolescents, l'y ont bien connue.

Revenue à Paris, elle y mena d'abord une vie difficile. Malgré tout, elle continuait d'aimer les enfants, les miens, entre autres, à qui elle offrait de jolis objets de sa confection ou des plantes qu'elle avait fait pousser. Elle continuait en effet d'aimer la nature, les fleurs, les plantes, les mousses ; elle avait l'art, dans un appartement parisien un peu sombre, d'entretenir la vie de verdure qu'on ne voit d'ordinaire que dans les champs et les sous-bois ; elle avait, comme on dit en anglais, "les doigts verts". À force de travail, elle réussit à acquérir un petit et charmant appartement au 5 rue d'Arcole, appartement qu'elle sut aménager de la façon la plus pratique et la plus gracieuse.

C'est là qu'elle continua et acheva sa carrière de psychanalyste. Certes, si elle lisait, elle n'eut jamais de goût pour écrire. Mais elle était une praticienne expérimentée, peut-être trop portée à la sollicitude envers des patients qui, comme elle, lui paraissaient avoir besoin d'affection. Dans toutes les circonstances difficiles que notre groupe a traversées, elle s'est montrée d'une fidélité inconditionnelle mais non aveugle à l'égard de ceux qui à ses yeux représentaient l'amitié, la liberté, l'honnêteté.

Elsa restait bien portante mais les années se faisaient sentir. Vers 1965, elle décida de se retirer et acheta une maison près de Nyons. Son départ ne fut pas immédiat ; non pas du seul fait qu'il lui fallut quelque temps pour vendre son appartement de la rue d'Arcole, je crois qu'elle eut surtout du mal à quitter cet appartement, le voisinage de la Cathédrale et de la Seine, ses amis, et qu'elle voulut aussi achever tout ce qu'elle devait pour les quelques patients qui lui restaient. Enfin, elle partit pour les Pilles, près du lieu de son exode, Nyons, dont elle gardait tant de grands souvenirs. En vivant

dans cette maison, elle accomplissait un rêve : être parmi des collines plantées d'oliveraies, près d'un ruisseau, se vouant aux choses et aux activités qu'elle préférait : le jardin, les plantes, les fleurs. Pleine d'énergie, elle y mena une vie active et heureuse.

Ce temps fut trop court. A soixante-dix-neuf ans, après une semaine de malaises, son état de santé s'aggrava tout d'un coup ; transportée d'urgence à l'Hôpital d'Avignon, elle y mourut paisiblement, sans avoir repris connaissance, le 19 Août 1967. Suivant sa volonté, elle a été enterrée dans le cimetière du petit village qu'elle avait adopté, les Pilles. Cimetière montagnard ! Peu d'entre nous la connaissaient encore ; elle n'apparaissait que dans les grandes circonstances, aidée souvent par la gentillesse des Favez ; on se demandait qui était cette vieille petite dame, soignée et même élégante, un peu voûtée ; sous les cheveux tout blancs, dans l'ossature sans graisse du grand front et des pommettes saillantes, un regard à la fois avide et généreux éclaircit une figure intéressante. Lucide, mais plus tout à fait parmi nous, elle était déjà partie pour la montagne. Son dernier message fut une photographie à l'occasion de Noël 1966 : elle y est assise sur une murette, vêtue d'une robe claire, le visage paisible et grave, au milieu des montagnes, de l'air et du soleil, au milieu des arbres, du foisonnement des plantes, des fleurs.

Discrètement, selon son optique et ses lumières, suivant sa générosité et sa promptitude d'esprit, le Docteur Elsa Breuer a bien servi la psychanalyse.

Daniel Lagache.

Le Docteur Jean-François Chateau

Notre collègue, le Dr Jean-François Chateau, tombé malade en juillet dernier, est mort le 11 octobre. Nous étions tous dispersés quand son état s'est aggravé et si j'ai su ce qui se passait, c'est parce qu'il m'avait écrit. Il m'avait écrit pour me prier de l'excuser de ce qu'il ne m'avait pas encore fait parvenir le rapport que je lui avais demandé sur l'analyse qu'il poursuivait sous mon contrôle. Et ce souci était bien de lui.

La mort du jeune psychanalyste est-elle une mort comme une autre ? Telle était la question qu'il posait quand j'allais le voir à Cochin les derniers temps. Et il ne s'agissait même pas de ce qui, impitoyablement, emportait notre ami, de ce mal qui s'était installé sans bruit et dont les premiers développements sont dit-on, incontrôlables. Et il ne s'agissait pas seulement de lui, cet homme de 36 ans, marié, père de trois enfants, à qui ceci arrivait au moment où sa formation psychanalytique était très près d'être achevée. Il s'agissait du destin d'un jeune psychanalyste.

Jean-François Chateau évoquait l'idée qui a cours que le psychanalyste n'est jamais malade, ce qui voudrait dire qu'il ne doit pas l'être. Il l'était lui, gravement. Il voyait que celui qui intervient dans le destin des autres ne connaît pas le sien.

L'analyse l'avait aidé à dépasser ce qui fut longtemps son débat propre, la contradiction d'un esprit porté à la rêverie et par ailleurs donné d'un réalisme critique pour lui gênant. Il était maintenant prudent, patient - sachant pourquoi - attentif à observer, à apprendre de ses malades. Compréhensif, je le sais puisque j'ai été son contrôleur pendant deux ans. Devant une malade qui ne pouvait pas parler, non pas, comme ça, pendant quelques séances, mais pendant des semaines, des mois, il était à la fois impressionné, inquiet, attentif, vigilant. Il avait fini par entrer dans cet échange silencieux où des choses étaient dites quand même, qu'on pouvait entendre, qu'il a entendues.

Une autre malade dont les "acting out" n'étaient pas retenus, mais bruyants, mettait à l'épreuve la sérénité et la perspicacité du Dr Chateau. Mais rien n'avait pu, à aucun moment, ébranler gravement notre collègue. Et c'est à quoi la malade a rendu hommage après coup.

Ancien interne provisoire des hôpitaux de Paris, ancien interne des hôpitaux psychiatriques de la Seine, neuro-psychiatre qualifié, Jean-François Chateau avait soutenu sa thèse de médecine en 1958. Il était licencié en psychologie depuis 1962 et Docteur de 3ème cycle avec une thèse préparée sous la direction du Professeur Oléron et intitulée "Contribution à l'étude de la Structuration Spaciale dans la dyslexie". Cette thèse, soutenue en Sorbonne le 3 juin 1966, avait obtenu l'équivalence d'une thèse complémentaire en vue du doctorat d'Etat.

Notre collègue était médecin consultant à la Société de Sauvegarde de Seine et Oise (enfance en danger moral et délinquants), médecin à l'S.M.P. de Jouy-en-Josas (débiles et psychotiques). Il animait - au sens le plus précis du mot - plusieurs équipes de travail, à Lens, à Versailles, au Centre du Quai de Jemmapes. À la Salpêtrière, on dit avoir été frappé des progrès incessants qu'il avait fait depuis un certain temps et de l'assurance qu'il avait maintenant acquise.

Pendant ce temps, Jean-François Chateau n'avait jamais cessé de travailler, de lire, d'écrire, de poursuivre des recherches auxquelles il s'était attaché. Ses travaux portaient sur les difficultés scolaires et leur aspect névrotique, sur la structure psychanalytique des enfants d'un placement familial, sur la névrose familiale. J'ai sous les yeux quelques textes dont une "Monographie du placement familial", une importante étude, très poussée et fort bien faite sur "le rôle de l'examen psychologique dans un service de placement familial spécialisé", et, datée de juin 1967, une esquisse d'une méthodologie pour l'abord "des névroses de groupe". Il avait d'autres projets.

L'été dernier, on avait proposé à notre ami un poste de maître assistant à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Lille (C.L.U. d'Amiens). Il l'avait accepté.

Pour l'avoir entendu, avoir poursuivi avec lui les échanges de vue qu'implique un contrôle, je veux rendre hommage au Dr Jean-François Chateau, pour son courage, son entraide, son ardeur au travail, la qualité de sa pensée, son intelligence de la relation psychanalytique, son désir de rester ouvert à la recherche sans parti-pris, sans pédanterie. Pour son attachement délibéré au propos que s'est donné l'Association Psychanalytique de France. Sa mort est pour nous un vrai deuil.

Je demande à ceux d'entre nous qui ont été ses amis personnels de garder leur amitié active, fidèlement, à Madame Claire Chateau, à Jérôme, Sophie et Christophe.

Georges Favez.

